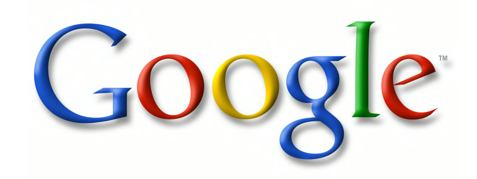
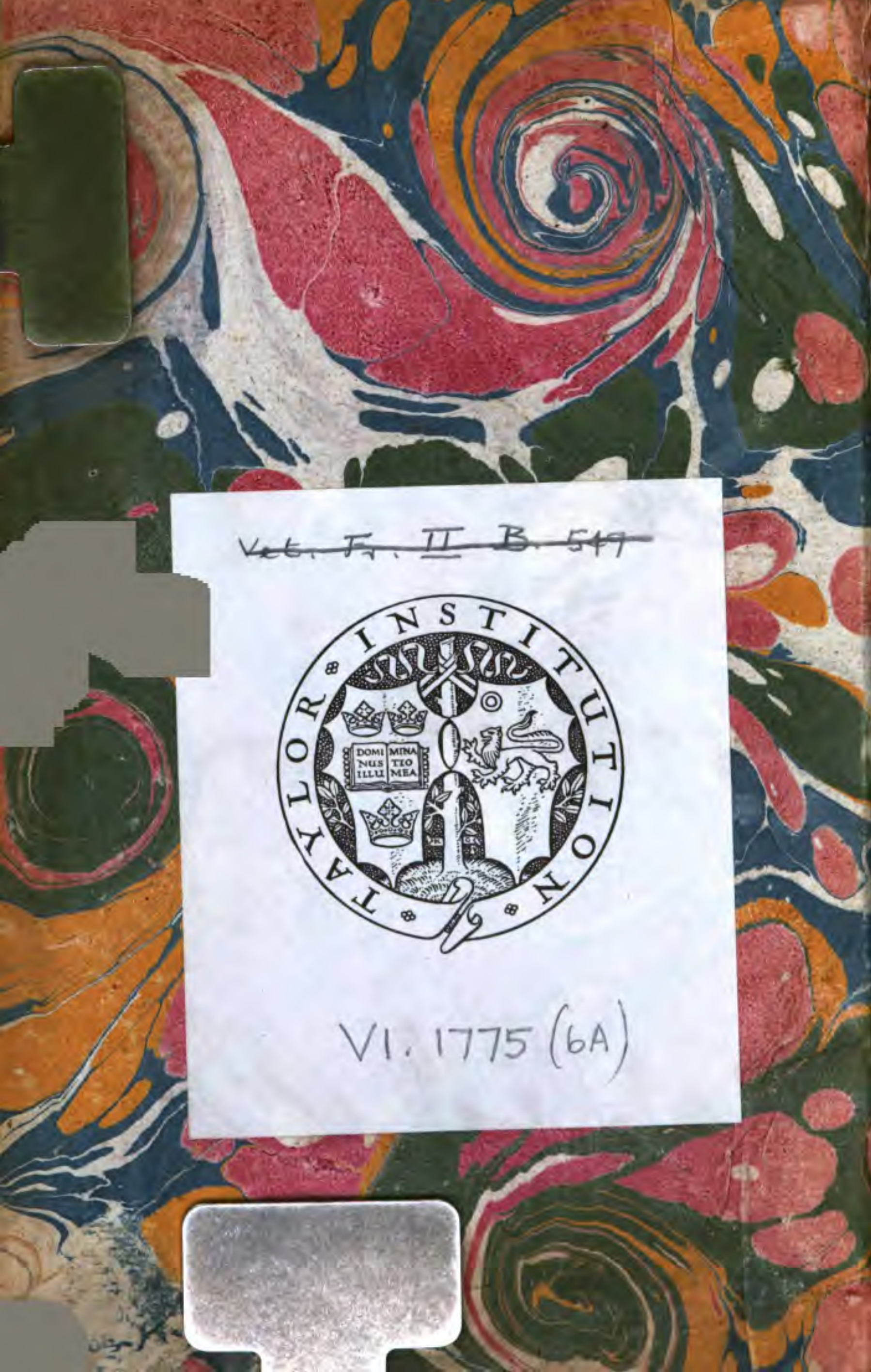





Vet. Fr. II B. 519
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VI. 1775 (6A)



CJ given me by my Father 1784 —

OUVRAGES

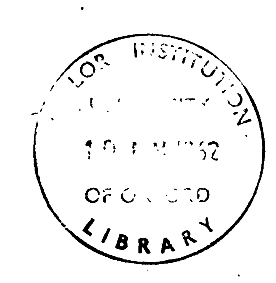
DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIFS.

TOME CINQUIÉME.

M. DCC. LXXV.



OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

Suivie de Remarques historiques.

ACTEURS.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, Roi de Macédoine.

ANTIGONE, Roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, veuve d'Alexandre.

OLIMPIE, fille d'Alexandre & de Statira.

L'HIEROPHANTE, ou Grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTENE, Officier de Cassandre.

HERMAS, Officier d'Antigone.

Prêtres.

Initiés.

Prêtresses,

Soldats.

Peuple.

La scène est dans le temple d'Ephèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théatre représente le temple, le péristile, & la place qui conduit au temple.

OLIMPIE *Sc. dernière*



Appren . . . que je t'adore . . . et que je m'en punis .

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théatre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux aîles forment un vaste péristile. SOSTENE *est dans le péristile ; la grande porte s'ouvre ;* CASSANDRE *troublé & agité vient à lui. La grande porte se referme.*

CASSANDRE.

SOstène, on va finir ces mystères terribles.
Cassandre espère enfin des Dieux moins inflexibles.
Mes jours feront plus purs, & mes sens moins troublés.
Je respire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephèse assemblés,
Les guerriers qui servaient sous le Roi votre père,
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
Déja la Macédoine a reconnu vos loix.

De ſes deux protecteurs Ephèſe a fait le choix.
Cet honneur qu'avec vous Antigone partage,
Eſt de vos grands deſtins un auguſte préſage.
Ce règne qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des Dieux & chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révère & qu'on aime,
Ajoute un nouveau luſtre à la grandeur ſuprême.
Paraiſſez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux ſeront témoins
De mes premiers devoirs & de mes premiers ſoins.
Demeure en ces parvis.... Nos auguſtes prêtreſſes
Préſentent Olimpie aux autels des Déeſſes.
Elle expie en ſecret, remiſe entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puiſſes-tu pour jamais, chère & tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel ſang t'a fait naître, & quel ſang j'ai verſé !

SOSTENE.

Quoi ! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à ſervir réſervée,
Sur qui vous étendiez tant de ſoins généreux,
Pourrait jetter Caſſandre en ces troubles affreux !

CASSANDRE.

Reſpecte cette eſclave à qui tout doit hommage.
Du ſort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ſes raiſons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la ſplendeur de ſon ſang....
Que dis-je ? ô ſouvenir ! ô tems ! ô jour de crimes !

Il la comptait, Softène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre fûreté.....
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, & je fléchis mon père :
Seul je fauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toûjours mon crime & ma fureur.
Olimpie ! à jamais conferve ton erreur !
Tu chéris dans Caffandre un bienfaicteur, un maître.
Tu me détefteras, fi tu peux te connaître.

SOSTENE.

Je ne pénètre point ces étonnans fecrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces Rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureurs au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone eft feul votre allié....

CASSANDRE.

J'ai toûjours avec lui refpecté l'amitié ;
Je lui ferai fidèle.

SOSTENE.

Il doit auffi vous l'être.
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il femble qu'en fecret un fentiment jaloux
Ait altéré fon cœur, & l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*à part.*)

Et qu'importe Antigone ?... O manes d'Alexandre !
Manes de Statira ! grande ombre ! augufte cendre !
Reftes d'un demi-Dieu juftement courroucés,
Mes remords & mes feux vous vengent-ils affez ?
Olimpie ! obtenez de leur ombre appaifée

Cette paix à mon cœur si longtems refusée ;
Et que votre vertu dissipant mon effroi,
Soit ici ma défense, & parle aux Dieux pour moi....
Eh quoi ! vers ces parvis à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, & devance l'aurore !

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE (*à Hermas au fond du théatre.*)
Ce secret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE (*à Antigone.*)
Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.
Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les Dieux,
Il est tems de songer à partager la Terre.
D'Ephèse en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos mystères secrets des peuples respectés,
Suspendent la discorde & les calamités ;
C'est un tems de repos pour les fureurs des Princes.
Mais ce repos est court, & bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage

Sans doute achéveront son important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver, & marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de son ambition.
Athène, Athène même, envoya le poison,
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilège impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilège!... Eh quoi! vos esprits abattus

Erigent-ils en Dieu l'assassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
Ce superbe insensé qui flétrissant sa mère,
Au rang du fils des Dieux osa bien aspirer,
Et se deshonora pour se faire adorer ?
Seul il fut sacrilège. Et lorsqu'à Babilone
Nous avons renversé ses autels & son trône,
Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les Dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai ses défauts : mais quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand-homme, & c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand-homme !

CASSANDRE.

Oui sans doute.

ANTIGONE.

Ah ! c'est notre valeur,
Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur ;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires !
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
Sa femme !... ses enfans !... Ah ! quel jour, Antigone !

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait Persan, nous étions les vaincus.

Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,
La fière Statira dans Babilone en cendre,
Soulevant ſes ſujets nous eût immolé tous
Au ſang de ſa famille, au ſang de ſon époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la Reine.
Vous ſauvates un père.

CASSANDRE.

Il eſt vrai : mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'eſt le ſort des combats. Le ſuccès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CASSANDRE.

J'en verſai, je l'avoue, après ce coup affreux ;
Et couvert de ce ſang auguſte & malheureux,
Etonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai longtems gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs ſecrets
Redoublent aujourd'hui de ſi cuiſans regrets ?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;
Vous diſſimulez trop.

CASSANDRE.

Ami.... que puis-je dire ?
Croyez... qu'il eſt des tems où le cœur combattu
Par un inſtinct ſecret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire paſſée
Revient avec horreur effrayer la penſée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
Mais que nos intérêts ne ſoient point oubliés.
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous ſurtout d'abandonner l'Aſie
A l'inſolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, & vos Grecs invaincus,
Une ſeconde fois faſſent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate,
Nul n'eſt digne de l'être, & dans ſes premiers ans
N'a ſervi, comme nous, le vainqueur des Perſans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le ſais, & peut-être
Dieu les immola tous aux manes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous reſtons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout ſanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laiſſait au plus digne.
Si j'oſe les ſaiſir, ſon ordre me déſigne.
Aſſurez ma fortune, ainſi que votre ſort.
Le plus digne de tous ſans doute eſt le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiſſance détruite:
Que jamais parmi nous la diſcorde introduite
Ne nous expoſe en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je ſuis prêt à venger notre commune injure.

Le fceptre de l'Afie eft en d'indignes mains ;
Et l'Euphrate, & le Nil ont trop de Souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous, & pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promeffe ;
Et furtout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud refpectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refufez pas.

CASSANDRE.

Ce doute eft un outrage.
Ce que vous demandez eft-il en mon pouvoir ?
C'eft un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque furprife
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorife.
Je ne veux qu'une efclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous fervir,
Ils font tous à vos pieds ; c'eft à vous de choifir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère a)
Qu'aux murs de Babilone enleva votre père.
Elle eft votre partage ; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait perfécutée :
J'aurai foin qu'en ma cour elle foit refpectée :
Son nom eft... Olimpie.

a) L'Acteur doit ici regarder attentivement Caffandre.

CASSANDRE.

Olimpie !

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur !...
Que je livre Olimpie ?

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte
Que Caſſandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut bleſſer,
Et vous ne voulez pas, ſans doute, m'offenſer ?

CASSANDRE.

Non ; vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous ſuive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple eſt interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des Dieux & des Déeſſes,
Olimpie eſt gardée au milieu des prêtreſſes.
Les portes s'ouvriront quand il en ſera tems.
Dans ce parvis ouvert au reſte des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des myſtères nouveaux pourront vous y ſurprendre ;
Et vous déciderez ſi la terre a des Rois
Qui puiſſent aſſervir Olimpie à leurs loix.

(*Il rentre dans le temple, & Soſtène ſort.*)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le périſtile.*)

HERMAS.

SEigneur, vous m'étonnez : quand l'Aſie en allarmes
Voit cent trônes ſanglans diſputés par les armes,
Quand des vaſtes Etats d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorſque vous prétendez au ſouverain empire,
Une eſclave eſt l'objet où ce grand cœur aſpire !

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raiſons, Hermas,
Que je n'oſe encor dire, & qu'on ne connait pas.
Le ſort de cette eſclave eſt important peut-être
A tous les Rois d'Aſie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en ſon ſein porte un aſſez grand cœur,
Pour oſer d'Alexandre être le ſucceſſeur.
Sur le nom de l'eſclave, & ſur ſes avantures,
J'ai formé dès longtems d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois ſur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le tems où le ciel la fit naître,
Les reſpects étonnans que lui prodigue un maître,
Les remords de Caſſandre, & ſes obſcurs diſcours,
A ces ſoupçons ſecrets ont prêté des ſecours.
Je crois avoir percé ce ténébreux myſtère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons.... Mais on ouvre, & ce temple ſacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtreſſes paraître.
Au fond du ſanctuaire eſt aſſis le grand-prêtre.
Olimpie & Caſſandre arrivent à l'autel!

SCENE IV.

Les trois portes du temple ſont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté & les prêtreſſes de l'autre, s'avancent lentement. Ils ſont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE & OLIMPIE *mettent la main ſur l'autel.* ANTIGONE & HERMAS *reſtent dans le périſtile avec une partie du peuple qui entre par les côtés.*

CASSANDRE.

DIeu des Rois & des Dieux, Etre unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes auguſtes,
Qui punis les pervers, & qui ſoutiens les juſtes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément, les fermens que je fais.
Recevez ces fermens, adorable Olimpie;
Je ſoumets à vos loix & mon trône & ma vie;
Je vous jure un amour auſſi pur, auſſi ſaint,
Que ce feu de Veſta qui n'eſt jamais éteint.
Et vous, filles des cieux, vous auguſtes prêtreſſes,

Portez avec l'encens mes vœux & mes promeſſes
Au trône de ces Dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'eſpère,
Le maître généreux qui m'a ſervi de père,
Mon amant adoré, mon reſpectable époux.
Qu'il ſoit toûjours chéri, toûjours digne de vous!
Mon cœur vous eſt connu. Son rang & ſa couronne
Sont les moindres des biens que ſon amour me donne.
Témoin des tendres feux à mon cœur inſpirés,
Soyez-en les garants, vous qui les conſacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire, & que votre juſtice
Me prépare aux enfers un éternel ſupplice,
Si j'oublie un moment, infidelle à vos loix,
Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au ſanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtreſſes, diſpoſez la pompe ſolemnelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours:
Sanctifiez ma vie, & nos chaſtes amours.
J'ai vu les Dieux au temple, & je les vois en elle;
Qu'ils me haïſſent tous, ſi je ſuis infidelle!...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux vœux que vous formiez, ai-je aſſez répondu?
Vous-même prononcez, ſi vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'eſclave de Caſſandre.
Sachez que ma couronne, & toute ma grandeur,
Sont de faibles préſens indignes de ſon cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous uniſſe,

Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(Ils rentrent dans le temple, les portes se ferment, le peuple sort du parvis.)

SCENE V.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le péristile.*)

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, & tout m'est découvert.
Il m'a voulu braver, mais sois sûr qu'il se perd.
Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
Qui tantôt sert les Dieux, & tantôt les offense;
Ce caractère ardent qui joint la passion
Avec la politique & la Religion;
Promt, facile, superbe, impétueux & tendre,
Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
Que l'amour à ce point ne saurait s'abaisser.
Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte.
Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
Qui pouront l'élever au rang de Roi des Rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt succéder sans pitié
Une haine implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A son cœur égaré vous imputez peut-être

Des

Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts souvent nos actions
Sont, vous le savez trop, l'effet des passions.
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique ;
Le faible quelquefois passe pour politique :
Et Cassandre n'est pas le premier Souverain
Qui chérit une esclave & lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme,
Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je pèse tes raisons.
Mais tout ce que j'ai vu, confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin ? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentimens secrets.
L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts.
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse ?

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
Ne pouront-ils jamais unir les Souverains ?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes allarmes,
Vos sermens redoublés, tant de soins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux ?
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples ?

ANTIGONE.

L'amitié, je le sais, dans la Grèce a des temples ;
L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
D'ambition sans doute, & d'amour enyvré,

Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie.
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encor à lui.

HERMAS.

Il a reçu ſa main.... Cette enceinte ſacrée

(*Les Initiés, les Prêtres, & les Prêtreſſes traverſent le fond de la ſcène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.*)

Voit déja de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés de leurs prêtres ſuivis,
Les palmes dans les mains inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je, on poura lui ravir ſa conquête....
Vien, je confierai tout à ton zèle, à ta foi,
J'aurai les loix, les Dieux, & les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,
Entrons dans la carrière où mes deſſeins m'engagent;
Arroſons, s'il le faut, ces aſyles ſi ſaints,
Moins du ſang des taureaux, que du ſang des humains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HIEROPHANTE, les PRÊTRES, les PRÊTRESSES.

Quoique cette ſcène & beaucoup d'autres ſe paſſent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théatres ſont rarement conſtruits d'une manière favorable à la voix, les acteurs ſont obligés d'avancer dans le périſtile; mais les trois portes du temple ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

QUoi! dans ces jours ſacrés! quoi! dans ce temple auguſte,
Où Dieu pardonne au crime, & conſole le juſte,
Une ſeule prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe!

UNE PRÊTRESSE. a)

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,
Arroſant de ſes pleurs les images des Dieux,
Seigneur, vous le ſavez, ſe cache à tous les yeux.
En proie à ſes chagrins, de langueurs affaiblie,

a) Ce rôle doit être joué par la prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à Statira.

Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIEROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir ;
Un moment aux autels elle poura servir.
Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,
Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée.
Qu'on la fasse venir. *b*) La volonté du ciel
Demande sa présence, & l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux Dieux sera menée.
Cassandre initié dans nos secrets divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,
Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,
Comme ces faibles loix qu'inventent les humains.

SCENE II.

L'HIEROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIEROPHANTE *à Statira.*

Venez ; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asyle heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables voeux,
Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie,

b) La prêtresse inférieure va chercher Arzane.

Pour annoncer ſes loix aux vainqueurs de l'Aſie.
Soyez digne du Dieu que vous repréſentez.

STATIRA (*couverte d'un voile qui accompagne ſon viſage ſans le cacher, & vêtue comme les autres prêtreſſes.*)

O ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du ſilence au monde inacceſſible,
J'avais enſeveli ma deſtinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obſcurité ?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....
(*à l'Hiérophante.*)
Ah ! Seigneur, en ces lieux lorſque je ſuis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue;
Vous le ſavez.

L'HIEROPHANTE.

Le ciel vous preſcrit d'autres loix;
Et quand vous préſidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand myſtère,
Votre nom, votre rang ne peuvent plus ſe taire;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je ſois ?
Le ſang le plus abject, le ſang des plus grands Rois,
Ne ſont-ils pas égaux devant l'Etre ſuprême ?
On eſt connu de lui bien plus que de ſoi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laiſſez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons ſans doute à l'orgueil, à la gloire;

Nous penſons comme vous : mais la Divinité
Exige un aveu ſimple, & veut la vérité.
Parlez... Vous frémiſſez !

STATIRA.

Vous frémirez vous-même....
(*aux prêtres & aux prêtreſſes.*)
Vous qui ſervez d'un Dieu la majeſté ſuprême,
Qui partagez mon ſort, à ſon culte attachés,
Qu'entre vous & ce Dieu mes ſecrets ſoient cachés.

L'HIEROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il eſt vrai que le cruel Caſſandre
Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ſes forfaits expiés !...

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! tous les humains ont beſoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ſes bras qu'à la ſeule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenſer les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Tel eſt l'ordre éternel à qui je m'abandonne,
Que la terre eſt coupable, & que le ciel pardonne.

STATIRA.

Eh bien, ſi vous ſavez pour quel excès d'horreur,
Il demande ſa grace, & craint un Dieu vengeur,

Si vous êtes inftruit qu'il fit périr fon maître,
(Et quel maître, grands Dieux!) fi vous pouvez connaître,
Quel fang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant ofé percer fa veuve gémiffante,
Sur le corps d'un époux il la jetta mourante;
Vous ferez plus furpris, lorfque vous apprendrez
Des fecrets jufqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perfe fanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius....
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus.

(*Les prêtres & les prêtreffes élèvent les mains, & s'inclinent.*)

L'HIEROPHANTE.

O Dieux! qu'ai-je entendu? Dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui font votre image!
Statira dans ce temple! Ah! fouffrez qu'à genoux
Dans mes profonds refpects.....

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne fuis plus pour vous la maîtreffe du monde;
Ne refpectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel eft le fort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de fa mort
Dans Babilone en fang je l'éprouvai de même.
Darius, Roi des Rois, privé du diadème,
Fuiant dans des déferts, errant, abandonné,
Par fes propres amis fe vit affaffiné.
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,

De ſes derniers momens ſoulagea la miſère.

(*Montrant la prêtreſſe inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour ?
Sa main, ſa ſeule main m'a conſervé le jour.
Seule elle me tira de la foule ſanglante
Où mes lâches amis me laiſſaient expirante.
Elle eſt Ephéſienne ; elle guida mes pas
Dans cet auguſte aſyle au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans & de morts la campagne jonchée,
Les ſoldats d'Alexandre érigés tous en Rois,
Et les larcins publics appellés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, & les maux qu'il enfante.
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras ſur mon corps tout ſanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre & ma fille ;
Dieu ſeul me reſte.

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! qu'il ſoit donc votre appui !
Du trône où vous étiez, vous montez juſqu'à lui.
Son temple eſt votre cour. Soyez-y plus heureuſe
Que dans cette grandeur auguſte & dangereuſe,
Sur ce trône terrible, & par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple, quelquefois, Seigneur, m'a conſolée :
Mais vous devez ſentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Caſſandre y parle aux mêmes Dieux

Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIEROPHANTE.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coute;
Mais notre loi vous parle, & votre cœur l'écoute.
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir,
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint & se consume;
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir?

L'HIEROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les manes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit, ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les Dieux, tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, & l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai; je fus Reine, & ne suis que prêtresse.
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse?

L'HIEROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jetter devant vous.
C'est à vous à bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'eſt le ſort des humains.

L'HIEROPHANTE.

Le feu ſacré, l'encens,
L'eau luſtrale, les dons offerts aux Dieux puiſſans,
Tout ſera préſenté par vos mains reſpectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuſe ! Ah ! mes jours déplorables
Juſqu'au dernier moment ſont-ils chargés d'horreur !
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
Le malheur eſt partout ; je m'étais abuſée.
Allons, ſuivons la loi par moi-même impoſée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous. (*Il ſort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLIMPIE. (*Le théatre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funèbres & ſaints,
Vous frémiſſez !... J'entends un horrible murmure ;
Le temple eſt ébranlé !... Quoi ! toute la nature
S'émeut à ſon aſpect ! Et mes ſens éperdus
Sont dans le même trouble & reſtent confondus ?

OLIMPIE *effrayée.*

Ah ! Madame !...

STATIRA.

Approchez, jeune & tendre victime;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime.
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes! soutenez mon courage abattu!...
Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente.
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous.... Ma fille, embrassez-moi....
Du sort de votre époux êtes-vous informée?
Quel est votre pays? quel sang vous a formée?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, & qui ne m'est pas dû.
Cassandre est Roi, Madame; il daigna dans la Grèce,
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains,
J'ai vu toûjours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, & je révère un maître;
Voilà mes sentimens, & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément, juste ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Cassandre a donc pris soin de votre destinée?
Quoi! d'un Prince ou d'un Roi vous ne seriez pas née!

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les loix,
Faut-il donc être né dans la pourpre des Rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime fur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une efclave.

STATIRA.

Un tel deftin m'étonne.
Les Dieux fur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la nobleffe ainfi que les attraits.
Vous efclave !

OLIMPIE.

Antipatre en ma première enfance
Par le fort des combats me tint fous fa puiffance;
Je dois tout à fon fils.

STATIRA.

Ainfi vos premiers jours
Ont fenti l'infortune, & vu finir fon cours !
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie....
En quel tems, en quels lieux futes-vous pourfuivie
Par cet affreux deftin qui vous mit dans les fers ?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand Roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on difputa le trône,
On déchira l'Empire, & que dans Babilone
Caffandre conferva mes jours infortunés
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi ! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, & foumife à Caffandre !

OLIMPIE.

C'eft tout ce que j'ai fu. Tant de malheurs paffés,

Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babilone !... O puiſſance éternelle !
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?
Le lieu, le tems, ſon âge ont excité dans moi
La joie & les douleurs, la tendreſſe & l'effroi.
Ne me trompé-je point ? Le ciel ſur ſon viſage,
Du héros mon époux ſemble imprimer l'image....

OLIMPIE.

Que dites-vous ?

STATIRA.

Hélas ! tels étaient ſes regards,
Quand moins fier & plus doux, loin des ſanglans hazards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chère, eſpoir flatteur & vain !
Serait-il bien poſſible !... Ecoutez-moi, Princeſſe,
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une mère aucun reſſouvenir ?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir,
M'ont tous dit, qu'en ce tems de trouble & de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus en eſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
J'ignore qui je ſuis, & qui m'a miſe au jour....
Hélas ! vous ſoupirez, vous pleurez, & mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, & j'y trouve des charmes....
Eh quoi ! vous me ſerrez dans vos bras languiſſans !
Vous faites pour parler des efforts impuiſſans !

Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis.... Je ſuccombe.... Olimpie!
Le trouble que je ſens me va coûter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prêtreſſe des Dieux! ô Reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos triſtes deſtins!
Que nous faudra-t-il faire? & qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs; je ſuis prête, & je dois tout attendre.

L'HIEROPHANTE.

C'eſt le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en eſt point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les ſiens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zéle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux préſenté,
Qui longtems comme vous fut dans l'obſcurité,
Que vos royales mains vont unir à Caſſandre,
Qu'Olimpie...

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Eſt fille d'Alexandre.

STATIRA (*courant embraſſer Olimpie.*)

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.

O ma fille ! ô mon ſang ! ô nom fatal & doux !
De vos embraſſemens faut-il que je jouïſſe,
Lorſque par votre hymen vous faites mon ſupplice !

OLIMPIE.

Quoi ! vous ſeriez ma mère, & vous en gémiſſez !

STATIRA.

Non, je bénis les Dieux trop longtems courroucés.
Je ſens trop la nature & l'excès de ma joie ;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie ;
Il te donne à Caſſandre !

OLIMPIE.

Ah ! ſi dans votre flanc
Olimpie a puiſé la ſource de ſon ſang,
Si j'en crois mon amour, ſi vous êtes ma mère,
Le généreux Caſſandre a-t-il pu vous déplaire ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, vous êtes ſon ſang, vous n'en pouvez douter,
Caſſandre enfin l'avoue, il vient de l'atteſter.
Pourez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies ?

OLIMPIE.

Qui ? lui ? votre ennemi ! tel ſerait mon malheur !

STATIRA.

D'Alexandre ton père il eſt l'empoiſonneur.
Au ſein de Statira dont tu tiens la naiſſance,
Dans ce ſein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embraſſer pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les Rois.
Il me pourſuit enfin juſqu'au temple d'Ephèſe ;
Il y brave les Dieux, & feint qu'il les appaiſe ;

A mes bras maternels il ose te ravir ;
Et tu peux demander si je dois le haïr !

OLIMPIE.

Quoi ! d'Alexandre ici le ciel voit la famille !
Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux !
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de couroux !
Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L'HIEROPHANTE.

Espérez dans le ciel.

OLIMPIE.

Ah ! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux ;
Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, & ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !
Je devais à l'autel où vous nous unissiez,
Expirer en victime, & tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, un PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

ON menace le temple ; & les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Les deux Rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.

Voilà

Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémiſſantes,
Et ſous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il ſemble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offenſe, & qu'il faut le calmer.
Tout un peuple éperdu, que la diſcorde excite,
Vers les parvis ſacrés vole & ſe précipite.
Ephèſe eſt diviſée entre deux factions.
Nous reſſemblons bientôt aux autres nations.
La ſainteté, la paix, les mœurs vont diſparaître;
Les Rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIEROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laiſſent ſur la terre un aſyle de paix!
Leur intérêt l'exige.... O mère auguſte & tendre,
Et vous.... dirai-je, hélas! l'épouſe de Caſſandre?
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jetter.
Aux Rois audacieux je vais me préſenter.
Je connais le reſpect qu'on doit à leur couronne;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous ſommes, je le ſais, ſans armes, ſans ſoldats.
Nous n'avons que nos loix, voilà notre puiſſance.
Dieu ſeul eſt mon appui, ſon temple eſt ma défenſe;
Et ſi la tyrannie oſait en approcher,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il lui faudra marcher.

(*L'Hiérophante ſort avec le prêtre inférieur.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O Destinée ! ô Dieu des autels & du trône !
Contre Caſſandre au moins favoriſe Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos ſeuls ennemis attendre des ſecours,
Rechercher un vengeur au ſein de ma miſère,
Chez les uſurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres ſujets, dont les efforts jaloux
Diſputent cent Etats, que j'ai poſſédés tous !
Ils rampaient à mes pieds, ils ſont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus ! ô ſang de mes ancêtres !
Dans quel profond abîme êtes-vous deſcendus !
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous ſuis.... Ah ! dans ce jour funeſte,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reſte.
Le devoir qu'il preſcrit, eſt mon unique eſpoir.

STATIRA.

Fille du Roi des Rois.... rempliſſez ce devoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le temple est fermé.)

CASSANDRE, SOSTENE (*dans le péristile.*)

CASSANDRE.

LA vérité l'emporte, il n'eſt plus tems de taire
Ce funeſte ſecret qu'avait caché mon père.
Il a falu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu juſtice à la fille des Rois.
Devais-je plus longtems, par un cruel ſilence,
Faire encor à ſon ſang cette mortelle offenſe?
Je fus coupable aſſez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuſe contre vous.
Il anime le peuple, Ephèſe eſt allarmée.
De la Religion la fureur animée,
Qu'Antigone mépriſe, & qu'il ſait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à déteſter,
De poſſéder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches ſanglans qu'Ephèſe peut me faire,
Vous le ſavez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grace au ciel, les cœurs des citoyens;

Le mien sera toûjours victime des furies,
Victime de l'amour. & de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais justice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice.
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats,
C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras;
C'est dans l'emportement du meurtre & du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'est dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, & c'est là mon supplice,
C'est là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olimpie en ce temple amenée
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le sais, Sostène; & si de cette loi
L'objet que j'idolâtre, abusait contre moi,

Malheur à mon rival, & malheur à ce temple.
Du culte le plus ſaint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je ſuis aimé : ſon cœur eſt à moi dès l'enfance,
Et l'amour eſt le Dieu qui prendra ma défenſe.
Courons vers Olimpie.

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE
(*ſortant du temple.*)

CASSANDRE.

INterprète du ciel,
Miniſtre de clémence en ce jour ſolemnel,
J'ai de votre ſaint temple écarté les allarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
J'ai reſpecté ces tems à la paix conſacrés;
Mais donnez cette paix à mes ſens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je ſaurai les défendre.
Je meurs ſans Olimpie, & vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIEROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien ſacrés, & bien chers à ſon cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc eſt la prêtreſſe
Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendreſſe?

L'HIEROPHANTE.

Elle va l'amener. Puiſſent de ſi beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux !

CASSANDRE.

Notre malheur !... Hélas ! cette ſeule journée
Voyait de tant de maux la courſe terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins diſſipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie eſt à plaindre.

CASSANDRE.

Comment ! que dites-vous?.. Eh ! que peut-elle craindre?

L'HIEROPHANTE (*s'en allant.*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi !
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L'HIEROPHANTE.

Me préſervent les cieux de paſſer les limites
Que mon culte paiſible à mon zèle a preſcrites !
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les triſtes paſſions,
N'ont point encor troublé nos retraites obſcures :
Au Dieu que nous ſervons, nous levons des mains pures.
Les débats des grands Rois promts à ſe diviſer,
Ne ſont connus de nous que pour les appaiſer ;
Et nous ignorerions leurs grandeurs paſſagères,
Sans le fatal beſoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, & pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie!...

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(*Il sort, & le temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô ciel! & je frémis!...
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure!

OLIMPIE (*se jettant dans les bras de sa mère.*)

Ah! barbare!... Ah! Madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'allarmes?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes?

STATIRA (*se dévoilant, & se retournant vers Cassandre.*)

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

A ses traits.... à sa voix....

Mon ſang ſe glace !... où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître !

STATIRA.

Malheureux ! reconnai la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel ;
Grondez ſur moi, tombez ſur ce front criminel !

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière ?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, ſi par tes premiers coups,
Toi ſeul as fait tomber mon trône & mon époux ;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te ſentis, barbare, aſſez peu de courage
Pour frapper une femme, & lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de ſon ſang,
De ce ſang malheureux laiſſe-moi ce qui reſte.
Faut-il qu'en tous les tems ta main me ſoit funeſte ?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras ;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais ſéparée,
Reſpecte au moins l'aſyle où je ſuis enterrée.
Ne vien point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux ſacrés, perſécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,

Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juste couroux.
Rien ne peut m'excuser.... Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
Que je mets à vos pieds mon sceptre, & mes Etats.
Tout est affreux pour vous!... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille;
Je lui tins lieu quinze ans de père & de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur, & peut-être les Dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre & de moi!

OLIMPIE.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (& ce choix n'a rien qui vous étonne)

La cendre qui vous couvre au fceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé ; laiffez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait fa complice.
Pardonnez, acceptez mon jufte facrifice.
Séparez, s'il fe peut, mon cœur de fes forfaits.
Empêchez-moi furtout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, & fuis moins malheureufe.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreufe.
Je renais.... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Préfentât Olimpie à ce monftre inhumain ?
Qu'exigiez-vous de moi ? quel affreux miniftère,
Et pour votre prêtreffe, hélas ! & pour fa mère !
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel ! n'infulte plus & l'autel, & le trône.
Tu fouillas de mon fang les murs de Babilone ;
J'aimerais mieux encor une feconde fois
Voir ce fang répandu par l'affaffin des Rois,
Que de voir mon fujet, mon ennemi... Caffandre,
Aimer infolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encor avec plus de rigueur.
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie eft à moi ; je fais quel fut fon père ;
Je fuis Roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force, elle eft ma femme enfin.
Rien ne peut féparer mon fort & fon deftin.
Ni fes frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,

Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné ;
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connait plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilège ;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilège.
J'enléverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux Dieux même, à nos Dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les manes de son père.

(*Cassandre sort avec Sosthène.*)

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

QUel moment ! quel blasphême ! ô ciel qu'ai-je entendu !
Ah ! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu !
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve ;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve ;

Ton cœur répond au mien ; tes chers embrassemens,
Tes soupirs enflammés consolent mes tourmens ;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.
Ma fille est mon asyle en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout supporter ; puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

OLIMPIE.

Ah ! le ciel m'est témoin, si mon ame est formée
Pour imiter la vôtre, & pour être animée
Des mêmes sentimens, & des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre ! ô sang de Darius !
Ma mère !... Ah ! falait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée !
Pourquoi votre assassin prévenant mes souhaits,
A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits ?
Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée !
Bienfaits trop dangereux ! Pourquoi m'a-t-il aimée ?

STATIRA.

Ciel ! qui vois-je paraître en ces lieux retirés ?
Antigone lui-même !

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des Rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa veuve, & qui vient la défendre.

Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, & prendre au moins vengeance
Du raviſſeur altier qui tous trois nous offenſe.
Votre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à vous;
Ils ſont las des tyrans que votre auguſte époux
Laiſſa par ſon trépas maîtres de ſon Empire.
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffire.
M'avoûrez-vous ici pour votre défenſeur?

STATIRA.

Oui, ſi c'eſt la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous ſervez mon ſang, ſi votre offre eſt ſincère.

ANTIGONE.

Je ne ſouffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille & de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus.
Il en eſt trop indigne; & pour un tel partage
Je n'ai pas préſumé qu'il ait votre ſuffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur;
Je me ſuis préſenté comme un adorateur,
Qui des Divinités implore la clémence.
Je me préſente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre oubliant ſa grandeur,
De ſa famille au moins n'oublîra point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur eſt détaché du trône & de la vie;
L'un me fut enlevé, l'autre eſt bientôt finie.
Mais ſi vous arrachez aux mains d'un raviſſeur
Le ſeul bien que les Dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, ſi vous vengez ſon père,

Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, ſauvez ma fille au bord de mon tombeau,
Du crime & du danger d'épouſer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne ſang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle ?
Acceptez-vous mon offre, & penſez-vous comme elle ?

OLIMPIE.

Je dois haïr Caſſandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défenſe.
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.
Toute autre eſt un outrage, & c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez ; & je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la Reine, & ſurtout de vous-même.
Prononcez ; daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce temple jettée,
Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
Je retrouve une mère, en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée ;
J'épouſe un bienfaicteur.... il eſt un aſſaſſin.
Mon époux de ma mère a déchiré le ſein.

Dans cet entaſſement d'horribles avantures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre?... Ah! dans de tels momens,
(*embraſſant ſa mère.*)
Voyez à qui je dois mes premiers ſentimens.
Voyez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs ſi fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et ſi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, & le ciel vous la donne.
La majeſté peut-être, ou l'orgueil de mon trône,
N'avait pas deſtiné dans mes premiers projets
La fille d'Alexandre à l'un de mes ſujets;
Mais vous la méritez en oſant la défendre.
C'eſt vous qu'en expirant déſignait Alexandre.
Il nomma le plus digne, & vous le devenez.
Son trône eſt votre bien, quand vous le ſoutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous ſeconde!
Que leur main vous conduiſe à l'Empire du monde!
Alexandre & ſa veuve enſevelis tous deux,
Lui dans la tombe, & moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront ſans regret au trône de mes pères:
Et puiſſent déſormais les deſtins moins ſévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renverſa toûjours ce trône enſanglanté!

ANTIGONE.

Il ſera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Aſie.

Sortez de cet asyle, & je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, & pour le remplacer.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

MA fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, & tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Vien remplir ma promesse, & me faire oublier,
Par des sermens nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis!

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée!

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.

Je vous chéris, ma mère, & je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous & d'Alexandre,
Si j'obtenais des Dieux, en le faisant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie!

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asyle obscur est le trône où j'aspire?
Vous m'y verrez soumise, & foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laissons-là tous ces Rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, & venger son trépas.
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! Eh pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Est-ce elle que j'entends?

OLIMPIE.

Ma mère...

STATIRA.

O ciel vengeur!...

OLIMPIE.

Cassandre!...

STATIRA.

Explique-toi ; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.
Fini ce trouble affreux ; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah ! Madame,
Je ſens trop de quels coups je viens de vous frapper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me ſéparer d'un époux ſi coupable,
Je le fuis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable !
Dernier de mes momens, cruelle fille, hélas !
Puiſque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre & ta mère !
Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux & mon père ;
Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de ſa main !

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds...

STATIRA.

Fille dénaturée !
Fille trop chère !...

OLIMPIE.

Hélas ! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.

Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne..... & je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure,
Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, & par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, & si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domtés.
Ne considérez point ma faiblesse & mon âge;
De mon père & de vous je me sens le courage.
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chère!
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur: vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah ! j'en crois tes vertus ;
Je te plains, Olimpie, & ne t'accuſe plus.
J'eſpère en ton devoir, j'eſpère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, & tu ſais l'attendrir.
Conſole au moins ta mère en la faiſant mourir.
Va, je ſuis malheureuſe, & tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel ! eſt la plus miſérable ?

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le péristile.*)

HERMAS.

VOus me l'aviez bien dit ; les ſaints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos ſoldats près du temple occupent ce paſſage.
Caſſandre yvre d'amour, de douleur & de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné : mais dans cette entrepriſe
Entre Caſſandre & vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE (*en ſortant.*)

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE (*arrêtant Antigone.*)

DEmeure, indigne ami,
Infidèle allié, déteſtable ennemi,
M'oſes-tu diſputer ce que le ciel me donne ?

ANTIGONE.

Oui. Quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne!
La fille d'Alexandre a des droits aſſez grands
Pour faire armer l'Aſie, & trembler nos tyrans.
Babilone eſt ſa dot, & ſon droit eſt l'Empire.
Je prétends l'un & l'autre; & je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrèts, tes expiations,
N'en impoſeront pas aux yeux des nations.
Ne croi pas qu'à préſent l'amitié conſidère,
Si tu fus innocent de la mort de ſon père.
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné,
Séduiſait Olimpie en cachant ſa naiſſance.
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funeſte ſecret dont je ſuis informé.
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin; c'en eſt fait; & Caſſandre
N'oſe lever les ſiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? penſais-tu que ſes droits
T'éléveraient un jour au rang de Roi des Rois?
Je peux de Statira prendre ici la défenſe.
Mais veux-tu conſerver notre antique alliance?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats?
Me revoir ton ami? t'appuyer de mon bras?...

CASSANDRE.

Eh bien?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, & rien ne nous ſépare.
Je périrai pour toi; ſinon, je te déclare
Que je ſuis le plus grand de tous tes ennemis.

Connai tes intérêts, pèſe-les, & choiſis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, & je venais te faire
Une offre différente, & qui poura te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'eſt un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de ſa juſtice,
Tu jouïs des forfaits dont tu fus le complice ;
Tu n'en jouïras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu ?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il eſt quelque vertu,
N'employons pas les mains du ſoldat mercenaire,
Pour aſſouvir ta rage & ſervir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
Eſt-ce à lui de mourir pour nos diviſions ?
C'eſt à nous, c'eſt à toi, ſi tu te ſens l'audace
De braver mon courage, ainſi que ma diſgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des Dieux,
Pour aller égorger mon ami ſous leurs yeux ;
C'eſt un crime nouveau : c'eſt toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons ; vien décider de ton ſort & du mien,
T'abreuver de mon ſang, ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y conſens avec joie : & ſois ſûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *sort du temple précipitamment, avec les prêtres & les initiés, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre & Antigone, & les désarment.*

L'HIEROPHANTE.

Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le Dieu qui vous parle, & ses solemnités.
Prêtres, initiés, peuple, qu'on les sépare.
Bannissez du lieu saint la discorde barbare.
Expiez vos forfaits.... Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant! vous Rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; & j'atteste
Les manes d'Alexandre & le couroux céleste,
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras;
Et que cet hyménée illégitime, impie,
Est la honte d'Ephèse, & l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute il le ferait si tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;

Elle eſt commune à tous, il faut qu'on l'accompliſſe.
La cabane du pauvre, & le trône des Rois
Egalement ſoumis entendent cette voix;
Elle aide la faibleſſe, elle eſt le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il ſoit, & quel que ſoit ſon rang,
Des parens de ſa femme a répandu le ſang,
Fût-il purifié dans nos ſacrés myſtères,
Par le feu de Veſta, par les eaux ſalutaires,
Et par le repentir plus néceſſaire qu'eux,
Son épouſe en un jour peut former d'autres nœuds.
Elle le peut ſans honte, à moins que ſa clémence
A l'exemple des Dieux ne pardonne l'offenſe.
Statira vit encor, & vous devez penſer
Que du ſort de ſa fille elle peut diſpoſer.
Reſpectez les malheurs & les droits d'une mère,
Les loix des nations, le ſacré caractère
Que la nature donne, & que rien n'affaiblit.
A ſon auguſte voix Olimpie obéit.
Qu'oſez-vous attenter, quand c'eſt à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve, & du ſang d'Alexandre?

(*Il ſort avec ſa ſuite.*)

ANTIGONE.

C'eſt aſſez, j'y ſouſcris, Pontife, elle eſt à moi.

(*Antigone ſort avec Hermas.*)

SCENE IV.

CASSANDRE, SOSTENE (*dans le périſtile.*)

CASSANDRE.

ELle n'y ſera pas, cœur barbare & ſans foi.
Arrachons-la, Soſtène, à ce fatal aſyle,
A l'eſpoir inſolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, inſulte à ma douleur,
Et tranquille & ſerein vient m'arracher le cœur.

SOSTENE.

Il ſéduit Statira, Seigneur, il s'autoriſe
Et des loix qu'il viole, & des Dieux qu'il mépriſe.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai ſervis,
Et par qui déſormais tous mes ſoins ſont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre ;
Mais qu'enfin mon épouſe oſe ici ſe réſoudre
A paſſer en un jour à oet autel fatal
De la main de Caſſandre à la main d'un rival !
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure.
Ciel ! tu me pardonnais. Plus tranquille & plus pure
Mon ame à cet eſpoir oſait s'abandonner ;
Tu m'ôtes Olimpie, eſt-ce là pardonner ?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile & tendre,
Si ſoumis à vos loix, ſi content de ſe rendre,
Ne peut juſqu'à l'oubli paſſer en un moment.
Le cœur ne connaît point un ſi promt changement.

Elle peut vous aimer ſans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'avanture
Ont verſé, je l'avoue, un ſang bien précieux.
C'eſt un malheur pour vous que permirent les Dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de ſon père.
Vos pleurs ont effacé tout le ſang de ſa mère.
Ses malheurs ſont paſſés, vos bienfaits ſont préſens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaiſe mes tourmens.
Ce ſang de Statira, ces manes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici ſe font entendre.
Soſtène, elle eſt leur fille ; elle a le droit affreux
De haïr ſans retour un époux malheureux.
Je ſens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces myſtères cachés,
Indifférens aux Rois, & par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon ame criminelle
Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher d'elle.

(*appercevant Olimpie.*)

SOSTENE.

Hélas! la voyez-vous en proie à ſes douleurs?
Elle embraſſe un autel, & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il eſt tems qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout ſoit prêt.

(*Soſtène ſort.*)

SCENE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE (*courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*)

Que mon cœur se soulève!
Qu'il est désespéré!... qu'il se condamne!... Hélas!
(*appercevant Cassandre.*)
Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien, j'en suis indigne, & je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain
Pour nous perdre tous deux a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.
Ma présence est un crime, & ma flamme une injure....
Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance,
Ai-je assez respecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLIMPIE.

Ah ! c'eſt là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtreſſe de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes ſermens vos ſermens ſolemnels!

OLIMPIE.

Hélas ! il eſt trop vrai !.... Que le couroux céleſte
Ne me puniſſe pas d'un ſerment ſi funeſte!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah ! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma déteſtable erreur.
Il te fut trop aiſé d'éblouïr ma jeuneſſe;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faibleſſe,
C'eſt un forfait de plus.... Fui-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeſte peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître;
Et ſi pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main lâchement abuſée,
S'eſt pu joindre à ta main de mon ſang arroſée,
Nul mortel déſormais n'aura droit ſur mon cœur.

J'ai l'hymen, & le monde, & la vie en horreur.
Maîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asyle, où Dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
J'embrasse les autels, & déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie..... & surtout d'Antigone.
Va-t-en, ne me voi plus.... Va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, & qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grace; & je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
Moitié chère & sacrée, & de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
Ah! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fui les lieux qu'elle habite, & l'autel que j'embrasse,
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.

(*Il la prend par la main.*)

Chère épouſe, venez.

OLIMPIE (*la retirant avec transport.*)

Traite-moi donc comme elle ;
Frappe une infortunée à ſon devoir fidelle ;
Dans ce cœur déſolé porte un coup plus certain.
Tout mon ſang fut formé pour couler ſous ta main.
Frappe, dis-je,

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel ſait faire grace, & vous ſavez punir;
Mais c'eſt trop être ingrate, & c'eſt trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine eſt-elle juſte, & l'as-tu méritée?...
Caſſandre, ſi ta main féroce, enſanglantée,
Ta main qui de ma mère oſa percer le flanc,
N'eût frappé que moi ſeule, & verſé que mon ſang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous déſunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous ſépare.
Quand vous auriez Caſſandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouſeriez pour me percer le cœur,
Vous me ſuivrez.... Il faut que mon ſort s'accompliſſe.
Laiſſez-moi mon amour, du moins pour mon ſupplice.
Ce ſupplice eſt ſans terme, & j'en jure par vous.
Haïſſez, puniſſez, mais ſuivez votre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

SOSTENE.

PAraissez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiège la porte.
Il séduit vos amis près du temple assemblés.
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés.
Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi! vouloir ton trépas!... Va, j'en suis incapable....
Vi loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'est exécrable,
Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux;
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.

(*Il sort avec Sostène.*)

SCENE VII.

OLIMPIE (*seule.*)

MAlheureuse!...Et c'est lui qui cause mes allarmes!...
Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes?

Faut-

Faut-il tant de combats pour remplir ſon devoir ?
Vous aurez ſur mon ame un abſolu pouvoir,
O ſang dont je naquis, ô voix de la nature !
Je m'abandonne à vous, c'eſt par vous que je jure
De vous ſacrifier mes plus chers ſentimens....
Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres ſermens....
Dieux ! vous les receviez ; ô Dieux, votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé....mais changez donc mon cœur ;
Donnez-lui la vertu conforme à ſon malheur....
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
Hélas ! j'étais heureuſe en mon obſcurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
Sans parens, ſans état, à moi-même inconnue....
Le grand nom que je porte, eſt ce qui m'a perdue.
J'en ſerai digne au moins.... Caſſandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner.....mais comment te haïr ?...
Que peut donc ſur ſoi-même une faible mortelle ?
Je déchire en pleurant ma bleſſure cruelle :
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au-lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Pontife, où courez-vous? Protégez ma faiblesse.
Vous tremblez!... Vous pleurez!...

L'HIEROPHANTE.

Malheureuse Princesse!
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah! soyez-en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

Résignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIEROPHANTE.

O fille auguste & chère!
La veuve d'Alexandre....

OLIMPIE.

Ah! justes Dieux!... ma mère!
Eh bien?...

L'HIEROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux Rois furieux,
Foulant aux pieds les loix, armés contre les Dieux,
Jusques dans les parvis de l'enceinte sacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déja coulait le sang, déja le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.

J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défenſe
Que nos loix qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offenſe.
Votre mère éperdue, & s'offrant à ſes coups,
L'a cru maître à la fois & du temple & de vous.
Laſſe de tant d'horreurs, laſſe de tant de crimes,
Elle a ſaiſi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiſer la vie & la calamité.

OLIMPIE *tombant entre les bras d'une prêtreſſe.*

Je meurs .... Soutenez-moi .... marchons .... Vit-elle encore ?

L'HIEROPHANTE.

Caſſandre eſt à ſes pieds ; il gémit, il l'implore ;
Il oſe encor prêter ſes funeſtes ſecours
Aux innocentes mains qui raniment ſes jours.
Il s'écrie, il s'accuſe, il jette au loin ſes armes.

OLIMPIE *ſe relevant.*

Caſſandre à ſes genoux !

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux ;
Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie,
Par cette main funeſte en tout tems pourſuivie.
Faible, & ſe ſoulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Caſſandre & la lumière,
Et levant à regret ſa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, miniſtre infortuné
D'un temple malheureux par le ſang profané,

Consolez Olimpie : elle m'aime, & j'ordonne
Que pour venger sa mère, elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle.... Exaucez-moi, grands Dieux!
Venez, guidez mes pas ; venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage ; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin, Seigneur.... & j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le péristile.*)

HERMAS.

LA pitié doit parler, & la vengeance est vaine.
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeste. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, sera perdue, & pour vous, & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'est plus!

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre,
D'être toûjours funeste au grand nom d'Alexandre.
Statira succombant au poids de sa douleur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur.
La sensible Olimpie à ses pieds étendue,
Semble exhaler son ame à peine retenue.
Les ministres des Dieux, les prêtresses en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.
Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes.
Le temple retentit de sanglots & de plaintes.
On prépare un bucher, & ces vains ornemens,
Qui rappellent la mort au regard des vivans.
On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire

Habitera l'afyle où s'enfermait fa mère;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant fes beaux jours,
Elle confacre aux Dieux leur déplorable cours;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel filence
Sa famille, fa mère, & jufqu'à fa naiffance.

ANTIGONE.

Non, non, de fon devoir elle fuivra les loix.
J'ai fur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne: & fes ordres fuprêmes
Au moment du trépas font les loix des Dieux mêmes.
Ce forcené Caffandre, & fa funefte ardeur,
Au fang de Statira font une jufte horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que fon cœur défolé renonce à ce barbare.
S'il ofe encor l'aimer, j'ai promis fon trépas.
Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du fang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bucher, à cette augufte cendre?
Frappés d'un faint refpect, fachez que vos foldats
Reculeront d'horreur, & ne vous fuivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le ferment, Caffandre la révère:
Je fais qu'il eft des loix qu'il me faut refpecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,

Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur ; & mes coups différés
En auront plus de force & sont plus assurés.

(Le temple s'ouvre.)

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement.* OLIMPIE *soutenue par les* Prêtresses : *elle est en deuil.*

HERMAS.

On amène Olimpie à peine respirante.
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas.
Les prêtresses des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,

(à Olimpie.)

Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère,
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire.
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction.
Contre ses attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.

Ah ! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.
Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplôre ſa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeller ſa volonté ſacrée,
Si chère à mon eſpoir, & par vous revérée :
Mais je fais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A ſon ombre, à ſa fille, à votre accablement.
Conſultez-vous, Madame, & gardez ſa promeſſe.
(*Il ſort avec Hermas.*)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

OLIMPIE.

Vous, qui compatiſſez à l'horreur qui me preſſe,
Vous, miniſtre d'un Dieu de paix & de douceur,
Des cœurs infortunés le ſeul conſolateur,
Ne puis-je ſous vos yeux conſacrer ma miſère
Aux autels arroſés des larmes de ma mère ?
Auriez-vous bien, Seigneur, aſſez de dureté
Pour fermer cet aſyle à ma calamité ?
Du ſang de tant de Rois c'eſt l'unique héritage ;
Ne me l'enviez pas; laiſſez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos deſtins, mais que puis-je pour vous ?
Votre mère en mourant a nommé votre époux.
Vous avez entendu ſa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions ſa paupière ;
Et ſi vous réſiſtez à ſa mourante voix,

Caſſandre eſt votre maître; il rentre en tous ſes droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main ſanglante;
Je garde mes ſermens.

L'HIEROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous & des Dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du ſort de votre vie.
On ne doit pas ſans doute allumer en un jour
Et les buchers des morts, & les flambeaux d'amour.
Ce mêlange eſt affreux; mais un mot peut ſuffire,
Et j'attendrai ce mot ſans oſer le preſcrire.
C'eſt à vous à ſentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au ſang dont vous ſortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, & tout autre,
Eſt horrible à mon cœur, & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces manes couroucés;
J'abandonne un époux.... c'eſt obéïr aſſez.
Laiſſez-moi fuir l'hymen & l'amour & le trône.

L'HIEROPHANTE.

Il faut ſuivre Caſſandre, ou choiſir Antigone.
Ces deux rivaux armés, ſi fiers & ſi jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble & le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le reſpect profond qu'inſpirent aux mortels

Cet appareil de mort, ce bucher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, & ces honneurs ſuprêmes,
Qui les font pour un tems rentrer tous en eux-mêmes.
La piété ſe laſſe, & ſurtout chez les grands.
J'ai du ſang avec peine arrêté les torrens.
Mais ce ſang dès demain va couler dans Ephèſe.
Décidez-vous, Princeſſe, & le peuple s'appaiſe.
Ce peuple qui toûjours eſt du parti des loix,
Quand vous aurez parlé, ſoutiendra votre choix.
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Caſſandre en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il poſſédait, a droit de s'emparer,
Malgré la juſte horreur qu'il vous ſemble inſpirer.

OLIMPIE.

Il ſuffit; je conçois vos raiſons & vos craintes.
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je ſubis mon deſtin; vous voyez ſa rigueur....
Il me faut faire un choix.... il eſt fait dans mon cœur,
Je ſuis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainſi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, peut-être ce moment
N'eſt point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; & cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....
Au bucher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIEROPHANTE.

De ces triſtes devoirs il faut nous acquitter.

Une urne contiendra sa dépouille mortelle ;
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A causé son trépas .... Cette fille du moins
A ses manes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos loix que j'ignore,
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore ?
Du funèbre appareil pourai-je m'approcher ?
Pourai-je de mes pleurs arroser son bucher ?

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre ; & ces rivaux en armes
Ne pouront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triste & pure offrande.

(*Les prêtresses placent tout cela sur un autel.*)

OLIMPIE (*à l'Hiérophante.*)

C'est l'unique faveur que sa fille demande....

(*à la prêtresse inférieure.*)

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va, revien m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
Que mes derniers devoirs, puisquils me sont permis,
Satisfassent son ombre.... il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéïs.

(*Elle sort.*)

OLIMPIE (*à l'Hiérophante.*)

Allez donc ; élevez cette pile fatale ;
Préparez les cyprès, & l'urne ſépulcrale ;
Faites venir ici ces deux rivaux cruels ;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
A l'aſpect de ma mère, aux yeux de ces prêtreſſes,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promeſſes.
Mes ſentimens, mon choix, vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être, & les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

De vos deſtins encor vous êtes la maîtreſſe.
Vous n'avez que ce jour, il fuit, & le tems preſſe.

(*Il ſort avec les prêtres.*)

SCENE IV.

OLIMPIE *ſur le devant*, les Prêtreſſes *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O Toi, qui dans mon cœur à ce choix réſolu,
Uſurpas à ma honte un pouvoir abſolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre & des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, ſur mes ſens déchirés.

Si tu m'aimes hélas ! si j'ose encor le croire,
Va, tu payeras bien cher ta funeste victoire.

SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtresses.

CASSANDRE.

EH bien, je viens remplir mon devoir & vos vœux.
Mon sang doit arroser ce bucher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Cassandre !

CASSANDRE.

Objet sacré, chère épouse !...

OLIMPIE.

Ah cruel !

CASSANDRE.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.
Esclave infortuné du destin qui me guide,
Mon sort en tous les tems est d'être parricide.

(*Il se jette à genoux.*)

Mais je suis ton époux, mais malgré ses forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste.
Dans l'univers entier Cassandre seul te reste.
La mort est le seul Dieu qui peut nous séparer.
Je veux en périssant te voir & t'adorer.
Venge-toi, puni-moi : mais ne sois point parjure.

Va, l'hymen eſt encor plus ſaint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, & ceſſez de profaner du moins
Cette cendre fatale & mes funèbres ſoins.
Quand ſur l'affreux bucher dont les flammes s'allument,
De ma mère en ces lieux les membres ſe conſument,
Ne ſouillez pas ces dons que je dois préſenter;
N'approchez pas, Caſſandre, & ſachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, Prêtreſſes.

ANTIGONE.

ENfin, votre vertu ne peut plus s'en défendre.
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai reſpecté les morts, & ce jour de terreur.
Vous en pouvez juger, puiſque mon bras vengeur
N'a point encor de ſang inondé cet aſyle,
Puiſqu'un moment encor à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour ſon juge & le mien.
Prononcez votre arrêt, & ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, & du moins je l'eſpère,
Diſtinguer l'aſſaſſin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ſes yeux.
Vous êtes dans ce temple encor enſevelie;
Mais la terre & le ciel obſervent Olimpie.

Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens : mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos Dieux infernaux, aux manes d'une mère ;
Vous choisissez ce tems, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !
Jurez-moi seulement, soldats du Roi mon père,
Rois après son trépas, que si je vous suis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaissant mes loix,
Vous ne troublerez point mes devoirs & mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, & vous devez connaître
Combien je vous respecte & dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y souscris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coute,
Vous-même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez,
Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité.

Apprenez plus, ſachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au ſein qui m'a fait naître.
Je trouvais une mère en ce ſéjour d'effroi,
Elle eſt morte en mes bras, elle eſt morte pour moi.
Elle a dit à ſa fille, à ſes pieds déſolée,
Epouſez Antigone, & je meurs conſolée.
Alors elle agoniſe; & moi pour l'achever,
Je la refuſe.

ANTIGONE.

Ainſi vous pouvez me braver!
Outrager votre mère, & trahir la nature!

OLIMPIE.

A ſes manes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends juſtice à tous, & je la rends à moi....
Caſſandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez ſi nos liens ont été légitimes;
Je vous laiſſe en juger: vous connaiſſez vos crimes,
Il ſerait ſuperflu de vous les reprocher;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne peux adoucir cette horreur qui vous preſſe!

OLIMPIE.

Je vais vous éclaircir: gardez votre promeſſe.
(*Le temple s'ouvre; on voit le bucher enflammé.*)

SCENE DERNIERE.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRÊTRESSE inférieure.

Princesse, il en est tems.

OLIMPIE (*à Cassandre.*)

Voi ce spectacle affreux!
Cassandre, en ce moment plain-toi si tu le peux.
Contemple ce bucher, contemple cette cendre.
Souvien-toi de mes fers, souvien-toi d'Alexandre:
Voilà sa veuve, parle, & di ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix. . . .
Attends ici le mien. *a*) Vous, manes de ma mère,
Manes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste coutoux doit encor animer,
Vous recevrez des dons qui pouront vous calmer.
De mon père & de vous ils sont dignes peut-être. . . .
Toi, l'époux d'Olimpie, & qui ne dus pas l'être,
Toi, qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'as tant chérie, & pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,

a) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bucher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....
Appren.... que je t'adore.... & que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*Elle se frappe, & se jette dans le bucher.*)

TOUS ENSEMBLE. *b*)

Ciel!

CASSANDRE (*courant au bucher.*)

Olimpie!

LES PRÊTRES.

O ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouïe!

CASSANDRE.

Elle n'est déja plus, tous nos efforts sont vains.

(*Revenant dans le péristile.*)

En est-ce assez, grands Dieux!... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon Roi, sa veuve & mon épouse!...
Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envîras-tu toûjours la douceur de mon sort?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, croi-moi, pren ce fer, & m'imite.

(*Il se tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô Dieu juste & vengeur!
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre & sa famille entière,

b) L'Hiérophante, les prêtres, & les prêtresses témoignent leur étonnement & leur consternation.

Succeffeurs, affaffins, tout eft cendre & pouffière.
Dieux, dont le monde entier éprouve le couroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? qu'avait fait Olimpie?
A quoi réfervez-vous ma déplorable vie?

Fin du cinquième & dernier acte.



REMARQUES A L'OCCASION *D'OLIMPIE.*

ACTE I.

SCENE I.

Softène, on va finir ces myftères terribles.

CEs myftères & ces expiations font de la plus haute antiquité, & commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe* père d'*Alexandre*, fe fit initier aux myftères de la Samothrace avec la jeune *Olimpias* qu'il époufa depuis. C'eft ce qu'on trouve dans *Plutarque* au commencement de la vie d'*Alexandre*, & c'eft ce qui peut fervir à fonder l'initiation de *Caffandre* & d'*Olimpie*.

Il eft difficile de favoir chez quelle nation on inventa ces myftères. On les trouve établis chez les Perfes, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établiffement plus fage. La plûpart des hom-

mes, quand ils ſont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les légiſlateurs qui établirent les myſtères & les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de ſe livrer au déſeſpoir, & de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était partout le fondement de ces cérémonies religieuſes. Soit que la doctrine de la métempſycoſe fût admiſe, ſoit qu'on reçût celle de la réunion de l'eſprit humain à l'eſprit univerſel; ſoit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame ſerait un jour rejointe à ſon propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenſes après la mort était univerſelle chez toutes les nations policées.

Il eſt vrai que les Juifs ne connurent point ces myſtères, quoiqu'ils euſſent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raiſon en eſt que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine Egyptienne, & n'était pas celui de la doctrine Moſaïque. Le peuple groſſier des Juifs, auquel Dieu daignait ſe proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine: il n'avait pas une ſeule formule de prière générale établie par ſes loix. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le *Lévitique*, qui ſont les ſeules loix des Juifs, ni prière, ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines, ni récompenſes après la mort. C'eſt ce qui les diſtinguait des autres peuples; & c'eſt ce qui prouve la divinité de la miſſion de *Moyſe*, ſelon le ſentiment de Monſieur *Warburton*, Evêque de

Worcester. Ce Prélat prétend que Dieu daignant gouverner lui-même le peuple Juif, & le récompensant ou le punissant par des bénédictions, ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité, chez qui les mystères furent inconnus. *Zoroastre* les avait apportés en Perse, *Orphée* en Thrace, *Osiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Ciniras* en Chypre, *Erectée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, & sur celle d'un seul Dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Etre suprême qui fit donner partout le nom de *mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des Dieux secondaires, des petits Dieux, comme les appelle Ovide, *vulgus Deorum*, c'est-à-dire les ames des héros que l'on croyait participantes de la divinité, & des êtres mitoyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Eleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace, ou dans les autres isles, on chantait l'hymne d'*Orphée*;

Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Démiurgos. *Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui; il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.*

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de

théatre, une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nuds, errans dans ces ténèbres, pouſſans des gémiſſemens & des plaintes, & levans les mains au ciel. Enſuite venait la lumière, & l'on voyait le *Démiurgos* qui repréſentait le maître & le fabricateur du monde, conſolant les mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes, les confeſſaient à l'Hiérophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appellait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *Initiatus*, *Initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, & qui entre en communication avec les Dieux, c'eſt-à-dire, avec les héros, & les demi-Dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaiſans d'être admis après leur mort auprès de l'Etre ſuprême.

Ce ſont là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens myſtères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphire*, *Euſèbe*, *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations : le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron*, après avoir aſſaſſiné ſa mère, ayant voyagé en Grèce, n'oſa aſſiſter aux myſtères d'*Eleuſine*. *Zozime* prétend que *Conſtantin*, après avoir fait mourir ſa femme, ſon fils, ſon beau-père, & ſon neveu, ne put jamais trouver d'Hiérophante qui l'admît à la participation des myſtères.

On pourrait remarquer ici que *Caſſandre* eſt préciſément dans le cas où il doit être admis au

nombre des initiés. Il n'eſt point coupable de l'empoiſonnement d'*Alexandre* ; il n'a répandu le ſang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuſe d'un combat, & en défendant ſon père. Ses remords ſont plutôt d'une ame ſenſible, & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleſte.

SCENE II.

Il était un grand-homme. (ALEXANDRE.)

IL eſt bon d'oppoſer ici le jugement de *Plutarque* ſur *Alexandre*, à tous les paradoxes, & aux lieux communs qu'il a plû à *Juvénal* & à ſes imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque* dans ſa belle comparaiſon d'*Alexandre* & de *Céſar*, dit que *le héros de la Macédoine ſemblait né pour le bonheur du monde, & le héros Romain pour ſa ruine.* En effet, rien n'eſt plus juſte que la guerre d'*Alexandre*, Général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, & rien de plus injuſte que la guerre de *Céſar* contre ſa patrie.

Remarquez ſurtout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir peſé les vertus & les vices d'*Alexandre* & de *Céſar*. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toûjours la préférence aux Grecs, ſemble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de *Titus*, de *Trajan*, des *Antonins*, de *Julien* même, ſa Religion à part ? Voilà ceux qui paraiſ-

ſaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de *Clitus*, de *Caliſtène* & de *Parménion*.

SCENE IV.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'eſpère.

CE ſpectacle ferait peut-être un bel effet au théatre, ſi jamais la piéce pouvait être repréſentée. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres & des prêtreſſes, un autel, des flambeaux, & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil, au contraire, ne ſerait qu'une miſérable reſſource, ſi d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une ſituation, s'il ne produiſait pas de l'étonnement & de la colère dans *Antigone*, s'il n'était pas lié avec les deſſeins de *Caſſandre*, s'il ne ſervait à expliquer le véritable ſujet de ſes expiations. C'eſt tout cela enſemble qui forme une ſituation. Tout appareil dont il ne réſulte rien, eſt puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme? Si le ſuccès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du ſpectacle, eſt ſans doute la dernière; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les ſituations théatrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met ſur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait

qu'un tableau aſſez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel & des aſſiſtans. Mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colère, qui contraſte avec la joie des deux époux, ſon ouvrage aura de la vie & de la force. Ainſi au ſecond acte *Statira* qui embraſſe *Olimpie* avec des larmes de joie, & l'Hiérophante attendri & affligé; ainſi au troiſiéme acte *Caſſandre* reconnaiſſant *Statira* avec effroi, & *Olimpie* dans l'embarras & dans la douleur; ainſi au quatriéme acte *Olimpie* aux pieds d'un autel, déſeſpérée de ſa faibleſſe, & repouſſant *Caſſandre* qui ſe jette à ſes genoux; ainſi au cinquiéme, la même *Olimpie* s'élançant dans le bucher aux yeux de ſes amans épouvantés, & des prêtres, qui tous enſemble ſont dans cette attitude douloureuſe, empreſſée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, & prêts à courir au ſecours; Toutes ces peintures vivantes formées par des acteurs pleins d'ame & de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être pouſſées la terreur & la pitié, qui ſont le ſeul but, la ſeule conſtitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique, qui étant ſuſceptible de toutes ces hardieſſes, eût auſſi les beautés qui rendent ces hardieſſes reſpectables.

Si le cœur n'eſt pas ému par la beauté des vers, par la vérité des ſentimens, les yeux ne ſeront pas contens de ces ſpectacles prodigués; & loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains ſupplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poëſie.

Il eſt à croire que c'eſt cette crainte du ridicule, qui a preſque toûjours reſſerré la ſcène Françaiſe dans le petit cercle des dialogues, des monologues, & des récits. Il nous a manqué de l'action ; c'eſt un défaut que les étrangers nous reprochent, & dont nous oſons à peine nous corriger. On ne préſente cette tragédie aux amateurs que comme une eſquiſſe légère & imparfaite d'un genre abſolument néceſſaire.

Par ce feu de Veſta qui n'eſt jamais éteint.

Le feu de *Veſta* était allumé dans preſque tous les temples de la terre connue. *Veſta* ſignifiait *feu* chez les anciens Perſes, & tous les ſavans en conviennent. Il eſt à croire que les autres nations firent une Divinité de ce feu, que les Perſes ne regardèrent jamais que comme le ſymbole de la Divinité. Ainſi une erreur de nom produiſit la Déeſſe *Veſta*, comme elle a produit tant d'autres choſes.

ACTE II.

SCENE II.

Elle (STATIRA) vous parle ici, ne l'interrogez plus.

NOn-ſeulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oſer la faire jouer ſur le théatre de Paris, mais la crainte que le

peu de beautés qui peut y être, ne fût exposé à la raillerie, a retenu l'auteur encor plus que ses défauts. La même légéreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de *Boyer*, les mêmes prétextes qui servirent à jetter du ridicule sur un prêtre & sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait, Voilà une tragédie jouée dans un couvent; *Statira* est religieuse, *Cassandre* a fait une confession générale, l'Hiérophante est un directeur &c.

Mais aussi, il se trouvera des lecteurs éclairés & sensibles, qui pouront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de Royaume en Europe qui n'ait vu des Reines s'ensevelir les derniers jours de leur vie dans des monastères après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asyles chez les anciens, comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la Religion, elle est de la plus haute antiquité, & est expressément ordonnée par les loix de *Zoroastre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Etre suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel, & avec soi-même. En un mot, on a tâché

de repréſenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la Religion ancienne a jamais eu de plus conſolant & de plus auguſte. Si ces mœurs, ces uſages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne ſais quoi d'attendriſſant & d'auguſte. La comparaiſon que fait ſecrettement le lecteur entre le ſilence de ces retraites & le tumulte du monde, entre la piété paiſible qu'on ſuppoſe y régner & les diſcordes ſanglantes qui déſolent la terre, émeut & tranſporte une ame vertueuſe & ſenſible.

ACTE III.

SCENE II.

Les intrigues des cours, les cris des factions,
N'ont point encor troublé nos retraites obſcures.
(*C'eſt l'Hiérophante qui parle.*)

CEt exemple d'un prêtre qui ſe renferme dans les bornes de ſon miniſtère de paix, nous a paru d'une très grande utilité, & il ſerait à ſouhaiter qu'on ne les repréſentât jamais autrement ſur un théatre public qui doit être l'école

des mœurs. Il eſt vrai qu'un perſonnage qui ſe borne à prier le ciel, & à enſeigner la vertu, n'eſt pas aſſez agiſſant pour la ſcène; mais auſſi il ne doit pas être au nombre des perſonnages dont les paſſions font mouvoir la piéce. Les héros emportés par leurs paſſions agiſſent, & un grand-prêtre inſtruit. Ce mêlange heureuſement employé par des mains plus habiles poura faire un jour un grand effet ſur le théatre.

On oſe dire que le grand-prêtre *Joad*, dans la tragédie d'*Athalie*, ſemble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'eſſence de ſon miniſtère. On pourrait l'accuſer d'un fanatiſme trop féroce, lorſque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au-lieu de s'adreſſer à *Mathan* avec la bienſéance convenable, il s'écrie:

„ Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
„ Vous ſouffrez qu'il vous parle! & vous ne craignez pas
„ Que du fond de l'abîme entr'ouvert ſous ſes pas,
„ Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent,
„ Ou qu'en tombant ſur lui ces murs ne vous écraſent!
„ Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
„ Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu?

Mathan ſemble lui répondre très pertinemment en diſant,

„ On reconnait Joad à cette violence;
„ Toutefois il devrait montrer plus de prudence;
„ Reſpectez une Reine &c. "

On ne voit pas non plus pour quelle raiſon

Joad ou *Jojada* s'obstine à ne vouloir pas que la Reine *Athalie* adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant, Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas*. Elle pouvait lui servir de mère, & lui laisser son petit Royaume. Il est très naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejetton de sa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* disent que son fils *Ochosias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *Melk*, ou *Roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus. Il est dit dans le quatriéme livre des Rois que *Jéhu* égorgea quarante-deux frères d'*Ochosias*, & cet *Ochosias* était le cadet de tous ses frères. A ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent-six ans, quand le prêtre *Joad* la fit assassiner. (*a*)

(*a*) Voici le compte :

Athalie se marie à 15. ans.	15.
Elle a quarante-deux fils.	42.
Ochosias le quarante-troisiéme commence à régner à 42. ans.	42.
Il règne un an.	1.
Athalie règne après lui 6. ans.	6.
Somme totale .	106.

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochosias* pouvait avoir quarante ans & son fils quarante-deux quand il lui succéda. Je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre *Joad* arme ses Lévites contre la Reine à laquelle il a fait serment de fidélité ? De quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un trésor ? De quel droit fait-il massacrer sa Reine dans la plus extrême vieillesse ?

Athalie n'était certainement pas si coupable que *Jéhu* qui avait fait mourir soixante & dix fils du Roi *Achab*, & mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatriéme livre des Rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ses courtisans & tous ses prêtres.

Cette Reine avait à la vérité usé de représailles. Mais appartenait-il à *Joad* de conspirer contr'elle & de la tuer ? Il était son sujet : & certainement dans nos mœurs & dans nos loix il n'est pas plus permis à *Joad* de faire assassiner sa Reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de Cantorbéry d'assassiner *Elizabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

Il eût falu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie & des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible & sensible, & qu'il eût ordonné ce meurtre ; or c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que *Joad* ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière

avant

avant de mettre sa Reine à mort. *L'Ecriture* dit seulement qu'il conspira avec ses Lévites, qu'il leur donna des lances, & qu'il fit assassiner Athalie *à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle & le caractère de *Joad* dans *Athalie*, peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? Car pourquoi l'action de *Joad* serait-elle consacrée?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit Saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, ni la circoncision imposée aux Sichémites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de *Juda* avec *Thamar* sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par *Moyse*. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'*Eglon* Roi des Moabites par *Aod* ou *Eud*; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de *Sizera* par *Jaël*, ni qu'il ait été content que *Jephté*, encore teint du sang de sa fille, fît égorger quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Shibolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un Lévite, si on massacra toute la tribu de *Benjamin*, à six cent personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le St. Esprit ne donne aucune louange à *Da-*

vid pour s'être mis, avec cinq cent brigands chargés de dettes, du parti du Roitelet *Akis* ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans & les bestiaux des villages alliés du Roitelet, auquel il avait juré fidélité, & qui lui avait accordé sa protection.

L'Ecriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait assassiner son frère *Adonija*, ni à *Bahasa* pour avoir assassiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir assassiné *Ela* & toute sa famille, ni à *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jébu* pour avoir assassiné *Joram.*

Le St. Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le Roi *Amasias* fils de *Joas*, ni que *Sellum* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam*, ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès*, ni que *Facée* fils de *Romeli* assassine *Facéia* fils de *Manahem*, ni qu'*Ozée* fils d'*Ela* assassine *Facée* fils de *Romeli.* Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne sont point excusés dans *l'Ecriture*, pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théatre ?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant, Je prétends vous traiter *comme mon propre fils*; *Jozabeth* pouvait lui répondre : „ Eh bien, Mada-
„ me, traitez-le donc comme votre fils, car il
„ l'est : vous êtes sa grand'mère ; vous n'avez
„ que lui d'héritier ; je suis sa tante : vous êtes

„ vieille ; vous n'avez que peu de tems à vivre ;
„ cet enfant doit faire votre consolation. Si un
„ étranger & un scélérat comme *Jéhu*, Melk
„ de Samarie, assassina votre père & votre mère ;
„ s'il fit égorger soixante & dix fils de vos frè-
„ res, & quarante-deux de vos enfans, il n'est
„ pas possible que pour vous venger de cet abo-
„ minable étranger, vous prétendiez massacrer
„ le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes
„ pas capable d'une démence si exécrable & si
„ absurde : ni mon mari, ni moi ne pouvons
„ avoir la fureur insensée de vous en soupçon-
„ ner : ni un tel crime, ni un tel soupçon ne
„ sont dans la nature. Au contraire on élève
„ ses petits-fils pour avoir un jour en eux des
„ vengeurs. Ni moi, ni personne ne pouvons
„ croire que vous ayez été à la fois dénaturée
„ & insensée. Elevez donc le petit *Joas* ; j'en aurai
„ soin, moi qui suis sa tante, sous les yeux de
„ sa grand'mère.

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable : mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise ; J'aime mieux exposer le petit enfant à périr, que de le confier à sa grand'mère ; j'aime mieux tromper ma Reine, & lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, & risquer la vie de tous les Lévites par cette conspiration, que de rendre à la Reine son petit-fils. Je veux garder cet enfant, & égorger sa grand'mère, pour conserver plus longtems mon autorité. C'est là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie d'*Athalie*, la force, la

pompe, l'élégance de la verſification, le beau contraſte du guerrier *Abner* & du prêtre *Mathan.* J'excuſe la faibleſſe du rôle de *Jozabeth*; j'excuſe quelques longueurs; mais je crois que ſi un Roi avait dans ſes Etats un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de l'enfermer.

ACTE IV.

SCENE III.

Profanes, c'en eſt trop: Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle, & ſes ſolemnités.

IL ſerait à ſouhaiter que cette ſcène pût être repréſentée dans la place qui conduit au périſtile du temple; mais alors cette place occupant un grand eſpace, le veſtibule un autre, & l'intérieur du temple ayant une aſſez grande profondeur, les perſonnages qui paraiſſent dans ce temple ne pourraient être entendus. Il faut donc que le ſpectateur ſupplée à la décoration qui manque.

On a balancé longtems ſi on laiſſerait l'idée de ce combat ſubſiſter, ou ſi on la retrancherait. On s'eſt déterminé à la conſerver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des perſonnages, à la piéce qui eſt toute en ſpectacles, & que l'Hiérophante ſemble y ſoutenir la dignité de ſon ca-

ractère. Les duels ſont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne penſe. Le premier combat dans *Homère* eſt un duel à la tête des deux armées, qui le regardent, & qui ſont oiſives ; & c'eſt préciſément ce que propoſe *Caſſandre.*

ACTE V.

SCENE DERNIERE.

Appren que je t'adore & que je m'en punis.
(*Olimpie en ſe jettant dans le bucher.*)

LE ſuicide eſt une choſe très commune ſur la ſcène Françaiſe. Il n'eſt pas à craindre que ces exemples ſoient imités par les ſpectateurs. Cependant, ſi on mettait ſur le théatre un homme tel que le *Caton* d'*Adiſſon*, philoſophe & citoyen, qui ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame* de *Platon*, & une épée dans l'autre, prouve par les raiſonnemens les plus forts, qu'il eſt des conjonctures, où un homme de courage doit finir ſa vie, il eſt à croire que les grands noms de *Platon* & de *Caton* réunis, la force des raiſonnemens & la beauté des vers, pourraient faire un aſſez puiſſant effet ſur des ames vigoureuſes & ſenſibles, pour les porter à l'imitation dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le ſuicide n'eſt pas permis parmi nous. Il n'était autoriſé ni chez les Grecs, ni chez les Romains par aucune loi, mais auſſi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui ſe ſont donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Caſſius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'Empereur *Othon* &c. ont tous été regardés comme des grands-hommes & comme des demi-Dieux.

La coutume de finir ſes jours volontairement ſur un bucher a été reſpectée de tems immémorial dans toute la haute Aſie ; & aujourd'hui même encore, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit ſur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de queſtions.

Si le ſuicide fait tort à la ſociété, je demande ſi ces homicides volontaires, & légitimés par toutes les loix, qui ſe commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain ?

Je n'entends pas par ces homicides, ceux qui s'étant voués au ſervice de leur patrie & de leur Prince, affrontent la mort dans les batailles : je parle de ce nombre prodigieux de guerriers auxquels il eſt indifférent de ſervir ſous une Puiſſance ou ſous une autre, qui trafiquent de leur ſang comme un ouvrier vend ſon travail & ſa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, & qui ſans conſidérer ni leur patrie ni leur famille, tuent, & ſe font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi ſi cette eſpèce d'héroïſme eſt comparable à celui de *Caton*, de *Caſſius*, & de *Bru-*

tus ? Tel ſoldat, & même tel officier, a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche & pour la Pruſſe.

Il y a un peuple ſur la terre, dont la maxime non encor démentie, eſt de ne ſe jamais donner la mort, & de ne la donner à perſonne. Ce ſont les *Philadelphiens*, qu'on a ſi ſottement nommé *Quakers.* Ils ont même longtems refuſé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on faiſait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci ſous la glace pendant ſept mois, & ſtérile pendant les cinq autres. Ils diſaient pour leurs raiſons que des vaſes d'argile tels que les hommes, ne devaient pas ſe briſer les uns contre les autres pour de ſi miſérables intérêts.

Je paſſe à une ſeconde queſtion.

Que penſent ceux qui parmi nous périſſent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite, où il y avait une douzaine de ſuicides par an. Ceux qui ſortent ainſi de la vie penſent-ils avoir une ame immortelle ? Eſpèrent-ils que cette ame ſera plus heureuſe dans une autre vie ? Croyent-ils que notre entendement ſe réunit après notre mort à l'ame générale du monde ? Imaginent-ils que l'entendement eſt une faculté, un réſultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes eſt détruite quand les plantes ſont arrachées, comme la ſenſibilité dans les animaux, lorſqu'ils ne reſpirent plus, comme la force, cet

être métaphysique, cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité ?

Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie, laissassent par écrit leurs raisons, avec un petit mot de leur philosophie. Cela ne serait pas inutile aux vivans & à l'histoire de l'esprit humain.

OCTAVE

ET

LE JEUNE POMPÉE,

OU

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce fut imprimée à Paris en 1766, & *débitée au commencement de* 1767. *Monsieur de* Voltaire *ne voulut pas s'en déclarer l'auteur. Il n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux Romains, au tems du Triumvirat,* & *pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions, qui effrayent* & *qui deshonorent la nature humaine; depuis la proscription de vingt-trois mille Hébreux en un jour à l'occasion du veau d'or,* & *de vingt quatre mille en un autre jour pour une fille Madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du Piémont.*

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE PARIS.

CEtte tragédie aſſez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'hiſtoire preſqu'entiérement falſifiée; & cependant les mœurs des Romains du tems du Triumvirat repréſentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraſte ſingulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites ſur ces tems illuſtres & funeſtes d'un Empire qui, tout détruit qu'il eſt, attirera toûjours les regards de vingt Royaumes élevés ſur ſes débris, & dont chacun ſe vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, & une des piéces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être ſaccagée par quelque Conſul Romain; & on va même juſqu'à ſuppoſer des titres de cette eſpèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *Céſar*, du fond de l'Eſpagne au bord du Rhin: on voit partout une tour de *Céſar*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il ſubjugua, & qui préférait ſes camps retranchés à des ouvrages de pierres & de ciment, qu'il n'avait pas le tems de conſtruire dans la rapidité de ſes expéditions. Enfin les tems des *Scipions*, de *Sylla*, de *Céſar*, d'*Auguſte* ſont beaucoup plus

préſens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il ſemble que nous ſoyons encor ſujets des Romains.

J'oſe dire dans mes notes ce que je penſe de la plûpart de ces hommes célèbres, tels que *Céſar*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguſte*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, & en ne me préoccupant pour perſonne. Je ne prétends point juger la piéce. J'ai fait une étude particulière de l'hiſtoire, & non pas du théatre que je connais aſſez peu, & qui me ſemble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, & à comparer les héros qu'on met ſur le théatre, avec la conduite & le caractère que les hiſtoriens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils faſſent ſur la ſcène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne faſſent rien qui ne ſoit dans leurs mœurs: c'eſt là ce qu'on appelle la vérité théatrale.

Le public ſemble n'aimer que les ſentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéreſſe plus que la chûte d'un Empire. J'ai trouvé dans cette piéce des objets qui ſe rapprochent plus de ma manière de penſer & de celle de quelques lecteurs, qui ſans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été queſtion que des amours d'*Octave* & du jeune *Pompée* dans cette piéce, je ne l'aurais ni commentée, ni imprimée. Je

m'en ſuis ſervi comme d'un ſujet qui m'a fourni des réflexions ſur le caractère des Romains, ſur ce qui intéreſſe l'humanité & ſur ce qu'on peut découvrir de vérités hiſtoriques.

J'aurais déſiré qu'on eût commenté ainſi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité & ce qui appartient à la fable. Il eſt certain, par exemple, que *Céſar* ne tint à *Ptolomée* aucun des diſcours que lui prête le ſublime & inégal auteur de la mort de *Pompée*, & que *Cornélie* ne parla point à *Céſar* comme on l'a fait parler, puiſque *Ptolémée* était un enfant de douze à treize ans, & *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *Céſar*, qui n'aborda point en Egypte, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conſpiré avec *Cinna*; tout cela eſt une invention du génie du poëte. La conſpiration de *Cinna* n'eſt probablement qu'un ſujet fabuleux de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité hiſtorique & qui peint le cœur le plus fidélement, ſerait *Britannicus*, ſi l'intrigue n'était pas uniquement fondée ſur les prétendus amours de *Britannicus* & de *Junie*, & ſur la jalouſie de *Néron*. J'eſpère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par ſouſcription, n'oublieront pas de remarquer comment ce grand-homme a fondu & embelli *Tacite* dans ſa piéce. Je penſe que ſi *Néron* n'avait pas la pué-

rilité de ſe cacher derrière une tapiſſerie pour écouter l'entretien de *Britannicus* & de *Junie*, & ſi le cinquiéme acte pouvait être plus animé, cette piéce ſerait celle qui plairait le plus aux hommes d'Etat & aux eſprits cultivés.

En un mot, on voit aſſez quel eſt mon but dans l'édition que je donne. Le manuſcrit de cette tragédie eſt intitulé *Octave & le jeune Pompée*, j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention & préſente à l'eſprit une image plus forte & plus grande. Je ſais gré à l'auteur d'avoir ſupprimé *Lépide*, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain, que comme il le méritait.

Encor une fois je ne prétends point juger de la piéce. Il faut toûjours attendre le jugement du public; mais il me ſemble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les ſpectateurs. Sa piéce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'aſſure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théatre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plûpart des perſonnages de ces tems atroces; c'eſt en quoi il m'a paru qu'il avait réuſſi. La piéce eſt peut-être dans le goût Anglais. Il eſt bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me ſuis occupé que de faire ſur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, & pour qui ſeuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthografe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les *Français* de *St. François d'Assise*, comme dit l'auteur de la *Henriade*, & pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* & *Danois*; ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

PERSONNAGES.

OCTAVE, ſurnommé depuis AUGUSTE.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de Lucius Céſar.

FULVIE, femme de Marc-Antoine.

ALBINE, ſuivante de Fulvie.

AUFIDE, Tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.

LE



Tyran, tu vois sa femme, elle est digne de l'être.

LE TRIUMVIRAT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre représente l'île où les Triumvirs firent les proscriptions & le partage du monde. La scène est obscurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Quelle effroyable nuit! Que le couroux céleste
Eclate avec justice en cette île funeste (1)!

ALBINE.

Ces tremblemens soudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde,
La foudre a dévoré ce détestable airain,

Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel, ainsi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instrumens du crime & non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du Sénat & du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie (2);
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit;
Je suis répudiée, & c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point! il vous fait cette injure!

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien servi: tout barbare est ingrat;

Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat ;
Mais ce grand intérêt n'eſt que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en eſt trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima (3). Se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave ? & que ſon caractère
Eſt différent en tout du grand cœur de ſon père !
Je l'ai vu dans l'erreur de ſes égaremens,
Paſſer Antoine même en ſes emportemens (4).
Je l'ai vu des plaiſirs chercher la folle yvreſſe ;
Je l'ai vu des Catons affecter la ſageſſe.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa ſans retour.
Tantôt il eſt affable, & tantôt ſanguinaire.
Il adore Julie, il a proſcrit ſon père ;
Il hait, il craint Antoine, & lui donne ſa ſœur ;
Antoine eſt forcené, mais Octave eſt trompeur.
Ce ſont là les héros qui gouvernent la terre ;
Ils font en ſe jouant & la paix & la guerre ;
Du ſein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?
Albine, les lions au ſortir des carnages,
Suivent en rugiſſant leurs compagnes ſauvages ;
Les tigres ſont l'amour avec férocité ;
Tels ſont nos Triumvirs. Antoine enſanglanté
Prépare de l'hymen la déteſtable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête ;
Et dans ce jour de ſang, de triſteſſe & d'horreur,

L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave : elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur le livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
Voilà donc les ressorts du destin de l'Empire,
Ces grands secrets d'Etat que l'ignorance admire !
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits :
Ils inspirent de près l'horreur & le mépris.

ALBINE.

Que de bassesse, ô ciel ! & que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en sont l'ignominie !
Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, Pontife méprisé,
De son faible génie ils ont trop abusé ;
Instrument odieux de leurs sanglants caprices,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;
Il signe leurs décrets sans être consulté,
Et pense agir encor avec autorité.
Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent (5).
Cet hymen d'Octavie & ses faibles appas
Eloignent la rupture & ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai préparant leur supplice,

Allumer la diſcorde avec plus de fureur,
Que leur fauſſe amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUfide, qu'a-t-on fait? Quelle eſt ma deſtinée?
A quel abaiſſement ſuis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce eſt ſigné de cette même main,
Que l'on voit à longs flots verſer le ſang Romain;
Et bientôt vos tyrans viendront ſous cette tente
Partager des proſcrits la dépouille ſanglante.

FULVIE.

Puis-je compter ſur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maiſon,
Si je ſers ſous Antoine & dans ſa légion,
Je ne ſuis qu'à vous ſeule. Autrefois mon épée
Aux champs Theſſaliens ſervit le grand Pompée:
Je rougis d'être ici l'eſclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppreſſeurs.
Mais que réſolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,

Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'eſt rien qui me coute,
Il n'eſt rien que je craigne, & dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrace;
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets (6)
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie;
Il fut proſcrit; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puiſſant l'aura fait enlever:
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt & l'homicide,
Ce ſont là ſes exploits! voilà nos loix, Aufide.
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſûreté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt eſt porté;
Et l'infame avarice au pouvoir aſſervie (7)
Doit trancher à prix d'or une ſi belle vie.
Tels ſont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout eſpoir me fuit!
Non, je défie encor le ſort qui me pourſuit;
Les tumultes des camps ont été mes aſyles:

Mon génie était né pour les guerres civiles (8),
Pour ce siécle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'apperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(*Elle sort avec Albine.*)

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine! A quoi suis-je réduit?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit!

(*Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave & Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent & forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.*)

SCENE III.

OCTAVE ; ANTOINE *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, & je la répudie.
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toûjours unis sont un exemple rare ;

Pour les concilier il faut qu'on les ſépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens;
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens:
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, eſt un fantôme aiſément écarté (9),
Qui rentre de lui-même en ſon obſcurité.
Qu'il demeure Pontife, & qu'il préſide aux fêtes
Que Rome en gémiſſant conſacre à nos conquêtes.
La terre n'eſt qu'à nous & qu'à nos légions.
Il eſt tems de fixer le ſort des nations;
Réglons ſurtout le nôtre; & quand tout nous ſeconde;
Ceſſons de différer le partage du monde.

(*Ils s'aſſéient à la table où ils doivent ſigner.*)

OCTAVE.

Mes deſſeins dès longtems ont prévenu vos vœux.
J'ai voulu que l'Empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule & l'Illyrie,
Les Eſpagnes, l'Afrique, & ſurtout l'Italie:
L'orient eſt à vous (10).

ANTOINE.

Telle eſt ma volonté;
Tel eſt le ſort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez ſur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel eſt votre avantage;
Rome va vous ſervir: vous aurez ſous vos loix
Les vainqueurs de la terre, & je n'ai que des Rois. (11)
Je veux bien vous céder. J'exige en récompenſe
Que votre autorité ſecondant ma puiſſance
Extermine à jamais les reſtes abattus

Du parti de Pompée & du traître Brutus :
Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment ? vous balancez ! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus ?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure (2) ?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats ?
Nous voulons enchaîner la liberté Romaine,
Nous voulons gouverner ; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père !
Vous oublierez son sang pour flatter le vulgaire !
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.
Cassius & Brutus réduits à l'impuissance
Inspireront peut-être aux autres nations

Une éternelle horreur de nos proſcriptions.
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Aſſaſſins de leur maître & de leur bienfaicteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt tems qu'on puniſſe ;
Seuls ils ſont criminels, & nous faiſons juſtice.
Ceux qui les ont ſervis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens ſeront tous réſervés.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles,
D'un œil ſec & tranquille on voit les funérailles ;
Sur leurs corps étendus victimes du trépas
Nous volons ſans pâlir à de nouveaux combats ;
Et de la trahiſon cent malheureux complices
Seraient au grand Céſar de trop chers ſacrifices !

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor ſa mort ;
Mais ſachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut ſouiller ſa vengeance ;
Je ſerais plus ſon fils ſi j'avais ſa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés ſerait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple ?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage ;
Il faut lui faire aimer le frein de l'eſclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;

Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans !

ANTOINE.

J'entends ; à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toûjours quelques secrets desseins.
Sacrifier Pompée (13) est-ce plaire aux Romains ?
Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle on le frappe, on l'immole :
Que voulez-vous de plus ?

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas ;
Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas :
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire ;
Il adorait Julie, & vous étiez jaloux :
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagemens remplissez l'étendue.
De Lucius César la mort est suspendue ;
Oui, Lucius César contre nous conjuré.....

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable est-il pour nous sacré ?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE (*se levant.*)

Lui ? le père de Julie !

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez, notre intérêt nous lie ;

L'hymen étreint ces nœuds : mais si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je sais trop que notre intelligence
Produira la discorde & trompera nos vœux.
Ne précipitons point des tems si dangereux.
Voulez-vous m'offenser ?

OCTAVE.

Non : mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?
A notre sûreté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstans d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse !... & c'est vous qui m'oseriez blâmer !
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer !

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les allarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes ;
César en fit autant (14) ; mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte amoureux & sévère,
Adorer Cléopatre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la ſervir. Je peux vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais aſſez : mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, & je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y conſentirai qu'en vous voyant ſigner
L'arrêt de ces proſcrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déja dit, j'étais las du carnage
Où la mort de Céſar a forcé mon courage.
Mais puiſqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le ſalut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut conſommer l'horreur qui nous raſſemble;
Je cède, je me rends... J'y ſouſcris... Ma main tremble.

(*Il s'aſſied & ſigne.*)

Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits :

(*à Antoine qui s'aſſied & ſigne.*

Et nous, puiſſions-nous être à jamais réunis !

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie ;
Sa retraite eſt marquée aux champs de l'Appulie :
Que je n'entende plus ſes cris ſéditieux.

OCTAVE.

Ecoutons ce Tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre
Quel reſpect à nos loix le Sénat a dû rendre.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun, Licteurs.

ANTOINE (*au Tribun.*)
A-T-on des Triumvirs accompli les desseins ?
Le sang assure-t-il le repos des humains ?

LE TRIBUN.
Rome tremble & se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés ;
A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.
A-t-on de l'univers affermi la conquête ?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
Pour le bien de l'Etat j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.
Les Dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder.
Trop chéri des Romains ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père ;
Et lorsque par mes soins des têtes des proscrits
Aux murs du capitole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses ;
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances :
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,

Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,
Il s'avance à Césène, & vers les Pyrénées
Doit aux fils de Caton joindre ses destinées;
Tandis qu'en Orient Cassius & Brutus,
Conjurés trop fameux, par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé!

OCTAVE.

Ne vous allarmez pas.
En quelques lieux qu'il soit la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de César dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déja joint au mien;
Votre sœur est ma femme; & ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCENE V.

OCTAVE, le Tribun *éloigné*.

OCTAVE.

QUe feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans!
Puissances de la terre, avez-vous des parens?

Dans le ſang des Céſars Julie a pris naiſſance,
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triſte union
Que comme un des arrêts de la proſcription.
(*au Tribun.*)
Revenez.... Quoi! Pompée échappe à ma vengeance!
Quoi! Julie avec lui ſerait d'intelligence!
On ignore en quels lieux elle a porté ſes pas?

LE TRIBUN.

Son père en eſt inſtruit; & l'on n'en doute pas.
Lui-même de ſa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raiſon trop ſéduite?
Quoi! lorſqu'il faut régir l'univers conſterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du ſang des proſcrits que j'immole à mon père,
Déteſté des Romains, peut-être d'un beau-frère;
Au milieu de la guerre, au ſein des factions,
Mon cœur ſerait ouvert à d'autres paſſions!
Quel mélange inouï! Quelle étonnante yvreſſe
D'amour, d'ambition, de crimes, de faibleſſe!
Quels ſoucis dévorans viennent me conſumer!
Deſtructeur des humains t'appartient-il d'aimer?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

OUi, j'ai tout entendu ; le ſang & le carnage
Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage.
Je ſuis toûjours ſurpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaiſirs affreux qui partagent ſa vie,
Garde une cruauté tranquille & réfléchie.
Octave même, Octave, en paraît indigné ;
Il regrettait le ſang où ſon bras s'eſt baigné ;
Il n'était plus lui-même : il ſemble qu'il rougiſſe
D'avoir eu ſi longtems Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des ſiens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre & mieux l'aſſujettir.
Ou peut-être ſon ame en ſecret révoltée
De ſa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il eſt né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour (15).
Mais il a diſputé ſur le choix des victimes ;
Et je l'ai vu trembler en ſignant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remord ?
Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.

Octave que tu crois moins dur & moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;
Il agit en barbare, & parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur ;
Le sphinx est son emblême (16), & nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins ;
Et l'autre aura toûjours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir, c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encor un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?
Je trouverai partout l'aliment de ma haine.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MAdame, espérez tout ; Pompée est à Césène ;
Mille Romains en foule ont devancé ses pas ;
Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance ;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.

On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée, & qu'enfin Rome est libre.
Déja dans tout le camp ce bruit s'est répandu ;
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine : un bien si désirable
Est trop prompt & trop grand pour être vraisemblable ;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup ; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène,
De son départ au moins la nouvelle est certaine ;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand ; des légions entières
Marchent sur son passage & bordent les frontières.
Pompée est téméraire, & ses rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence est surtout nécessaire aux méchans.
Mais souvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales, ou prospères,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires :
La fortune à nos yeux fit monter sur son char

Sylla, deux Marius, & Pompée & Céfar;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur ſang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de loix, de tyrans & de fers.
Déja nos Triumvirs éprouvent des revers.
Caſſius & Brutus menacent l'Italie.
J'irai chercher Pompée aux ſables de Lybie.
Après mes deux affronts indignement ſoufferts,
Je me conſolerais en troublant l'univers.
Rappellons & l'Eſpagne & la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai perſécutée.
Puiſſai-je dans le ſang de ces monſtres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux!
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes deſtins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie:
Mais je mourrai contente en des malheurs ſi grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans!

(*A Aufide.*)

Avant que de partir tâchez de vous inſtruire
Si de quelque eſpérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les ſoldats troublés
Dans le camp des tyrans paraiſſent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils ſe repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts ?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante ?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux ;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots & ses cris :
Dans son cœur oppressé rappellez ses esprits.
Conduisez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE *sur le devant du théâtre*, JULIE *au fond, vers un des côtés, soutenue par* ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore !
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir !

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je ? & dans quels lieux les flots m'ont-ils jettée ?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher ? . . . Quelle main m'offre ici son secours,
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons. . . . Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompai-je point ? ... N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'est l'épouse cruelle !
Je suis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?
Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;
Vous êtes malheureuse, & je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel événement & quels Dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

JULIE.

Je ne sais où je suis : un déluge effroyable,
Qui semblait engloutir une terre coupable,
Des tremblemens affreux, des foudres dévorans,

Dans les flots débordés ont plongé mes ſuivans.
Avec un ſeul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque tems dans cette île eſcarpée :
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des ſoldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.
Celui qui me guidait a ceſſé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah ! Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous ſoupirez !

FULVIE.

De vos maux & des miens mes ſens ſont déchirés.

JULIE.

Vous ſouffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
Hélas ! où ſommes-nous ?

FULVIE.

Dans le ſéjour du crime ;
Dans cette île exécrable où trois monſtres unis
Enſanglantent le monde & reſtent impunis.

JULIE.

Quoi ! c'eſt ici qu'Antoine & le barbare Octave
Ont condamné Pompée & ſont la terre eſclave !

FULVIE.

C'eſt ſous ces pavillons qu'ils règlent notre ſort.
De Pompée ici même ils ont ſigné la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux !

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres ſont ſortis. Leur troupe ſanguinaire
Marche en ce même inſtant au rivage oppoſé.
L'endroit où je vous parle eſt le moins expoſé ;
Mes tentes ſont ici ; gardez qu'on ne vous voye.
Venez, calmez ce trouble où votre ame ſe noye.

JULIE.

Et la femme d'Antoine eſt ici mon appui !

FULVIE.

Graces à ſes forfaits je ne ſuis plus à lui.
Je n'ai plus déſormais de parti que le vôtre.
Le deſtin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'eſt devenu Pompée ?

JULIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proſcrit ?

FULVIE.

Eſt-il en ſûreté ? Parlez en aſſurance :
J'atteſte ici les Dieux, & Rome & ma vengeance,
Ma haine pour Octave, & mes tranſports jaloux,
Que mes ſoins répondront de Pompée & de vous ;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas ! c'eſt donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez auſſi connu l'adverſité,
Vous n'aurez pas ſans doute aſſez de cruauté
Pour achever ma mort & trahir ma miſère.
Vous voyez où des Dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains par d'étranges hazards

Le destin de Pompée & du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée & moi, tout est prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir ?

FULVIE.

J'oserai plus encor : s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel si longtems inhumain,
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main ;
Oui, j'aimerai son bras contre la tyrannie.
Parlez.

JULIE.

Que vous dirai-je ? Errante, poursuivie,
Je fuyais avec lui le fer des assassins,
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins ;
Nous allions vers son camp : déja sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée ;
A travers les dangers près de nous renaissans
Il conduisait mes pas incertains & tremblans.
La mort était partout : les sanglans satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites :
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où régnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, est-il encor en cette île terrible ?

S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
Il est mort.

JULIE.

Je le sais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher ?
Dans quel secret asyle a-t-il pu se cacher ?

JULIE.

Ah ! Madame....

FULVIE.

Achevez ; c'est trop de défiance,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi ?

FULVIE.

Je vous le jure encor.

JULIE.

Eh bien..... Il est ici.

FULVIE.

C'en est assez ; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage,
Pour sortir avec moi de cette île sauvage ;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts,
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.
Je mourais, quand le ciel une fois favorable
M'a présenté par vous une main secourable.

SCENE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un Tribun.

LE TRIBUN.

MAdame, une étrangère eſt ici près de vous.
De leur autorité les Triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteſte la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE (*à Julie.*)

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainſi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des Triumvirs, allez dire à vos maîtres,
Que Julie entraînée en ce ſéjour affreux
Attend pour en ſortir des ſecours généreux;
Que partout je ſuis libre, & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de reſpect au ſang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon ſexe, à l'hoſpitalité,
Aux droits des nations & de l'humanité.
Conduiſez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'eſt point démentie;
Elle augmente la mienne; & ce n'eſt pas en vain
Que le ſort vous conduit ſur ce bord inhumain.
Puiſſai-je en mes deſſeins ne m'être point trompée!

JULIE.
O Dieux! prenez ma vie, & veillez ſur Pompée!
Dieux! ſi vous me livrez à mes perſécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS POMPÉE, *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand-homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O Dieux, qui des méchans suivez les étendarts,
D'où vient que l'Univers est fait pour les Césars !
J'ai vu périr Caton (17) leur juge & votre image.
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage (18);
Cicéron, tu n'es plus (19), & ta tête & tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas & celui des Septimes,
D'un vil Roi de l'Egypte instrumens criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels (20).
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias (21),
Qui commande le meurtre & qui fuit les combats,

Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
Octave est maître enfin du monde & de Julie.
De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du sort
Atterre mon esprit luttant contre la mort.
Détestable rival, usurpateur infame,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme ;
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux !
Tu régnes, & je meurs, & je te laisse heureux !
Et tes flatteurs tremblans sur un tas de victimes,
Déja du nom d'Auguste ont décoré tes crimes !
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi ?

SCENE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE (*l'épée à la main.*)

APproche, & puisse Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu sers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure, & j'espère
N'être pas inutile, en ce séjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piége nouveau que tend la tyrannie ?

A ſon barbare époux viens-tu pour me livrer?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands Dieux! eſt-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jetter la vue.

(*Il lui donne des tablettes.*)

POMPÉE.

Julie! ô ciel Julie! eſt-il bien vrai?

AUFIDE.

Liſez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux! êtes-vous abuſés?
Retour inattendu de mes deſtins proſpères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(*Il lit.*)

„ Le ſort paraît changer, & Fulvie eſt pour nous;
„ Ecoutez ce Romain, conſervez mon époux.
Qui que tu ſois, pardonne: à toi je me confie;
Je te crois généreux ſur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris ſoin de ſon ſort & du mien!
Qui l'y peut engager? Quel intérêt?

AUFIDE.

Le ſien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle eſt des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas ſa haine & ſes deſſeins
A dérober vos jours au fer des aſſaſſins;
Il n'eſt point de péril que ſon couroux ne brave,

Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Elevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur qu'il redoute peut-être,
Ses yeux qu'il eut baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fumes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, & que ma main
Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, & sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, & même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide!
Je pourrais des Romains immoler l'homicide!
Octave périrait!

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCENE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

QUe faites-vous ? Où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on pourſuit tous ceux que cet orage
Put jetter comme moi ſur cet affreux rivage.
Votre père, en Egypte aux aſſaſſins livré,
D'ennemis plus ſanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie eſt funeſte & cruelle ;
C'eſt un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'obſerve, on l'épie, & tout me fait trembler ;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers & ces cavernes ſombres,
Où la nuit va porter ſes favorables ombres.
Demain les trois tyrans aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal ſéjour.
Ils vont loin de vos yeux enſanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien ; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous ! ainſi que Rome objet de tous mes vœux !
Laiſſez-moi m'oppoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions,
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.

Les Dieux nous ont conduits dans ces ſanglans déſerts;
Marchons aux ſeuls ſentiers que ces Dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie ;
Si vous êtes connu, c'eſt fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux ſoldats ce paſſage eſt ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des Dieux, au nom de votre père;
Dont le malheur vous ſuit, & qui ne s'eſt perdu
Que par ſa confiance & ſon trop de vertu ;
Ayez quelque pitié d'une épouſe allarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée.
Trois monſtres tout-puiſſans ont détruit les Romains;
Vous êtes ſeul ici contre mille aſſaſſins, . . .
Ils viennent, c'en eſt fait; & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laiſſez-vous conduire: on peut vous reconnaître.
Le tems preſſe, venez, vous vous perdez ſans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi ſuis-je réduit!

SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *sur le devant.*
OCTAVE, Licteurs, *au fond.*

OCTAVE.

JE prétends vous parler ; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE (*à Aufide.*)

Demeurez. Je le veux.... Vous, quel est ce Romain ?
Est-il de votre suite ?

JULIE.

Ah ! je succombe enfin.

AUFIDE.

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage ;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE (*à Pompée.*)

Parle, que fait Pompée ? Où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave ; il vous cherche, & peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu sais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCENE V.

Les personnages précédens, un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

VOus êtes obéi ; grace à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène ;
Les rebelles bientôt entourés & surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE (*à part.*)

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber sans doute

Aux piéges que nos mains ont tendus fur fa route.
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce fervice important.
Vous, Aufide, en tout tems j'éprouvai votre zèle.
Je fais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle.
Allez : fi ce foldat peut fervir aujourd'hui,
Souvenez-vous furtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait fans mon ordre en ce lieu folitaire.

POMPÉE (*à Aufide.*)

Vien guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, (*arrêtant Julie.*)

JE vous ai déja dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me furprendre ;
Mais ceffez de me craindre, & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien ; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaiffant Octave.

JULIE.

J'ai le fort des Romains, il me traite en efclave.

Vous pouviez respecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains & Rome vous attendent.
Ce nom que vous portez & leurs vœux vous demandent.
Je dois vous y conduire ; & le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous ? ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître ?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles tems,
Pourquoi dans Rome encor il est des habitans ?
La ruïne, la mort, de tous côtés s'annonce ;
Mon père était proscrit ; & voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui ; ses jours sont assurés ;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos loix & votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout est oublié.
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire ?

JULIE.

La colère des Dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces Dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie

Le ſang, l'auguſte ſang dont vous êtes ſortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-Dieux
Que le monde à genoux révère en vos ayeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de Céſar ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on oſe vous remettre.

JULIE.

Vous ſon fils ! . . . . ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choiſi ? quel eſt ton ſucceſſeur ?
Céſar vous a laiſſé ſon pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'eſt pas votre héritage.
S'il verſa quelquefois le ſang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le ſien.
C'eſt par d'autres exploits que vous briguez l'Empire.
Il ſavait pardonner, & vous ſavez proſcrire.
Prodigue de bienfaits, & vous d'aſſaſſinats,
Vous n'êtes point ſon fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma juſtice un devoir malheureux.
La paix va ſuccéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'eſpérance !

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ? moi !

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,
Et qui de ma clémence est la cause & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage!
Hélas! si tant de sang, de supplices, de morts,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique:
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis longtems l'objet de mon couroux;
Et Pompée.......

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi: qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs; qui me le dit? vous-même.
Pompée est loin de vous, & vous le regrettez!

Vous penſez m'adoucir lorſque vous m'inſultez !
Lorſque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du ſein de vos parens vous entraîne à ſa ſuite.

JULIE.

Ainſi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah ! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie ;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens & mes Dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître ;
Mon père l'ordonnait ; vous le ſavez peut-être,
C'eſt vous que je fuyais ; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, & rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, & vous pourrez apprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choiſir un gendre ;
Que c'eſt à moi ſurtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend ; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime !
Voilà ce règne heureux de paix & de douceur !
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur !

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous : mais, quoi qu'il en puiſſe être,

Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oſer un ſeul moment diſputer ma conquête,
On ſait ſi je me venge ; il y va de ſa tête ;
C'eſt un nouveau proſcrit que je dois condamner ;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteſte ici Rome & ſon divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur ſang des Céſars, & dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proſcriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main ſanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends ſont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie ;
Son ſang eut des vengeurs ; il fut une patrie ;
Rome ſubſiſte encor. Les femmes en tout tems
Ont ſervi dans nos murs à punir les tyrans.
Les Rois, vous le ſavez, furent chaſſés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez !

(*elle ſort.*)

SCENE VII.

OCTAVE *ſeul.*

Que d'injures nouvelles !
Quel reproche accablant pour mon cœur oppreſſé !

Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel eſt haï, j'en fais l'expérience.
Je ſuis puni déja de ma toute-puiſſance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, & tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la poſtérité.
Etre à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, & l'être avec juſtice!
Entendre cet arrêt qui fait ſeul ton ſupplice!
Le peux-tu ſupporter ce tourment douloureux
D'un eſprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, & fuit le bien qu'il aime;
Qui cherche à ſe tromper & qui ſe hait lui-même?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs?
Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge.
L'ambition ſuccède avec toute ſa rage.
Par quel nouveau torrent je me laiſſe emporter!
Que d'ennemis à vaincre! & comment les dompter?
Manes du grand Céſar! ô mon maître! ô mon père!
Que Brutus immola, mais que Brutus révère;
Héros terrible & doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laiſſé l'Empire à ta valeur ſoumis.
La moitié de ce faix accable ma jeuneſſe;
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleſſe;
Et je ſens dans mon cœur de remords combattu,
Que je n'oſe avec toi diſputer de vertu.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

Quand ſous vos pavillons de ſa crainte occupée,
Invoquant en ſecret l'ombre du grand Pompée,
Les ſanglots à la bouche & la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers & les Dieux,
Vous la laiſſez, Fulvie, à ſa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle ſe plaigne aux Dieux; je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive.
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur.
J'y reſte encor un jour, & c'eſt pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'eſpérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on ſe venger de la toute-puiſſance ?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs
D'un ſexe infortuné les armes ſont les pleurs.
Le puiſſant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit en l'écraſant de ſa débile audace.

FULVIE.

Déſormais à Fulvie ils n'inſulteront plus.
Ils ne ſe joueront pas de mes pleurs ſuperflus.
Je ſais que ces brigands affamés de rapine,
En comblant mon opprobre ont juré ma ruïne.
Prodigues raviſſeurs & bas intéreſſés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laiſſés.
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, croi-moi, la pompe nuptiale
Peut ſe changer encor en un trop juſte deuil ;
Et tout uſurpateur eſt près de ſon cercueil.
J'ai pris le ſeul parti qui reſte à ma fortune.
De Pompée & de moi la querelle eſt commune.
Je l'attends ; il ſuffit.

ALBINE.

Il eſt ſeul, ſans ſecours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hazardez ſes jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie,
Soutien son désespoir & sa force affaiblie;
Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin;
Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante & m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs!

SCENE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

ETes-vous affermi?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit: frappez.
Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde;
Ils partent triomphans: & cette nuit profonde
Est le tems, le seul tems, où nous pouvons tous deux
Sans autre appui que nous venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens?

POMPÉE.

Non ; mes mains feront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne peux immoler qu'un de mes ennemis,
Octave eft le plus grand ; c'eft lui que je choifis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle annoblit ma caufe.
De cet indigne fang c'eft peu que je difpofe ;
C'eft peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De frapper fans péril, & fans favoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
Et le fang innocent qui s'élève & qui crie ;
Vous fervez l'univers.

POMPÉE.

J'y fuis déterminé,
L'affaffin des Romains doit être affaffiné.
Ainfi mourut Céfar : il fut clément & brave,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas !
Et j'irais pour ma caufe emprunter d'autres bras !
Le fort en eft jetté. Faites venir Aufide

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,
Qu'on l'appelle... Déja *a*) les feux font prefque éteints,
Et le filence règne en ces lieux inhumains.

a) On voit dans l'éloignement des reftes de feu faiblement allumés autour des tentes, & le théatre repréfente une nuit.

SCENE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE (*à Aufide.*)

Approchez : que fait-on dans ces tentes coupables ?

AUFIDE.

Le ſommeil y répand ſes pavots favorables,
Lorſque les murs de Rome au carnage livrés
Retentiſſent au loin des cris déſeſpérés
Que jettent vers les cieux les filles & les mères
Sur les corps étendus des enfans & des pères.
Le ſang ruiſſelle à Rome ; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi ! Mort, puni ſes forfaits !
Dites-moi dans quels lieux ſes tentes ſont dreſſées ?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entaſſées
Qui laiſſent un paſſage à ces vallons ſecrets
Arroſés d'un ruiſſeau que bordent des cyprès.
Le pavillon d'Antoine eſt auprès du rivage ;
Paſſez, & dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
Où du clément Céſar eſt le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe ſanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne ſa tente,
Des plaiſirs de leurs chefs affreux imitateurs,

Ils

Ils dorment auprès d'eux dans le ſein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle eſclave ?

FULVIE.

Il vous attend ; marchez juſques au lit d'Octave.

POMPÉE (*à Fulvie.*)

Je laiſſe entre vos mains dans ce cruel ſéjour
L'objet, le ſeul objet pour qui j'aimais le jour ;
Le ſeul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le ſang des vrais Céſars. Ayez ſoin de ſon ſort,
Enſeignez à ſon cœur à ſupporter ma mort.
Qu'elle enviſage moins ma perte que ma gloire,
Que mort pour la venger, je vive en ſa mémoire ;
C'eſt tout ce que je veux. Mais en portant mes coups
Je vous laiſſe expoſée, & je frémis pour vous ;
Antoine eſt en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger ſur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui ? lui ! qui ? ce mortel ſans pudeur & ſans foi ?
Cet oppreſſeur de Rome & du monde & de moi ?
Lui qui m'oſe exiler ? Quoi ! dans mon entrepriſe
Vous penſez qu'un tyran, qu'une mort me ſuffiſe ?
Aviez-vous ſoupçonné que je ne ſaurais pas
Porter, ainſi que vous, & ſouffrir le trépas ?
Que je dévorerais mes douleurs impuiſſantes ?
Voyez de ces tyrans les demeures ſanglantes :
C'eſt l'école du meurtre, & j'ai dû m'y former.
De leur eſprit de rage ils ont ſu m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la ſuive.

Il faut qu'Antoine meure, & non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui ?

FULVIE.

Par ma main.

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein ?

FULVIE.

Osez-vous en douter ? le destin nous rassemble,
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les Dieux l'ont remplie ;
Et Pompée aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor ; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres.
Ils ont trahi Lépide ; (23) ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercénaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, & du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas (24)
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste,
Mais il peut réussir. Brutus & Cassius
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus (25).

Téméraires vengeurs de la cauſe commune,
Ils ont frappé Céſar & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat :
Ils vivent cependant, ils partagent l'Etat ;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers ſur vos pas à l'inſtant vont paraître.
Nous vous ſuivrons de près ; il en eſt tems, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus ! je t'imite ; frappons !

(*Il ſort avec Aufide.*)

SCENE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit ; ô ciel ! m'a-t-il trompée ?
Autel ! fatal autel ! manes du grand Pompée !
Votre fils devant vous m'a-t-il fait proſterner
Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner ?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage :
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage !
S'il arrive un malheur ! Eſt-il donc arrivé ?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'eſt ; mais il gémit : vous haïſſez, & j'aime.

Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même.
Que fait-il ?

FULVIE.

Il vous fert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux *b*).
Sommeil ! fommeil de mort ! favorife ma rage !

JULIE.

Où courez-vous ?

FULVIE.

Reftez ; j'ai pitié de votre âge,
De vos triftes amours, & de tant de douleurs.
Gémiffez, s'il le faut ; laiffez-moi mes fureurs.

SCENE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

QUe veut-elle me dire ? & qu'eft-ce qu'on prépare ?
Séjour de meurtriers, île affreufe & barbare,
Je l'avais bien prévu, tu feras mon tombeau.
Albine, inftruifez-moi de mon malheur nouveau :
Pompée eft-il connu ? voit-il fa dernière heure ?
N'eft-il plus d'efpérance ? eft-il tems que je meure ?
Je fuis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainfi que vous s'il fuccombe ou s'il fuit,

b) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :
Elle suit les conseils d'une aveugle colère,
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver.
Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue ; & quand ma destinée,
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdue, Albine, & ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point deshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, & tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue ;
Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue ;
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux ! Pompée !

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui ?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome ! ô ma patrie!
Octave est mort par vous !

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.
De la terre & de vous j'ai puni l'oppresseur.

JULIE.

O succès inouï! trop heureuse fureur !

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infame yvresse,
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse.
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses affreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente;
J'entre; un Dieu me conduit; une idée effrayante
De la mort que j'apporte, un songe avant-coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
De ses proscriptions lui présentait l'image.
Quelques sons mal formés de sang & de carnage
S'échappaient de sa bouche, & son perfide cœur
Jusques dans le repos déployait sa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée*;
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats.
Il aurait dû périr par un supplice insigne.

Je sais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats;
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence & la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
L'effroi qui me saisit corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il reste encor un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les Dieux vous font justice;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus tems d'écouter vos allarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout ſerait-il perdu ? L'eſclave de Fulvie
Saiſi par les ſoldats eſt déja dans les fers.
De Céſar dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on eſt armé. Le reſte je l'ignore.
J'ai des ſoldats. Allons.

JULIE (*à Aufide.*)

Ah ! c'eſt toi que j'implore ;
C'eſt toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à ſupporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas eſt ouverte ;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du ſort ;
Confondez vos tyrans encor après ma mort.
Conſervez pour eux tous une haine éternelle ;
C'eſt ainſi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui ſont à vous.
Le lâche fuit en vain ; la mort vole à ſa ſuite ;
C'eſt en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, Gardes *dans le fond.*

JULIE.

VOus me l'aviez bien dit qu'il me falait tout craindre.
Voilà donc nos ſuccès!

FULVIE.

Vous êtes ſeule à plaindre;
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours affreux.
Vivez, ſi vous l'oſez: je déteſte la vie;
Ma main n'a pu ſuffire à mon ame hardie.
Ces monſtres que le ciel veut encor protéger,
Sont plus heureux que nous dans l'art de ſe venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave (26),
En croyant le punir n'a frappé qu'un eſclave,
Qu'un des vils inſtrumens de ſes ſanglans complots,
Indigne de mourir ſous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde,
Mon bras était levé, lorſque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout ſanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe inſolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.

Fléchiſſez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiſſe le jour, ou bien qu'on me puniſſe ;
Ma vengeance eſt perdue, & voilà mon ſupplice.
Ciel ! ſi tu veux encor prolonger mes deſtins,
Que ce ſoit ſeulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux ſervir ma haine & ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous ſu ce que devient Pompée ?
Eſt-il vivant ou mort en ces déſerts ſanglans ?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proſcrit que la terre abandonne ?

FULVIE.

Il n'oſe m'en flatter : mais aucun ne ſoupçonne
Que Pompée en effet ſoit errant ſur ces bords.
Vers Céſène aujourd'hui tous ſes amis ſont morts ;
Le bruit de ſon trépas commence à ſe répandre.
Les tyrans ſont trompés ; & vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut ſervir encor à le ſauver.
C'eſt un ſoin que mes mains n'ont pu ſe réſerver.
Vous êtes libre au moins ; ſon ſalut vous regarde :
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde.
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi ;
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ses complots la trame criminelle ;
Qu'on l'observe : & surtout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice ; & ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui formés pour servir
Se sont deshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici, vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions que j'apprenais sous vous,
M'enseignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance ;
Je l'attends de vous seuls & de votre alliance ;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis,
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis.
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, & bourreaux & victimes,

Puiſſent vos maux ſans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus ſouverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui paſſant du carnage aux bras de la molleſſe,
Du meurtre & du plaiſir goûtez en paix l'yvreſſe.
Mon nom deviendra cher aux ſiécles à venir,
Pour avoir ſeulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène, allez.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE (*à Octave.*)

Ah! ſouffrez que Julie
Loin de ſes oppreſſeurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'eſt point armé, je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma miſère, & nos Dieux & nos loix :
Vous les mépriſez tous ; mais ſi Céſar encore,
Ce nom ſacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Oſez-vous à ſon ſang ravir la liberté ?
Penſait-il qu'en ces lieux ſa niéce fugitive,
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive ?

OCTAVE.

Penſait-il que Julie avec tant de fureur
Du ſang qui la forma pourrait trahir l'honneur ?
Je ne crois point votre ame encor aſſez hardie

Pour ofer partager les crimes de Fulvie.
Mais fans vous imputer fes forfaits infenfés
L'amante de Pompée eft criminelle affez.

JULIE.

Oui, je l'aime, Céfar, & vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céfar tout-puiffant, à Céfar couronné.
Caton contre les Dieux prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils : cette mort m'eft plus chère,
Que ne l'eft à vos yeux tout le fang des profcrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui difputez pas fa noble récompenfe;
Céfar, contentez-vous de la toute-puiffance.
S'il honora dans Rome, & furtout aux combats,
Un nom dont il eft digne, & qu'il n'ufurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourfuivre.

OCTAVE.

Oui, Céfar eft jaloux comme il eft irrité.
Je crois valoir Pompée, & j'en fuis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, Gardes.

ANTOINE.

EH bien, qu'avez-vous fait ?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident,
A côté de ce traître est mort en combattant.
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrens,
Et rappellé la vie en ses membres sanglans.
On a besoin qu'il vive, & que dans les supplices
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits qui frappant au hazard
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure (27).
Je reconnais Fulvie & ses vaines fureurs,
Qui toûjours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encor honneur;
Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâliffez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,

Vous nous abandonnez !

SCENE V.

Les Acteurs précédens, POMPÉE *bleffé & foutenu.* Gardes.

OCTAVE.

Quel es-tu ? miférable !

A ce meurtre inouï, qui pouvait t'engager ?

POMPÉE.

Eft-ce Octave qui parle, & m'ofe interroger ?

LE TRIBUN.

Réponds au Triumvir.

POMPÉE.

Eh bien, ce nom funefte,

Eh bien, ce titre affreux que la terre détefte,

Devaient t'apprendre affez mon devoir, mes deffeins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui font-ils ?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un ſimple ſoldat quelle étrange arrogance !

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainſi que ſa vaillance.
Qu'es-tu donc ?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur ſort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici ?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort ;
Tu ſais qu'elle était juſte.

JULIE.

Enfin, la nôtre eſt ſûre !

POMPÉE.

Du monde entier ſur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppreſſeurs des humains,
Qu'il eſt des Scévola comme il eſt des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me préſente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente ;
Elle eſt prête à tomber dans le braſier vengeur,
Ainſi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui ! le ſoldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage,
A ces diſcours hardis, & ſurtout au courage
Que ce Romain déploye à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur ſur ſon front répandus,
Si je n'étais inſtruit que Pompée en ſa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma pourſuite ;
Je croirais. . . . Mais déja vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez ; c'eſt Pompée.

JULIE.

JULIE.

Ah, Seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait ſa patrie & d'Antoine & d'Octave,
Poſſède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, Maîtres du monde, elle eſt votre conquête.

JULIE.

Malheureuſe!

OCTAVE.

O deſtins!

JULIE.

O pur ſang des héros!

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux;
Je cède à des tyrans ainſi que ce grand-homme;
Et je meurs comme lui le défenſeur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, & Pompée, & le ſort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuiſent?
Le faible les répand, les tyrans les mépriſent.
Je me reprocherais juſqu'au moindre ſoupir,
Qui ſerait inutile & le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharſale.
Si ton père a du ſien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'eſt plus que le bourreau,
N'eſt pas digne de ſuivre un exemple ſi beau.
Tes édits l'ont proſcrit, arrache-lui la vie;

Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai, tes jours ſont en danger.
Va, ne me laiſſe point un héros à venger.
Toi qui m'oſas aimer, apprends à me connaître ;
Tyran, tu vois ſa femme, elle eſt digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon couroux ?
Il n'eſt que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos loix demandent.

ANTOINE.

Son ſupplice : il le faut ; nos légions l'attendent.
Je ne balance point ; Céſar a pardonné,
Mais Céſar bienfaiſant eſt mort aſſaſſiné.
Les intérêts, les tems, les hommes, tout diffère.
Je combattis longtems, & j'honorai ſon père :
Il s'arma noblement pour le Sénat Romain.
Je ne connais ſon fils que pour un aſſaſſin.

POMPÉE.

Lâches! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats.
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai ſauvé cent proſcrits ; & je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur ſuprême
Fut votre premier crime, & méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon ſort,
Vous croyez m'abaiſſer ! vous ! dans votre inſolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puiſſance.
Le ciel même, le ciel, qui me laiſſe périr,
Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

ANTOINE.
Vous voyez ſa fureur, elle nous juſtifie;
Aſſurez notre empire, aſſurez votre vie.

JULIE.
Barbares!

OCTAVE.
Je connais ſon courage effréné;
Et Julie en l'aimant l'a déja condamné.

ANTOINE.
Sa mort depuis longtems fut par nous préparée,
Elle eſt trop légitime, elle eſt trop différée.
C'eſt vous qu'il attaquait, c'eſt vous ſeul qui devez
Annoncer le deſtin que vous lui réſervez.

OCTAVE.
Vous approuvez ainſi l'arrêt que je vais rendre?

ANTOINE.
Prononcez, j'y ſouſcris.

POMPÉE.
Je ſuis prêt à l'entendre,
A le ſubir.

OCTAVE (*après un long ſilence.*
Je ſuis le maître de ſon ſort;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort.
Je ſuis fils de Céſar, j'ai ſon exemple à ſuivre.
C'eſt à moi d'en donner... Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi: j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre & les proſcriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne.....

ANTOINE.
Que vous voulez ſur moi laiſſer tomber la haine,

Ramener les eſprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance ;
L'amour eſt plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter ;
Il me combat encor, & je veux le dompter.
Commençons l'un & l'autre un empire plus juſte.
Que l'on oublie Octave, & qu'on chériſſe Auguſte (28).
Soyez jaloux de moi : mais pour mieux effacer
Juſqu'aux traces du ſang qu'il nous falut verſer,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux reſtes
Des proſcrits échappés à nos ordres funeſtes :
Par les cris des humains laiſſons-nous déſarmer ;
Et puiſſe Rome un jour apprendre à nous aimer (29) !

(*à Julie.*)

Je vous rends à Pompée en lui rendant la vie.
Il n'aurait rien reçu s'il vivait ſans Julie.

(*à Pompée.*

Sois pour ou contre nous, brave ou ſubi nos loix,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laiſſe le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adverſaires.
Si du peuple Romain tu te crois le vengeur,
Ne ſois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne verſons plus de ſang qu'au milieu des hazards ;
Je m'en remets aux Dieux, ils ſont pour les Céſars.

JULIE.

Octave, eſt-ce bien vous? eſt-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes,
Rome, l'Etat, mon nom nous rendent ennemis;
La haine qu'entre nous nos pères ont tranſmis
Eſt par eux commandée, & comme eux immortelle.
Rome par toi ſoumiſe à ſon ſecours m'appelle.
J'employerai tes bienfaits, mais pour la délivrer:
Va, je la dois ſervir: mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES.

(1.)

en cette île funeste.

Cette île, où les Triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très bien supposer, surtout en poësie, que l'île & la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; & surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans Pline peut avoir diminué l'un & l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans & par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce tems-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, sur le golphe Adriatique, fut renversée de fond en comble, & le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé & très diminué.

(2.)

il épouse Octavie.

Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que longtems après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie; mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopatre, & elle mourut de chagrin & de colère.

(3.)

Octave vous aima.

Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, & qu'il ne la trouva pas assez belle; ce qui parait en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

Quod f.... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia conſtituit, ſe quoque uti f....
Aut f...., aut pugnemus, ait! quid quod mihi vità
Charior eſt ipſà mentula, ſigna canant.

Cette abominable épigramme eſt un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguſte. Peut-être l'auteur de la piéce en a-t-il inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie, ce qui arrive toûjours dans ces commerces ſcandaleux. Octave & Fulvie étaient également ennemis des mœurs, & prouvent l'un & l'autre la dépravation de ces tems exécrables; & cependant Auguſte affecta depuis des mœurs ſévères.

(4.)

Paſſer Antoine même en ſes emportemens.

Il eſt très vrai qu'Auguſte fut longtems livré à des débauches de toute eſpèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus Pompée dont nous parlerons, lui reprocha des faibleſſes infames, *effeminatum inſectatus eſt.* Antoine avant le Triumvirat déclara que Céſar, grand oncle d'Auguſte, ne l'avait adopté pour ſon fils, que parce qu'il avait ſervi à ſes plaiſirs; *adoptionem avunculi ſtupro meritum.* Lucius lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait pouſſé la baſſeſſe juſques à vendre ſon corps à Hirtius pour une ſomme très conſidérable. Son imprudence alla depuis juſqu'à arracher une femme conſulaire à ſon mari au milieu d'un ſouper; il paſſa quelque tems avec elle dans un cabinet voiſin, & la ramena enſuite à table, ſans que lui, ni elle, ni ſon mari en rougiſſent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguſte conçue en ces mots: *Ita valeas ut hanc Epiſtolam cùm leges non inieris Teſtullam, aut Terentillam, aut Ruſſilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi, & in quam arrigas.* On n'oſe traduire cette lettre licencieuſe.

Rien n'eſt plus connu que ce ſcandaleux feſtin de cinq compagnons de ſes plaiſirs, avec ſix principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en Dieux & en Déeſſes, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables:

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théatre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?

Presque tous les auteurs Latins qui ont parlé d'Ovide prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce Chevalier Romain, qui était beaucoup plus honnête-homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julia, & qu'il ne rélégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Auguste & de Julie ; c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula. On sait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle, & il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère, autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait :

Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Appulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisanne Citheris qu'il caressait publiquement en insultant au peuple Romain. Cicéron lui reproche encor un pareil voyage fait aux dépens des peuples, avec une baladine nommée Hyppias & des farceurs. C'était un soldat grossier, qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour les bienséances. Il s'abandonnait à la plus honteuse yvrognerie & aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité dans les Philippiques de Cicéron. *Sed jam stupra & flagitia omittam, sunt quædam quæ honestè non possum dicere*, &c. Phil. 2. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'Antoine a osé faire ; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des loix contre les Gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces loix ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, & qu'il faut souvent ignorer. Antoine & Octave, le grand César & Sylla, furent atteints de ce vice : mais on ne le reprocha jamais aux Scipions, aux Metellus, aux Catons, aux

Brutus, aux Cicérons; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits, qui ont mis de pareils monstres au rang des grands-hommes; & il faut avouer que Virgile & Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste, qu'ils n'ont déployé de goût & de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des Géorgiques, qu'Auguste est un des plus grands Dieux, & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers?

An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'Arioste parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquiéme chant:

Non fu si santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;
L'aver avuto in poësia buon gusto,
La proscriptione iniqua gli perdona &c.

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple Romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile & heureux, & comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la République.

(5.)

mes deux tyrans en secret se détestent.

Non-seulement Octave & Antoine se haïssaient & se craignaient l'un & l'autre, non-seulement ils s'étaient déja fait la guerre auprès de Modène, mais Octave avait voulu assassiner Antoine; & quand ils conférérent ensemble dans l'île du Réno, ils commencèrent par se fouil-

ler réciproquement ; se soupçonnant également l'un & l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers !

Le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui dans une République bien policée auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouïs de leur splendeur, & ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient ; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose, & nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers tems de l'empire d'Auguste sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs & la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon Prince. Quand le Sénat complimentait les Empereurs à leur avénement, que leur souhaitait-il ? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto, melior Trajano.* L'opinion de l'Empire Romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi, d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines & de ses cruautés ? *Clementiam non voco*, dit Sénèque, *lassam crudelitatem.*

(6.)

Lucius César a des amis secrets.

Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, & Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme qui s'appellait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom ; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théatre & les privilèges de la poësie, à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas

réellement existé. Je crois que si cette Julie était aussi connue qu'Antoine & Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(7.)

l'infame avarice, &c.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnoie. Mais il est très probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron & des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cent Sénateurs de proscrits, deux mille Chevaliers, plus de cent négocians, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, & la fureur de la déprédation firent périr beaucoup plus de citoyens que les Triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit : & qui osait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des Triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes & sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine & dans Octave, ce fut la rapine & la déprédation qu'ils exercèrent l'un & l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entr'eux.

Antoine dépouilla l'Orient, & Auguste força les Romains & tous les peuples d'Occident soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitiéme de leurs fonds. Les citoyens Romains, depuis le triomphe de Paul Emile jusqu'à la mort de César n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés & pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils feraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoüe & de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César, son père, n'en avait point usé ainsi; & même quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille Gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si lorsque les Bourguignons, & après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis & les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, & qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin, ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares & de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encor que toutes ces abominations Romaines sont du tems où les arts étaient perfectionnés en Italie, & que les brigandages des Francs & des Bourguignons sont d'un tems où les Arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrèce, dans Memmius, & dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde & abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave & leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du tems de la ligue les Montagne, les Charron, les de Thou, les l'Hôpital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(8.)

Mon génie était né pour les guerres civiles.

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste & contre Auguste. Elle fut l'ennemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces tems funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(9.)

Lépide; est un fantôme....

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de Triumvir après la bataille de Philippes: il demeura Pontife comme l'auteur le dit, mais sans crédit & sans honneurs. Octave & lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

(10.)

L'Orient est à vous.

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île du Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes, qu'Octave se réserva l'Italie; & ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine & de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le Sultan des Turcs, l'Empereur de Maroc, la Maison d'Autriche, les Rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les Républiques de Venise, de Suisse & de Hollande? & ce qui est encor plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cent ans de victoires consécutives, depuis Romulus jusqu'à César.

(11.)

& je n'ai que des Rois.

On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze Rois dans l'antichambre d'Antoine; mais ces Rois ne valaient ni les légions Romaines, ni même le seul Agrippa qui gagna la bataille, & qui fit triompher le peu courageux Auguste de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie faisait peu de cas des Rois qui le servaient; il fit fouetter le Roi de Judée Antigone; après quoi ce petit Monarque fut mis en croix. Le prétendu Royaume d'Antigone se bornait au territoire

pierreux de Jérusalem & à la Galilée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopatre, qui jouïssait de la terre promise. Il dépouillait souvent un Roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, & à tant d'abrutissement de l'autre.

(12.)

Craignez-vous un augure ?

Auguste feignit toûjours d'être superstitieux ; & peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne ; l'ânier lui répondit qu'il s'appellait *Vainqueur*. Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne & du poisson ; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses, qui en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : & c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant !

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers !

(13.)

Sacrifier Pompée.

Ce Sextus Pompeius dont nous avons déja parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent & téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le tems des proscriptions ; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits, le double de ce que les Triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cneius avait été tué en Espagne à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, & qui combattait pour les loix, périt malheureusement ; & Auguste si longtems l'ennemi de toutes les loix, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(14.)

César en fit autant.

Cela est incontestable, & je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles, ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celles dans laquelle Cromwell se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne & d'Orléans, ceux de la rose blanche & ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toûjours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; & les rapines les plus odieuses servirent toûjours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du Cardinal de Retz. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, & bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le Duc de Borgia, fils du Pape Alexandre VI. en usait ainsi dans le tems qu'il assassinait tous les Seigneurs de la Romagne; & le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théatre de la licence, & les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(15.)

Vers l'humaine équité quelque faible retour.

Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toûjours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César & de Cléopatre, que lui-même avait reconnu pour Roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeller tyran par ce Sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas

qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette avanture. Suétone qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un Consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, & ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, & Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette avanture. Aucune de nos histoires Romaines compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, Auguste lui eût accordé le vain honneur du Consulat : mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'Empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un Souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers ; & il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait Consul immédiatement après la conspiration.

Si l'avanture de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le Cinna de Corneille, que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits ; *une tragédie n'est pas une histoire.* On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, & affecter de la grandeur d'ame : mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas ;

&

& sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théatre, je ne peux avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout, un trait de clémence est toûjours grand au théatre, & surtout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène être plus grand que nature.

(16.)

Le sphynx est son emblême, &c.

Il est vrai qu'Auguste porta longtems au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par-là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que lorsqu'il fut seul maître de la République, les applications odieuses trop souvent faites par les Romains à l'occasion du Sphynx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet ; & il y substitua la tête d'Alexandre : mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encor plus fortes, & que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre & de lui, n'était pas à son avantage. Celui qui par son courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant Roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple Chevalier, qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. *Voyez* les remarques suivantes.

(17.)

J'ai vu périr Caton.

Je propose quelques réflexions sur la vie & sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée, il ne fut que simple Préteur, & cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des Césars, des Pompées, des Brutus, des Cicérons, & des Scipions mêmes. C'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme Stoïcien rigide, qu'on révère Caton malgré soi, tant l'amour de la patrie est respecté par ceux mêmes à qui les vertus patriotiques sont inconnues, tant la philosophie Stoïcienne force à l'admiration ceux mêmes qui en

ſont le plus éloignés. Il eſt certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, & jamais rien pour lui. Il eſt preſque le ſeul Romain de ſon tems qui mérite cet éloge. Lui ſeul, quand il fut Queſteur, eut le courage, non-ſeulement de refuſer aux exécuteurs des proſcriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encor en vertu des reſcriptions que Sylla leur avait laiſſées ſur le tréſor public; mais il les accuſa de concuſſion & d'homicide, & les fit condamner à mort; donnant ainſi un terrible exemple aux Triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aſpirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapſa que Céſar avait gagnée, il exhorte les Sénateurs d'Utique à imiter ſon courage, à ſe défendre contre l'uſurpateur; il les trouve intimidés; il a l'humanité de pourvoir à leur ſûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reſte plus aucune eſpérance de ſauver ſa patrie, & que ſa vie eſt inutile, il ſort de la vie ſans écouter un moment l'inſtinct qui nous attache à elle; il ſe rejoint à l'être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La Mothe un couplet contre Caton;

Caton d'une ame plus égale
Sous l'heureux vainqueur de Pharſale
Eût ſouffert que l'homme pliât,
Mais incapable de ſe rendre
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle eſt l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours & d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une ame égale, mais très inégale, ſi ayant toute ſa vie ſoutenu la cauſe divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de ſe rendre, c'eſt-à-dire d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre ſon pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre ſon Souverain légitime & abſolu, auquel il aurait fait volontairement ferment de fidélité.

Les vers de La Mothe ſont d'un cœur eſclave qui cherche de l'eſprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, & quels hommes communs nous célébrons dans notre petite ſphère.

D'autres plus méprisables ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore. Rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme & du Stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros & Stoïcien.

(18.)

Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.

Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique, conjointement avec le Roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapsa, & voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots & non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis, *les Scipions sont morts aux Syrtes de Carthage*. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(19.)

Cicéron tu n'es plus, &c.

Je remarquerai sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé Popilius Lænas, pour lequel il avait daigné plaider, & auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnoie, pour la tête & les deux mains de Cicéron qu'il lui apporta dans le Forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siécles suivans ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chérement. Les assassins de Valstein, du Maréchal d'Ancre, du Duc de Guise le Balafré, du Duc de Parme Farnèse bâtard du Pape Paul III, & de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encor plus infame; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des Princes qu'ils massacrérent; ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres; & cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, & peut donner de l'argent, trouve toûjours des bourreaux mercenaires quand il le veut: mais des bourreaux gentilshommes, c'est-là ce

qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur & cette bassesse ne fut jamais connue dans les tems de la Chevalerie ; je ne vois aucun Chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des loix* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort & le mobile de la Chevalerie, il aurait eu raison : mais prétendre que l'honneur est le mobile de la Monarchie, après les assassinats à prix fait du Maréchal d'Ancre & du Duc de Guise, & après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux & archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des Républiques. Rome était encor République du tems des proscriptions de Sylla, de Marius & des Triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint Barthelemi, les Vêpres Siciliennes, les assassinats des Ducs d'Orléans & de Bourgogne, le faux monnoyage, tout cela fut commis dans des Monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, St. Evremont est le premier qui nous ait avertis qu'il falait considérer en lui l'homme d'Etat & le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Midleton nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son tems, & le meilleur philosophe. Ses Tusculanes & son Traité de la nature des Dieux, si bien traduits par l'Abbé d'Olivet, & enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalé depuis, soit que nos bons auteurs n'ayent pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'ayent pas eu les aîles assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait ; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses Offices ; & ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand-homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante & trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc-Antoine. On ne vit en lui ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus. Il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand Pompée que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite César ; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satyre de Cicéron.

(20.)

Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolomée âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner Pompée, mais de le garder en ôtage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, & comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçût Pompée. Il dût, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Egypte ; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire, & que les Egyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait ; ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant : mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort ; il ne punit point Septime, Tribun Romain, qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsqu'ensuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, & pour un sujet tout différent. Il est donc très vraisemblable que si César n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cause très prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pompée, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains ; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas. Et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée ; Antoine l'acheta, & les enfans de Pompée n'eurent aucun héritage.

(21.)

un fils de Cépias.

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était *Cépias*. Cet Octavianus Cépias fut le premier Sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche Chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, & qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors

la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déja dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeller Octave du nom de Spartacus dans un de ses édits, en faisant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitiéme Philippique de Cicéron, *quem Spartacum in edictis appellat*, &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe; & quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toûjours surpris de voir Auguste, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'Empire Romain, & se placer au rang des Dieux.

On lui donne des remords dans cette piéce, on lui attribue des sentimens magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point ; mais je suis persuadé qu'il en faut au théatre.

(22.)

Par ma main.

Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie ; c'était une femme extrême en ses fureurs ; & digne, comme elle le dit, du tems funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'Antoine. Ciceron rapporte dans sa troisiéme Philippique, que Fulvie étant à Brindes avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes, & les fit tous égorger. Fulvie y était présente ; son visage était tout couvert de leur sang ; *Os uxoris sanguine respersum constabat*. Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à Cicéron après sa mort, & de l'avoir percée de son aiguille de tête.

(23.)

Ils ont trahi Lépide.

Cette réflexion de Fulvie est très convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité. Car après la bataille de

Modène qu'Antoine avait perdue, il eût la confiance de se présenter presque seul devant le camp de Lépide; plus de la moitié des légions passa de son côté. Lépide fut obligé de s'unir avec lui, & cette avanture même fut l'origine du Triumvirat.

(24.)

On a vu Marius entraîner sur ses pas
Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Non-seulement ceux de Minturne qui avaient ordre de tuer Marius, se déclarèrent en sa faveur; mais étant encor proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, & leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(25.)

. . . . Brutus & Cassius
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il est constant que Brutus & Cassius n'avaient pris aucunes mesures pour se maintenir contre la faction de César. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; & même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, & on ne lui répondit que par des injures & des outrages; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; & lorsqu'Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple animé par ce spectacle, & furieux de douleur & de colère, courut le fer & la flamme à la main vers les maisons de Brutus & de Cassius. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius & de leurs associés, fut soudaine & téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'entousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, & prudem-

ment méditée. Tel fut l'assassinat du Duc de Parme Farnèse, bâtard du Pape Paul III. Telle fut la même conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins en assassinant les Médicis, & qui se confièrent à la fortune.

(26.)

Pompée en s'approchant de ce perfide Octave ;
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusques dans sa tente, & crut longtems l'avoir percé de coups ; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, & qu'il vit paraitre à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut se venger de Constantin son gendre. Vous voyez aussi dans la tragédie de Venceslas, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le Duc son rival.

(27.)

Casca fit à César la première blessure.

L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable ; mais enfin, c'était un Sénateur, & on ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire, ce qui me semble un peu forcé.

(28.)

. . . . & qu'on chérisse Auguste.

C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé Auguste, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'Augustus ou de

Romulus. Celui d'Augustus fut préféré ; il signifie vénérable, & même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaisant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déja osé s'arroger le surnom d'Auguste à son premier Consulat qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les loix, ou plutôt qu'Agrippa & les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune, mais Octave sut ensuite la conserver & l'accroître.

(29.)

Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.

Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave après tant de crimes. Il vécut assez longtems pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toûjours des cœurs Romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs : on regretta la République, mais on ne put la rétablir ; les Empereurs avaient l'argent & les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat ; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats ; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils assassinent le maître qui les paye, & vendent l'Empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger ; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'Empire Romain eut très rarement trois Empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir ses Empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise desespérée que le poëte attribue à Sextus Pompée & à Fulvie, est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant ; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme, il se résout à mou-

rir pourvu qu'il puniffe le tyran & le raviffeur. Augufte fait ici une belle action en le laiffant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générofité même eft préparée dans la piéce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais affurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave ; le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine eft peu de chofe, quoiqu'affez conforme à fon caractère : il n'agit point dans la piéce ; il y eft fans paffion : c'eft une figure dans l'ombre qui ne fert, à mon avis, qu'à faire fortir le perfonnage d'Octave. Je penfe que c'eft pour cette raifon que le manufcrit porte feulement pour titre : *Octave & le jeune Pompée*, & non pas *le Triumvirat* ; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les Triumvirs étaient dans l'île, & que les profcriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de chofes à dire fur le caractère barbare des Romains, depuis Sylla jufqu'à la bataille d'Actium, & fur leur baffeffe après qu'Augufte les eut affujettis. Ce contrafte eft bien frappant ; on vit des tigres changés en chiens de chaffe qui léchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula défigna Conful un cheval de fon écurie ; que Domitien confulta les Sénateurs fur la fauce d'un turbot ; & il eft certain que le Sénat Romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté du tems de la République en faveur des Paul Emile & des Scipions.

Fin des Notes.



DU GOUVERNEMENT ET DE LA DIVINITÉ D'*AUGUSTE*.

CEux qui aiment l'hiſtoire ſont bien aiſes de ſavoir à quel titre un bourgeois de Veletri gouverna un Empire qui s'étendait du Mont Taurus au Mont Atlas, & de l'Euphrate à l'Océan Occidental. Ce ne fut point comme Dictateur perpétuel; ce titre avait été trop funeſte à *Jules-Céſar*. *Auguſte* ne le porta que onze jours. La crainte de périr comme ſon prédéceſſeur, & les conſeils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres meſures. Il accumula inſenſiblement ſur ſa tête toutes les dignités de la République. Treize Conſulats, le Tribunat renouvellé en ſa faveur de dix ans en dix ans, le nom de Prince du Sénat, celui d'Empereur qui d'abord ne ſignifiait que Général d'armée, mais auquel il ſut donner une dénomination plus étendue; ce ſont là les titres qui ſemblèrent légitimer ſa puiſſance. Le Sénat ne perdit rien de ſes honneurs; il conſerva même toûjours de très grands droits. *Auguſte* partagea avec lui toutes les provinces de l'Empire; mais il retint pour lui les principales: enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet Souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que *Jules-*

César ayant été mis au rang des Dieux après ſa mort, *Auguſte* fut Dieu de ſon vivant. Il eſt vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome, mais il l'était dans les provinces. Il y avait des temples & des prêtres. L'abbaye d'Eney à Lyon était un beau temple d'*Auguſte*. *Horace* lui dit :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains même d'aſſez bons courtiſans pour avoir dans leurs maiſons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguſte*. Il fut donc en effet canoniſé de ſon vivant ; & le nom de Dieu devint le titre, ou le ſobriquet de tous les Empereurs ſuivans. *Caligula* ſe fit Dieu ſans difficulté ; il ſe fit adorer dans le temple de *Caſtor* & de *Pollux*. Sa ſtatue était poſée entre ces deux gemeaux ; on lui immolait des paons, des faiſans, des poules de Numidie, juſqu'à-ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de Dieu avant qu'il fût condamné par le Sénat à mourir par le ſupplice des eſclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de Dieu ſignifiât chez ces monſtres, ce qu'il ſignifie parmi nous ; le blaſphême ne pouvait être porté juſques-là. *Divus* voulait dire préciſément *Sanctus*. De la liſte des proſcriptions, & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie*, il y a loin juſqu'à la divinité. Il y eut onze conſpirations contre ce Dieu, ſi l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réuſſit ; & de tous ces miſérables qui uſurpèrent les hon-

neurs divins, *Auguste* fut ſans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la République Romaine périt; car *Céſar* n'avait été Dictateur que dix mois, & *Auguste* régna plus de quarante années. Ce fut dans cet eſpace de tems que les mœurs changèrent avec le gouvernement. Les armées compoſées autrefois de légions Romaines & des peuples d'Italie, furent dans la ſuite formées de tous les peuples barbares. Elles mirent ſur le trône, des Empereurs de leurs pays.

Dès le troiſiéme ſiécle il s'éleva trente tyrans preſqu'à la fois, dont les uns étaient de la Tranſilvanie, les autres des Gaules, d'Angleterre ou d'Allemagne. *Dioclétien* était le fils d'un eſclave de Dalmatie. *Maximien-Hercule* était un villageois de Sirmik. *Théodoſe* était d'Eſpagne qui n'était pas alors un pays fort policé.

On ſait aſſez comment l'Empire Romain fut enfin détruit, comment les Turcs en ont ſubjugué la moitié, & comment le nom de l'autre moitié ſubſiſte encor ſur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus ſingulière de toutes les révolutions, & le plus étonnant de tous les ſpectacles, c'eſt de voir par qui le Capitole eſt habité aujourd'hui.

DES CONSPIRATIONS CONTRE LES PEUPLES, OU DES PROSCRIPTIONS.

CELLES DES JUIFS.

SI l'on remonte à la plus haute antiquité reçue parmi nous, si l'on ose chercher les premiers exemples des proscriptions dans l'histoire des Juifs, si nous séparons ce qui peut appartenir aux passions humaines, de ce que nous devons révérer dans les décrets éternels, si nous ne considérons que l'effet terrible d'une cause divine, nous trouverons d'abord une proscription de vingt-trois mille Juifs après l'idolatrie d'un veau d'or; une de vingt-quatre mille pour punir l'Israëlite qu'on avait surpris dans les bras d'une Madianite; une de quarante-deux mille hommes de la tribu d'*Ephraïm*, égorgés à un gué du Jourdain. C'était une vraie proscription; car ceux de Galaad qui exerçaient la vengeance de *Jephté* contre les Ephraïmites, voulaient connaître & démêler leurs victimes en leur faisant prononcer l'un après l'autre le mot *shibolet* au passage de la rivière; & ceux qui disaient *sibolet*, selon la prononciation Ephraïmite, étaient re-

connus & tués ſur le champ. Mais il faut conſidérer que cette tribu d'*Ephraïm* ayant oſé s'oppoſer à *Jephté*, choiſi par Dieu même pour être le chef de ſon peuple, méritait ſans doute un tel châtiment.

C'eſt pour cette raiſon que nous ne regardons point comme une injuſtice l'extermination entière des peuples du Canaan ; ils s'étaient attiré cette punition par leurs crimes ; ce fut le Dieu vengeur des crimes qui les proſcrivit.

CELLE DE MITHRIDATE.

De telles proſcriptions commandées par la Divinité même, ne doivent pas ſans doute être imitées par les hommes ; auſſi le genre humain ne vit point de pareils maſſacres juſqu'à *Mithridate*. Rome ne lui avait pas encor déclaré la guerre, lorſqu'il ordonna qu'on aſſaſſinât tous les Romains qui ſe trouvaient dans l'Aſie mineure. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à cent cinquante mille ; *Appien* le réduit à quatre-vingt mille.

Plutarque n'eſt pas croyable, & *Appien* même exagère. Il n'eſt pas vraiſemblable que tant de citoyens Romains demeuraſſent dans l'Aſie mineure, où ils avaient alors très peu d'établiſſemens. Mais quand ce nombre ſerait réduit à la moitié, *Mithridate* n'en ſerait pas moins abominable. Tous les hiſtoriens conviennent que le maſſacre fut général, & que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés.

CELLES DE SYLLA, DE MARIUS ET DES TRIUMVIRS.

Mais environ dans ce tems-là même *Sylla* & *Marius* exercèrent sur leurs compatriotes la même fureur qu'ils éprouvaient en Asie. *Marius* commença les proscriptions, & *Sylla* les surpassa. La raison humaine est confondue quand elle veut juger des Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère, & dont la moitié égorgeait l'autre, pût être dans ce tems-là même le vainqueur de tous les Rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'à la bataille d'Actium, & ce fut pourtant alors que Rome conquit les Gaules, l'Espagne, l'Egypte, la Syrie, toute l'Asie mineure & la Grèce.

Comment expliquerons-nous ce nombre prodigieux de déclamations qui nous restent sur la décadence de Rome, dans ces tems sanguinaires & illustres? *Tout est perdu*, disent vingt auteurs latins, *Rome tombe par ses propres forces, le luxe a vengé l'univers.* Tout cela ne veut dire autre chose, sinon que la liberté publique n'existait plus : mais la puissance subsistait; elle était entre les mains de cinq ou six Généraux d'armée, & le citoyen Romain qui avait jusques-là vaincu pour lui-même, ne combattait plus que pour quelques usurpateurs.

La dernière proscription fut celle d'*Antoine*, d'*Octave* & de *Lépide*; elle ne fut pas plus sanguinaire que celle de *Sylla*.

Quelque horrible que fût le règne des *Cali-*

gula

gula & des *Nérons*, on ne voit point de proſcriptions ſous leur empire; il n'y en eut point dans les guerres des *Galba*, des *Othons*, des *Vitellius*.

CELLE DES JUIFS SOUS TRAJAN.

Les Juifs ſeuls renouvellèrent ce crime ſous *Trajan*. Ce Prince humain les traitait avec bonté. Il y en avait un tres grand nombre dans l'Égypte & dans la province de Cyrène. La moitié de l'île de Chypre était peuplée de Juifs. Un nommé *André* qui ſe donna pour un Meſſie, pour un libérateur des Juifs, ranima leur exécrable enthouſiaſme qui paraiſſait aſſoupi. Il leur perſuada qu'ils feraient agréables au Seigneur, & qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jéruſalem, s'ils exterminaient tous les infideles dans les lieux où ils avaient le plus de ſynagogues. Les Juifs ſéduits par cet homme maſſacrèrent, dit-on, plus de deux cent vingt mille perſonnes dans la Cyrénaïque & dans Chypre. *Dion* & *Euſèbe* diſent que non contens de les tuer, ils mangeaient leur chair, ſe faiſaient une ceinture de leurs inteſtins, & ſe frottaient le viſage de leur ſang. Si cela eſt ainſi, ce fut, de toutes les conſpirations contre le genre humain dans notre continent, la plus inhumaine & la plus épouvantable; & elle dut l'être, puiſque la ſuperſtition en était le principe. Ils furent punis, mais moins qu'ils ne le méritaient, puiſqu'ils ſubſiſtent encore.

CELLE DE THÉODOSE, &c.

Je ne vois aucune conspiration pareille dans l'histoire du monde, jusqu'au tems de *Théodose*, qui proscrivit les habitans de Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on l'écrit si indignement, mais après six mois des plus mûres réflexions. Il mit dans cette fureur méditée un artifice & une lâcheté qui la rendaient encor plus horrible. Les jeux publics furent annoncés par son ordre, les habitans invités; les courses commencèrent au milieu de ces réjouissances; ses soldats égorgèrent sept à huit mille habitans; quelques auteurs disent quinze mille. Cette proscription fut incomparablement plus sanguinaire & plus inhumaine que celle des Triumvirs; ils n'avaient compris que leurs ennemis dans leurs listes, mais *Théodose* ordonna que tout pérît sans distinction. Les Triumvirs se contentèrent de taxer les veuves & les filles des proscrits, *Théodose* fit massacrer les femmes & les enfans, & cela dans la plus profonde paix, & lorsqu'il était au comble de sa puissance.

CELLE DE L'IMPÉRATRICE THÉODORA.

Une proscription beaucoup plus sanglante encore que toutes les précédentes, fut celle d'une Impératrice *Théodora*, au milieu du neuviéme siécle. Cette femme superstitieuse & cruelle, veuve du cruel *Théophile*, & tutrice de l'infame *Michel*, gouverna quelques années

Conſtantinople. Elle donna ordre qu'on tuât tous les Manichéens dans ſes Etats. *Fleury* dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, avoue qu'il en périt environ cent mille. Il s'en ſauva quarante mille qui ſe réfugièrent dans les Etats du Calife, & qui devenus les plus implacables comme les plus juſtes ennemis de l'Empire Grec, contribuèrent à ſa ruine. Rien ne fut plus ſemblable à notre St. Barthelemi, dans laquelle on voulut détruire les Proteſtans, & qui les rendit furieux.

Cette rage des conſpirations contre un peuple entier sembla s'aſſoupir juſqu'au tems des Croiſades. Une horde de croiſés dans la premiere expédition de *Pierre l'Hermite*, ayant pris ſon chemin par l'Allemagne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontreraient ſur leur route. Ils allèrent à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, à Francfort; ils fendirent le ventre aux hommes, aux femmes, aux enfans de la nation Juive qui tombèrent entre leurs mains, & cherchèrent dans leurs entrailles l'or qu'on ſuppoſait que ces malheureux avaient avalé.

Cette action des croiſés reſſemblait parfaitement à celle des Juifs de Chypre & de Cyrène, & fut peut-être encore plus affreuſe, parce que l'avarice ſe joignait au fanatiſme. Les Juifs alors furent traités comme ils ſe vantent d'avoir traité autrefois des nations entières: mais ſelon la remarque de Suarez, *ils avaient égorgé leurs voiſins par une piété bien entendue, & les croiſés les maſſacrèrent par une piété mal entendue.* Il y a au moins de la piété dans ces meurtres, & cela eſt bien conſolant.

CELLE DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS.

La conſpiration contre les Albigeois fut de la même eſpèce, & eut une atrocité de plus; c'eſt qu'elle fut contre des compatriotes, & qu'elle dura long-tems. *Suarez* aurait dû regarder cette proſcription comme la plus édifiante de toutes, puiſque de ſaints Inquiſiteurs condamnèrent aux flammes tous les habitans de Béſiers, de Carcaſſonne, de Lavaur, & de cent bourgs conſidérables; preſque tous les citoyens furent brûlés en effet, ou pendus, ou égorgés.

LES VÊPRES SICILIENNES.

S'il eſt quelque nuance entre les grands crimes, peut-être la journée des Vêpres Siciliennes eſt la moins exécrable de toutes, quoiqu'elle le ſoit exceſſivement. L'opinion la plus probable eſt que ce maſſacre ne fut point prémédité. Il eſt vrai que *Jean de Procida*, émiſſaire du Roi d'Arragon, préparait dès-lors une révolution à Naples & en Sicile; mais il paraît que ce fut un mouvement ſubit dans le peuple animé contre les Provençaux, qui le déchaîna tout d'un coup, & qui fit couler tant de ſang. Le Roi *Charles* s'était rendu odieux par le meurtre de *Conradin* & du Duc d'Autriche, deux jeunes héros & deux grands Princes dignes de ſon eſtime, qu'il fit condamner à mort comme des voleurs. Les Provençaux qui vexaient la Sicile étaient déteſ-

tés. L'un d'eux fit violence à une femme le lendemain de Pâques ; on s'attroupa, on s'émut, on sonna le tocsin, on cria *meurent les tyrans* ; tout ce qu'on rencontra de Provençaux fut massacré ; les innocens périrent avec les coupables.

LES TEMPLIERS.

Je mets sans difficulté au rang des proscriptions le supplice des Templiers. Cette barbarie fut d'autant plus atroce qu'elle fut commise avec l'appareil de la justice. Ce n'était point une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier ; c'était un projet réfléchi d'exterminer tout un Ordre trop fier & trop riche. Je pense bien que dans cet Ordre il y avait de jeunes débauchés qui méritaient quelque correction ; mais je ne croirai jamais qu'un grand-Maître, & tant de Chevaliers parmi lesquels on comptait des Princes, tous vénérables par leur âge & par leurs services, fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un Ordre entier de religieux ait renoncé en Europe à la Religion Chrêtienne, pour laquelle il combattait en Asie, en Afrique ; & pour laquelle même encor plusieurs d'entr'eux gémissaient dans les fers des Turcs & des Arabes, aimant mieux mourir dans les cachots que de renier leur religion.

Enfin, je crois sans difficulté à plus de quatre-vingt Chevaliers qui, en mourant, prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'hé-

sitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un tems d'ignorance & de barbarie.

MASSACRE DANS LE NOUVEAU MONDE.

Dans ce récensement de tant d'horreurs, mettons surtout les douze millions d'hommes détruits dans le vaste continent du nouveau monde. Cette proscription est à l'égard de toutes les autres ce que serait l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages.

Jamais ce malheureux globe n'éprouva une dévastation plus horrible & plus générale, & jamais crime ne fut mieux prouvé. *Las Casas*, évêque de Chiappa dans la nouvelle Espagne, ayant parcouru pendant plus de trente années les îles & la terre ferme découvertes, avant qu'il fût évêque, & depuis qu'il eut cette dignité, témoin oculaire de ces trente années de destruction, vint enfin en Espagne dans sa vieillesse, se jetter aux pieds de *Charles-Quint* & du Prince *Philippe* son fils, & fit entendre ses plaintes qu'on n'avait pas écoutées jusqu'alors. Il présenta sa requête au nom d'un hémisphère entier: elle fut imprimée à Valladolid. La cause de plus de cinquante nations proscrites dont il ne subsistait que de faibles restes, fut solemnellement plaidée devant l'Empereur. *Las Casas* dit que ces peuples détruits étaient d'une espèce douce, faible & innocente, incapable de nuire & de résister, & que la plûpart ne connaissaient pas plus les vêtemens & les armes

que nos animaux domeſtiques. J'ai parcouru, dit-il, toutes les petites îles Lucaies, & je n'y ai trouvé que onze habitans, reſte de plus de cinq cent mille.

Il compte enſuite plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hiſpaniola, & enfin plus de dix millions dans le Continent. Il ne dit pas, j'ai ouï dire qu'on a exercé ces énormités incroyables, il dit : *je les ai vuës : j'ai vu cinq Caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs ſujets ; j'ai vu ces créatures innocentes maſſacrées par milliers ; enfin, de mon tems, on a détruit plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique.*

On ne lui conteſta pas cette étrange dépopulation, quelque incroyable qu'elle paraiſſe. Le docteur *Sepulvéda* qui plaidait contre lui, s'attacha ſeulement à prouver que tous ces Indiens méritaient la mort, parce qu'ils étaient coupables du péché contre nature, & qu'ils étaient antropophages.

Je prends Dieu à témoin, répond le digne évêque *Las Caſas*, que vous calomniez ces innocens après les avoir égorgés. Non, ce n'était pas parmi eux que régnait la pédéraſtie, & que l'horreur de manger de la chair humaine s'était introduite ; il ſe peut que dans quelques contrées de l'Amérique que je ne connais pas, comme au Breſil ou dans quelques îles, on ait pratiqué ces abominations de l'Europe ; mais ni à Cuba, ni à la Jamaïque, ni dans l'Hiſpaniola, ni dans aucune île que j'ai parcourues, ni au Pérou, ni au Mexique où eſt mon évêché, je n'ai entendu

jamais parler de ces crimes ; & j'en ai fait les enquêtes les plus exactes. C'eſt vous qui êtes plus cruels que les antropophages ; car je vous ai vu dreſſer des chiens énormes pour aller à la chaſſe des hommes, comme on va à celle des bêtes fauves. Je vous ai vu donner vos ſemblables à dévorer à vos chiens. J'ai entendu des Eſpagnols dire à leurs camarades, prête-moi une longe d'Indien pour le déjeûner de mes dogues, je t'en rendrai demain un quartier. C'eſt enfin chez vous ſeuls que j'ai vu de la chair humaine étalée dans vos boucheries, ſoit pour vos dogues, ſoit pour vous-mêmes. Tout cela, continue-t-il, eſt prouvé au procès, & je jure par le grand Dieu qui m'écoute, que rien n'eſt plus véritable.

Enfin, *Las Caſas* obtint de *Charles-Quint* des loix qui arrêtèrent le carnage réputé juſqu'alors légitime, attendu que c'était des Chrêtiens qui maſſacraient des infideles.

PROSCRIPTION À MÉRINDOL.

La proſcription juridique des habitans de Mérindol & de Cabriere, ſous *François I*, en 1546, n'eſt à la vérité qu'une étincelle en comparaiſon de cet incendie univerſel de la moitié de l'Amérique. Il périt dans ce petit pays environ cinq à ſix mille perſonnes des deux ſexes & de tout âge. Mais cinq mille citoyens ſurpaſſent en proportion dans un canton ſi petit, le nombre de douze millions dans la vaſte étendue des îles de l'Amérique, dans le Mexique, & dans le

Pérou. Ajoutez ſurtout que les déſaſtres de notre patrie nous touchent plus que ceux d'un autre hémiſphère.

Ce fut la ſeule proſcription revêtue des formes de la juſtice ordinaire ; car les Templiers furent condamnés par des commiſſaires que le Pape avait nommés, & c'eſt en cela que le maſſacre de Mérindol porte un caractère plus affreux que les autres. Le crime eſt plus grand quand il eſt commis par ceux qui ſont établis pour réprimer les crimes & pour protéger l'innocence.

Un Avocat Général du Parlement d'Aix nommé *Guérin*, fut le premier auteur de cette boucherie. *C'était*, dit l'hiſtorien Céſar Noſtradamus, *un homme noir ainſi de corps que d'ame, autant froid orateur que perſécuteur ardent & calomniateur effronté.* Il commença par dénoncer en 1540 dix-neuf perſonnes au hazard comme hérétiques. Il y avait alors un violent parti dans le Parlement d'Aix, qu'on appellait les *brûleurs.* Le Préſident *d'Oppède* était à la tête de ce parti. Les dix-neuf accuſés furent condamnés à la mort ſans être entendus, & dans ce nombre il ſe trouva quatre femmes & cinq enfans qui s'enfuirent dans des cavernes.

Il y avait alors, à la honte de la nation, un Inquiſiteur de la foi en Provence, il ſe nommait frère *Jean de Rome.* Ce malheureux accompagné de ſatellites allait ſouvent dans Mérindol & dans les villages d'alentour ; il entrait inopinément & de nuit dans les maiſons où il était averti qu'il y avait un peu d'argent ; il

déclarait le père, la mère & les enfans hérétiques, leur donnait la question, prenait l'argent, & violait les filles. Vous trouverez une partie des crimes de ce scélérat dans le fameux plaidoyer d'*Aubri*, & vous remarquerez qu'il ne fut puni que par la prison.

Ce fut cet Inquisiteur qui, n'ayant pu entrer chez les dix-neuf accusés, les avait fait dénoncer au Parlement par l'Avocat-Général *Guérin*, quoiqu'il prétendît être le seul juge du crime d'hérésie. *Guérin* & lui soutinrent que dix-huit villages étaient infectés de cette peste. Les dix-neuf citoyens échappés devaient selon eux faire révolter tout le canton. Le Président d'*Oppède*, trompé par une information frauduleuse de *Guérin*, demanda au Roi des troupes pour appuyer la recherche & la punition des dix-neuf prétendus coupables. *François I*, trompé à son tour, accorda enfin les troupes. Le Vice-Légat d'Avignon y joignit quelques soldats. Enfin en 1544 *d'Oppède* & *Guérin* à leur tête mirent le feu à tous les villages; tout fut tué, & *Aubri* rapporte dans son plaidoyer que plusieurs soldats assouvirent leur brutalité sur les femmes & sur les filles expirantes qui palpitaient encore. C'est ainsi qu'on servait la Religion.

Quiconque a lu l'histoire, sait assez qu'on fit justice; que le Parlement de Paris fit pendre l'Avocat-Général, & que le Président *d'Oppède* échappa au supplice qu'il avait mérité. Cette grande cause fut plaidée pendant cinquante audiences. On a encor les plaidoyers, ils sont curieux. *D'Oppède* & *Guérin* alléguaient pour leur

justification tous les passages de l'Ecriture, où il est dit :

Frappez les habitans par le glaive, détruisez tout jusqu'aux animaux *a*).

Tuez le vieillard, l'homme, la femme, & l'enfant à la mammelle *b*).

Tuez l'homme, la femme, l'enfant sevré, l'enfant qui tette, le bœuf, la brebis, le chameau & l'âne *c*).

Ils alléguaient encor les ordres & les exemples donnés par l'Eglise contre les hérétiques. Ces exemples & ces ordres n'empêchèrent pas que *Guérin* ne fût pendu. C'est la seule proscription de cette espèce qui ait été punie par les loix, après avoir été faite à l'abri de ces loix mêmes.

PROSCRIPTION DE LA ST. BARTHELEMI.

Il n'y eut que vingt-huit ans d'intervalle entre les massacres de Mérindol & la journée de la St. Barthelemi. Cette journée fait encor dresser les cheveux à la tête de tous les Français, excepté ceux d'un abbé qui a osé imprimer en 1758 une espèce d'apologie de cet événement exécrable. C'est ainsi que quelques esprits bizarres ont eu le caprice de faire l'apologie du Diable. *Ce ne fut*, dit-il, *qu'une affaire de proscription.* Voilà une étrange excuse! Il semble qu'une affaire de proscription soit une chose d'usage comme on

a) Deut. chap. 13. *b*) Josué, chap. 16.
c) Premier Livre des Rois, chap. 15.

dit, une affaire de barreau, une affaire d'intérèt, une affaire de calcul, une affaire d'Eglise.

Il faut que l'esprit humain soit bien susceptible de tous les travers, pour qu'il se trouve au bout de près de deux cent ans un homme qui de sang froid entreprend de justifier ce que l'Europe entière abhorre. L'Archevêque *Péréfixe* prétend qu'il périt cent mille Français dans cette conspiration religieuse. Le Duc de *Sully* n'en compte que soixante & dix mille. M. l'Abbé abuse du martyrologe des Calvinistes, lequel n'a pu tout compter, pour affirmer qu'il n'y eut que quinze mille victimes. Eh! Monsieur l'Abbé! ne serait-ce rien que quinze mille personnes égorgées, en pleine paix, par leurs concitoyens!

Le nombre des morts ajoute sans doute beaucoup à la calamité d'une nation, mais rien à l'atrocité du crime. Vous prétendez, homme charitable, que la Religion n'eut aucune part à ce petit mouvement populaire. Oubliez-vous le tableau que le Pape *Grégoire XIII* fit placer dans le Vatican, & au bas duquel était écrit, *Pontifex Colignii necem probat.* Oubliez-vous sa procession solemnelle de l'Eglise St. Pierre à l'Eglise St. Louis, le *Te Deum* qu'il fit chanter, les médailles qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de l'heureux carnage de la St. Barthelemi? Vous n'avez peut-être pas vu ces médailles; j'en ai vu entre les mains de M. l'Abbé de *Rothelin.* Le Pape *Grégoire* y est représenté d'un côté, & de l'autre c'est un ange qui tient une croix dans la main gauche & une épée dans la droite. En

voilà-t-il aſſez, je ne dis pas pour vous convaincre, mais pour vous confondre ?

La conjuration des Irlandais Catholiques contre les Proteſtans, ſous *Charles I*, en 1641, eſt une fidelle imitation de la St. Barthelemi. Des hiſtoriens Anglais contemporains, tels que le Chancelier *Clarendon* & un Chevalier *Jean Temple*, aſſurent qu'il y eut cent cinquante mille hommes de maſſacrés. Le Parlement d'Angleterre dans ſa déclaration du 25 Juillet 1643, en compte quatre-vingt mille : mais M. *Brooke* qui paraît très inſtruit, crie à l'injuſtice dans un petit livre que j'ai entre les mains. Il dit qu'on ſe plaint à tort, & il ſemble prouver aſſez bien qu'il n'y eut que quarante mille citoyens d'immolés à la Religion, en y comprenant les femmes & les enfans.

PROSCRIPTION DANS LES VALLÉES DU PIÉMONT.

J'omets ici un grand nombre de proſcriptions particulières. Les petits déſaſtres ne ſe comptent point dans les calamités générales ; mais je ne dois point paſſer ſous ſilence la proſcription des habitans des Vallées du Piémont en 1655.

C'eſt une choſe aſſez remarquable dans l'hiſtoire, que ces hommes preſque inconnus au reſte du monde ayent perſévéré conſtamment de tems immémorial dans des uſages qui avaient changé partout ailleurs. Il en eſt de ces uſages comme de la langue : une infinité de termes antiques ſe conſervent dans des cantons éloignés,

tandis que les capitales & les grandes villes varient dans leur langage de ſiécle en ſiécle.

Voilà pourquoi l'ancien Roman que l'on parlait du tems de *Charlemagne* ſubſiſte encor dans le jargon du pays de Vaud, qui a conſervé le nom de pays Roman. On retrouve des veſtiges de ce langage dans toutes les Vallées des Alpes & des Pyrénées. Les peuples voiſins de Turin qui habitaient les cavernes Vaudoiſes, gardèrent l'habillement, la langue, & preſque tous les rites du tems de *Charlemagne*.

On ſait aſſez que dans le huitiéme & dans le neuviéme ſiécle, la partie ſeptentrionale de l'Occident ne connaiſſait point le culte des images; & une bonne raiſon, c'eſt qu'il n'y avait ni peintre ni ſculpteur: rien même n'était décidé encor ſur certaines queſtions délicates, que l'ignorance ne permettait pas d'approfondir. Quand ces points de controverſe furent arrêtés & réglés ailleurs, les habitans des Vallées l'ignorèrent, & étant ignorés eux-mêmes des autres hommes, ils reſtèrent dans leur ancienne croyance; mais enfin, ils furent mis au rang des hérétiques & pourſuivis comme tels.

Dès l'année 1487, le Pape *Innocent VIII* envoya dans le Piémont un Légat nommé *Albertus de Capitoneis*, Archidiacre de Crémone, prêcher une croiſade contr'eux. La teneur de la bulle du Pape eſt ſingulière. Il recommande aux Inquiſiteurs, à tous les eccléſiaſtiques, & à tous les moines, „ de prendre unanimément les armes contre les Vaudois, de les écraſer comme „ des aſpics, & de les exterminer ſaintement."

In hæreticos armis insurgant, eosque velut aspides venenosos conculcent, & ad tam sanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.

La même bulle octroye à chaque fidèle le droit de „ s'emparer de tous les meubles & immeu- „ bles des hérétiques, sans forme de procès. " *Bona quæcumque mobilia, & immobilia quibuscumque licitè occupandis, &c.*

Et par la même autorité elle déclara que tous les Magistrats qui ne prêteront pas main-forte seront privés de leurs dignités : *Seculares bono ribus, titulis, feudis, privilegiis privandi.*

Les Vaudois ayant été vivement persécutés, en vertu de cette bulle, se crurent des martyrs. Ainsi leur nombre augmenta prodigieusement. Enfin la bulle d'*Innocent VIII* fut mise en exécution à la lettre, en 1655. Le Marquis de *Pianesse* entra le 15 d'Avril dans ces Vallées avec deux régimens, ayant des capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne, & tout ce qu'on rencontra fut massacré. On pendait les femmes nues à des arbres, on les arrosait du sang de leurs enfans, & on emplissait leur matrice de poudre à laquelle on mettait le feu.

Il faut faire entrer sans doute dans ce triste catalogue les massacres des Cévennes & du Vivarais, qui durèrent pendant dix ans, au commencement de ce siécle. Ce fut en effet un mêlange continuel de proscriptions & de guerres civiles. Les combats, les assassinats, & les mains des bourreaux ont fait périr plus de cent mille de nos compatriotes, dont dix mille ont expiré sur la rouë, ou par la corde, ou dans les flammes,

ſi on en croit tous les hiſtoriens contemporains des deux partis.

Eſt-ce l'hiſtoire des ſerpens & des tigres que je viens de faire ? non, c'eſt celle des hommes. Les tigres & les ſerpens ne traitent point ainſi leur eſpèce. C'eſt pourtant dans le ſiécle de *Cicéron*, de *Pollion*, d'*Atticus*, de *Varius*, de *Tibulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, qu'*Auguſte* fit ſes proſcriptions. Les philoſophes de *Thou* & *Montague*, le Chancelier de l'*Hôpital* vivaient du tems de la St. Barthelemi, & les maſſacres des Cévennes ſont du ſiécle le plus floriſſant de la Monarchie Françaiſe. Jamais les eſprits ne furent plus cultivés, les talens en plus grand nombre, la politeſſe plus générale. Quel contraſte, quel cahos, quelles horribles inconſéquences compoſent ce malheureux monde ! On parle des peſtes, des tremblemens de terre, des embraſemens, des déluges, qui ont déſolé le globe ; heureux, dit-on, ceux qui n'ont pas vécu dans le tems de ces bouleverſemens ! Diſons plutôt heureux ceux qui n'ont pas vu les crimes que je retrace. Comment s'eſt-il trouvé des barbares pour les ordonner, & tant d'autres barbares pour les exécuter ? Comment y a-t-il encor des Inquiſiteurs & des familiers de l'Inquiſition ?

Un homme modéré, humain, né avec un caractère doux, ne conçoit pas plus qu'il y ait eu parmi les hommes des bêtes féroces ainſi altérées de carnage, qu'il ne conçoit des métamorphoſes de tourterelles en vautours ; mais il comprend encor moins que ces monſtres ayent trouvé

vé à point nommé une multitude d'exécuteurs. Si des officiers & des soldats courent au combat sur un ordre de leurs maitres, cela est dans l'ordre de la nature ; mais que sans aucun examen ils aillent assassiner de sang froid un peuple sans défense, c'est ce qu'on n'oserait pas imaginer des Furies mêmes de l'enfer. Ce tableau soulève tellement le cœur de ceux qui se pénètrent de ce qu'ils lisent, que pour peu qu'on soit enclin à la tristesse, on est fâché d'être né, on est indigné d'être homme.

La seule chose qui puisse consoler, c'est que de telles abominations n'ont été commises que de loin à loin ; n'en voilà qu'environ vingt exemples principaux dans l'espace de près de quatre mille années. Je sais que les guerres continuelles qui ont désolé la terre sont des fléaux encore plus destructeurs par leur nombre & par leur durée ; mais enfin, comme je l'ai déja dit, le péril étant égal des deux côtés dans la guerre, ce tableau révolte bien moins que celui des proscriptions, qui ont toutes été faites avec lâcheté, puisqu'elles ont été faites sans danger, & que les *Sylla* & les *Augustes* n'ont été au fond que des assassins qui ont attendu des passans au coin d'un bois, & qui ont profité des dépouilles.

La guerre paraît l'état naturel de l'homme. Toutes les sociétés connues ont été en guerre, excepté les Brames & les Primitifs que nous appellons *Quakres*. Mais il faut avouer que très peu de sociétés se sont rendues coupables de ces assassinats publics appellés *proscriptions*. Il n'y

en a aucun exemple excepté chez les Juifs. Le ſeul Roi de l'Orient qui ſe ſoit livré à ce crime eſt *Mithridate* ; & depuis *Auguſte* il n'y a eu de proſcriptions dans notre hémiſphère que chez les Chrêtiens qui occupent une très petite partie du globe. Si cette rage avait ſaiſi ſouvent le genre-humain, il n'y aurait plus d'hommes ſur la terre, elle ne ſerait habitée que par les animaux qui ſont ſans contredit beaucoup moins méchans que nous. C'eſt à la philoſophie, qui fait aujourd'hui tant de progrès, d'adoucir les mœurs des hommes ; c'eſt à notre ſiécle de réparer les crimes des ſiécles paſſés. Il eſt certain que quand l'eſprit de tolérance ſera établi, on ne pourra plus dire :

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

On dira plutôt, mais en meilleurs vers que ceux-ci :

Nos ayeux ont été des monſtres exécrables,
Nos pères ont été méchans,
On voit aujourd'hui leurs enfans
Etant plus éclairés devenir plus traitables.

Mais pour oſer dire que nous ſommes meilleurs que nos ancêtres, il faudrait que nous trouvant dans les mêmes circonſtances qu'eux, nous nous abſtinſſions avec horreur des cruautés dont ils ont été coupables, & il n'eſt pas

démontré que nous fussions plus humains en pareil cas. La philosophie ne pénètre pas toûjours chez les grands qui ordonnent, & encore moins chez les hordes des petits qui exécutent. Elle n'est le partage que des hommes placés dans la médiocrité, également éloignés de l'ambition qui opprime, & de la basse férocité qui est à ses gages.

Il est vrai qu'il n'est plus de nos jours de persécutions générales ; mais on voit quelquefois de cruelles atrocités. La société, la politesse, la raison inspirent des mœurs douces ; cependant quelques hommes ont cru que la barbarie était un de leurs devoirs. On les a vu abuser de leur état jusqu'à se jouer de la vie de leurs semblables, en colorant leur inhumanité du nom de justice ; ils ont été sanguinaires sans nécessité : ce qui n'est pas même le caractère des animaux carnassiers. Toute dureté qui n'est pas nécessaire est un outrage du genre-humain.

Puissent ces réflexions satisfaire les ames sensibles & adoucir les autres !

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.

EPITRE DEDICATOIRE.

IL y avait autrefois en Perſe un bon vieillard *qui cultivait ſon jardin*, car il faut finir par-là; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs; *& paulum ſilvæ ſuper his erat*; & ce jardin n'était pas auprès de Perſépolis, mais dans une vallée immenſe entourée des montagnes du Caucaſe couvertes de neiges éternelles; & ce vieillard n'écrivait ni ſur la population, ni ſur l'agriculture, comme on faiſait par paſſe-tems à Babilone, ville qui tire ſon nom de *Babil*; mais il avait défriché des terres incultes, & triplé le nombre des habitans autour de ſa cabane.

Ce bon homme vivait ſous *Artaxerxes*, pluſieurs années après l'avanture d'*Obéïde* & d'*Indatire*, & il fit une tragédie en vers Perſans, qu'il fit repréſenter par ſa famille & par quelques bergers du mont Caucaſe, car il s'amuſait à faire des vers Perſans aſſez paſſablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babilone, c'eſt-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient ſans ceſſe après lui, & qui lui imputaient les plus grandes platitudes, & les plus impertinens livres qui euſſent jamais deshonoré la Perſe, & il les laiſſait aboyer, & griffonner, & calomnier; & c'était pour être loin de cette racaille, qu'il s'était retiré avec ſa famille auprès du Caucaſe, *où il cultivait ſon jardin.*

Mais, comme dit le poëte Perſan Horace, *principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt.* Il y avait à la cour d'*Artaxerxès* un principal Satrape, & ſon nom était *Elochivis*, comme qui dirait habile, généreux & plein d'eſprit, tant la langue Perſane a d'énergie. Non-ſeulement le grand Satrape *Elochivis* verſa ſur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchiſes dont il avait joui du tems de *Cyrus*; & de plus il favoriſa une famille adoptive du vieillard. La nation ſurtout lui avait une très grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle & la même ardeur que *Nalriſp*, Miniſtre de paix, à donner à la Perſe cette paix tant déſirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce Satrape avait l'ame auſſi grande que *Giafar* le Barmécide, & *Aboulcaſem*; car il eſt dit dans les annales de Babilone, recueillies par *Mir Kond*, que lorſque l'argent manquait dans le tréſor du Roi, appellé l'*oreiller*, *Elochivis* en donnait ſouvent du ſien; & qu'en une année, il diſtribua ainſi dix mille dariques, que *Dom Calmet* évalue à une piſtole la piéce. Il payait quelquefois trois cent dariques, ce qui ne valait pas trois aſpres, & Babilone craignait qu'il ne ſe ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape *Nalriſp* joignait auſſi au goût le plus ſûr, & à l'eſprit le plus naturel, l'équité & la bienfaiſance. Il faiſait les délices de ſes amis, & ſon commerce était enchanteur; de ſorte que les Babiloniens, tout malins qu'ils

étaient, reſpectaient & aimaient ces deux Satrapes, ce qui était aſſez rare en Perſe.

Il ne falait pas les louer en face; *recalcitrabant undique tuti:* c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaiſe coutume qui expoſait l'encenſeur & l'encenſé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut aſſez heureux pour que ces deux illuſtres Babiloniens daignaſſent lire ſa tragédie Perſane, intitulée *les Scythes.* Ils en furent aſſez contens. Ils dirent qu'avec le tems ce campagnard pourrait ſe former; qu'il y avait dans ſa rapſodie du naturel & de l'extraordinaire, & même de l'intérêt; & que pour peu qu'on corrigeât ſeulement trois cent vers à chaque acte, la piéce pourrait être à l'abri de la cenſure des mal-intentionnés; mais les mal-intentionnés prirent la choſe à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon-homme, qui leur était bien reſpectueuſement dévoué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il ſe permît de rire quelquefois aux dépens des méchans & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épitre dédicatoire à ſes deux patrons en grand ſtile, qui endormit toute la cour & toutes les académies de Babilone, & que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perſe.

PRÉFACE

de l'édition de Paris.

ON ſait que chez des nations polies & ingénieuſes, dans de grandes villes comme Paris & Londres, il faut abſolument des ſpectacles dramatiques : on a peu beſoin d'élégies, d'odes, d'églogues; mais les ſpectacles étant devenus néceſſaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte ſon excuſe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréſentations au public, qui ſe délaſſe par des nouveautés paſſagères, chefs-d'œuvres immortels dont il eſt raſſaſié.

La piéce qu'on préſente ici aux amateurs, peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore expoſées ſur le théatre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des ſujets hiſtoriques. Il cherchait les raiſons pour leſquelles les ſujets d'invention n'avaient point réuſſi; mais la véritable raiſon eſt que les piéces de *Scudéri* & de *Bois-Robert*, qui ſont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne ſont que des fables inſipides, ſans mœurs & ſans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez, nous l'avouons, d'inventer un ſujet dans lequel ſous des noms nouveaux,

on traite des paſſions uſées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les ſpectateurs s'intéreſſent toûjours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande paſſion malheureuſe; mais s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campiſtron* eſt triſte ; le lecteur dit : Je connaiſſais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toûjours, & que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un amateur du théatre a été forcé de mettre ſur la ſcène l'ancienne Chevalerie, le contraſte des Mahométans & des Chrêtiens, celui des Américains & des Eſpagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la ſcène.

On hazarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes & des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de quelques nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des paſteurs, des laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours.

Mais enfin cette invention théatrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entiérement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple : on peut faire parler des pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'élève

au-dessus de la bassesse que nous attribuons très injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursouflée; car qui doit l'être? Le boursouflé, l'ampoulé ne convient pas même à *César*. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature, mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler, dans des cabanes, des sentimens aussi touchans que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante, des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes, tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encor été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan: *J'entends, c'est Arlequin Sauvage.*

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théatral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les avantures des héros les plus connus & les plus imposans.

La tragédie des *Scythes* est un plan beaucoup plus hazardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène? Deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? D'une fille qui prend soin de la vieil-

lesse de son père, & qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle? Un pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asséient sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation & en expression de la nature, sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour son fils, & l'autre pour son gendre, dans le tems que le jeune pasteur est aux prises avec la mort, un père affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siége de mousse, qui se relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils; un ami éperdu qui partage ses douleurs & sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever: ce même père qui, dans ces momens de saisissement & d'angoisse, apprend que son fils est tué, & qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé: ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaissait pas autrefois, & dont M. *le Kain* a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant Mademoiselle *Clairon* jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber

évanouïe tenant l'urne d'une main, en laiſſant l'autre deſcendre immobile & ſans vie? qui aurait oſé, comme Mr. *le Kain*, ſortir les bras enſanglantés du tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable actrice qui repréſentait *Sémiramis*, ſe traînait mourante ſur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres & les petites-maîtreſſes appellèrent d'abord *des poſtures*, & ce que les connaiſſeurs étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appellé des tableaux de *Michel Ange.* C'eſt là en effet la véritable action théatrale. Le reſte était une converſation quelquefois paſſionnée.

C'eſt dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne ſavaient pas ſa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philoſophe, qui, à l'exemple d'*Ariſtote*, a ſu joindre aux ſciences abſtraites, l'éloquence, la connaiſſance du cœur humain, & l'intelligence du théatre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toûjours voulu qu'on animât la ſcène par un plus grand appareil, par plus de pittoreſque, par des mouvemens plus paſſionnés qu'elle ne ſemblait en comporter auparavant. Ce philoſophe ſenſible a même propoſé des choſes que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreſte* & de *Tancrède*, n'oſerait jamais hazarder. C'eſt bien aſſez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de *Clytemneſtre* qu'on égorge derrière la ſcène : paroles qu'une actrice

doit prononcer d'une voix auſſi terrible que douloureuſe, ſans quoi tout eſt manqué. Ces paroles faiſaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémiſſait, quand il entendait, *o teknon! teknon! Oikteiré ten tékouſan*. Ce n'eſt que par degrés qu'on peut accoutumer notre théatre à ce grand pathétique.

Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toûjours qu'il ne faut pas pouſſer le terrible juſqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous ſurtout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théatre, un ſupplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, ſavoir faire parler ſes acteurs, que de ſe borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des ſoléciſmes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'eſt rien de beau en aucun genre que ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoreſque font un grand effet ſans doute: mais ne mettons jamais le bizarre & le giganteſque à la place de la nature, & le forcé à la place du ſimple; que le décorateur ne l'emporte point ſur l'auteur: car

alors au-lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curiofité*.

La piéce qu'on foumet ici aux lumières des connaiffeurs eft fimple, mais très difficile à bien jouer; on ne la donne point au théatre, parce qu'on ne la croit point affez bonne. D'ailleurs prefque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert, & un jeu de théatre parfait, pour faire fupporter la piéce à la repréfentation. Il y a plufieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus*, *Rome fauvée*, *la Mort de Céfar*, qu'il eft impoffible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laiffe tomber le théatre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

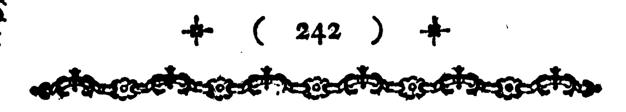
Le concert unanime des acteurs eft très rare dans la tragédie. Ceux qui font chargés des feconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'eft pas d'ufage. Très peu favent diftinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la miférable habitude de débiter des vers comme de la profe, de méconnaître le rhythme & l'harmonie, a prefque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur n'ofant donc pas donner *les Scythes* au théatre, ne préfente cet ouvrage que comme une très faible efquiffe, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine

humaine peuvent être repréſentés ſur la ſcène tragique, en obſervant toûjours toutefois les bienſéances ſans leſquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, & ſurtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des *Scythes* s'eſt occupé pendant quarante ans du ſoin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réuſſi, il aura du moins dans ſa vieilleſſe la conſolation de voir ſon objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.



PREFACE

des Editeurs qui nous ont précédé immédiatement.

L'Edition que nous donnons de la tragédie des *Scythes*, est la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entiérement conforme au manuscrit d'après lequel la piéce a été jouée sur le théatre de Ferney, & sur celui de Monsieur le Marquis de *Langalerie*. Car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société pour exercer les talens de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théatre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théatre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le tems de se procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la piéce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui, jusqu'à présent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épitre dédicatoire qui est dans un goût aussi nouveau que la piéce ; & la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs Hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux ſont dans le même cas ; enfin de huit éditions qui ont paru, la nôtre eſt la plus complette.

Il faut de plus conſidérer que dans preſque toutes les piéces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord ſur la ſcène, ſoit par des convenances qui n'ont qu'un tems, ſoit par crainte de fournir un prétexte à des alluſions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troiſiéme ſcène du premier acte :

Ah ! croi-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être eſclave d'un Roi pour faire un peuple eſclave,
De ramper par fierté pour ſe faire obéir,
M'ont égaré longtems, & font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris

Ah ! croi-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les miſères,
Ces Etats dévaſtés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai déteſtés.

Ce n'eſt pas à nous à décider leſquels ſont les meilleurs ; nous préſentons ſeulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui ſont en état d'en juger ; mais ſûrement il n'y a perſonne qui puiſſe avec raiſon faire la moindre application des conquêtes des Perſes & du deſpotiſme de leurs Rois, avec les Monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retrancha à Paris, dans l'*Orphelin de la Chine*, des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui ſur tous les théatres.

On ſait que ce fut bien pis à *Mahomet*, & ce qu'il falut de peines, de tems & de ſoins pour rétablir ſur la ſcène Françaiſe cette tragédie unique en ſon genre, dédiée à un des plus vertueux Papes que l'Egliſe ait eus jamais.

Ce qui occaſionne quelquefois des variantes que les Editeurs ont peine à démêler, c'eſt la mauvaiſe humeur des critiques de profeſſion qui s'attachent à des mots, ſurtout dans des piéces ſimples, leſquelles exigent un ſtile naturel, & banniſſent cette pompe majeſtueuſe dont les eſprits ſont ſubjugués aux premières repréſentations dans des ſujets plus importans.

C'eſt ainſi que la *Bérénice* de l'illuſtre *Racine* eſſuya tant de reproches ſur mille expreſſions familières que ſon ſujet ſemblait permettre :

Belle Reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous ?
Arzace, entrerons-nous ?... Et pourquoi donc partir ?
A-t-on vu de ma part le Roi de Comagène ?
Il ſuffit. Et que fait la Reine Bérénice ?
On ſait qu'elle eſt charmante, & de ſi belles mains...
Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.
Encor un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y penſe.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.
Adieu, ne quittez point ma Princeſſe, ma Reine.

Eh quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti! *a*)
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Car enfin, ma Princeffe, il faut nous féparer.
Dites, parlez.... Hélas que vous me déchirez!
Pourquoi fuis-je Empereur, pourquoi fuis-je amoureux?
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi! Seigneur.... Je ne fais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût, furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce Italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers fupportables dans leur vie, ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures, que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes, ne favait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appellait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des fentimens vrais & délicats, que ce grand-homme favait feul exprimer. Auffi, quand il s'eft trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice*, elle a toûjours été repréfentée avec de grands applaudiffemens; elle a fait verfer des larmes; mais la nature accorde prefque auffi rarement les talens néceffaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être repréfentées. Les efprits juftes & défintéreffés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs feuls les font réuffir au théatre.

a) C'eft *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus*: *Vifé*, qui était dans le parterre, cria: *Qu'il parte.*

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de *Bérénice*; il s'envelоppa dans la gloire d'avoir fait une piéce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois scènes; que dis-je? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de *Louis XIV*.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénice* de *Corneille* qu'on jouait en même tems, & que cent critiques se déchaînaient contre la *Bérénice* de *Racine*. Quelle en était la raison? C'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce stile naturel auquel personne ne pouvait atteindre. On sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées, & rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué, tant poursuivi par la médiocrité & par l'envie, a gagné à la longue tous les suffrages. Le tems seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans, de ce que peuvent la malignité & le préjugé. *Adélaïde du Guesclin* fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé, après plus de trente années, de la remettre au théatre, sans y changer un seul mot, & elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un tems, aliéne tous les esprits dans

un autre. Il n'eſt qu'un ſeul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'eſt celui de la ſatyre groſſière qu'on mépriſe, même en s'en amuſant quelques momens; c'eſt cette critique acharnée & mercenaire d'ignorans qui inſultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; qui dénigrent les tableaux du ſallon, ſans avoir ſu deſſiner; qui s'élèvent contre la muſique de *Rameau* ſans ſavoir ſolfier. Miſérables bourdons qui vont de ruche en ruche ſe faire chaſſer par les abeilles laborieuſes.

NB. *Les points.... qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauſes, les ſilences, les tons ou radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie ſoit jamais repréſentée.*

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

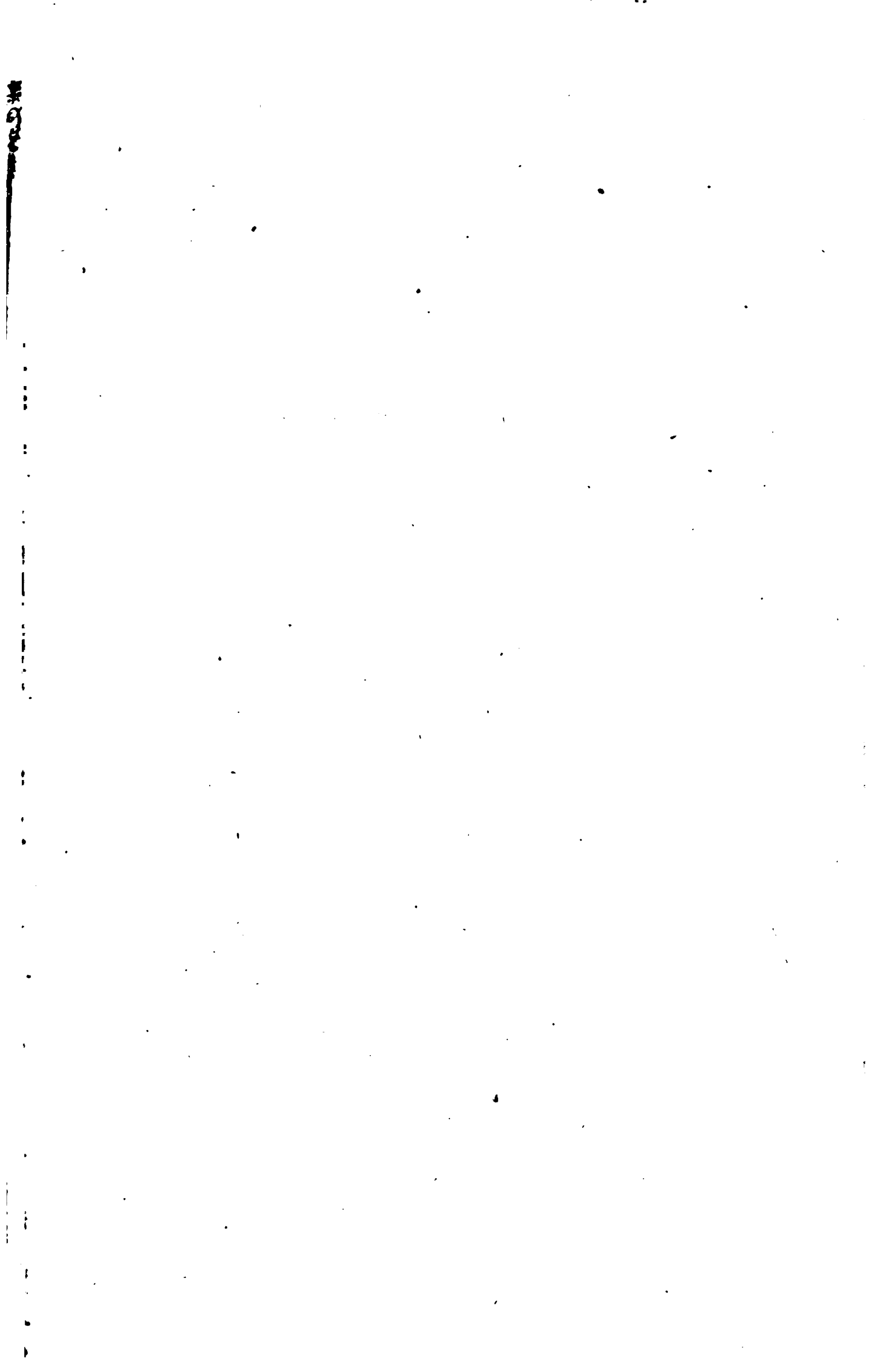
SOZAME, ancien Général Persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéïde.

HIRCAN, Officier d'Athamare.

Scythes & Persans.





Je jure d'etre a lui . . . Ciel ! Qu'est ce que je vois

LES SCYTHES, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre repréſente un bocage & un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes & des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes *couverts de peaux de tigres, ou de lions.*

HERMODAN.

INdatire, mon fils, quelle eſt donc cette audace?
Qui ſont ces étrangers? quelle inſolente race
A franchi les ſommets des rochers d'Immaüs?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquiles?

INDATIRE.

Mes braves compagnons ſortis de leurs aziles,
Avec rapidité ſe ſont rejoints à moi,
Ainſi qu'on les voit tous s'attrouper ſans effroi
Contre les fiers aſſauts des tigres d'Hircanie.

Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril & la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance; & d'abord,
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or & les diamans brillent sur ses habits;
Son turban disparaît sous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui faisant connaître
Que ce titre de maître aux Persans si sacré
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré.
Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
Sans Rois & sans sujets, tous libres & tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous insulter?
Alors il me répond, d'une voix douce & fière,
Que des Etats Persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs & pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
Et les sombres chagrins répandus sur son front.
Nous offrons cependant à sa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a semé sous nos pas;
Mais surtout des carquois, des flèches, des armures,
Ornemens des guerriers & nos seules parures.
Ils présentent alors, à nos regards surpris,

Des chefs-d'œuvre d'orgueil ſans meſure & ſans prix,
Inſtrumens de molleſſe, où ſous l'or & la ſoie
Des inutiles arts tout l'effort ſe déploie.
Nous avons rejetté ces préſens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la ſimple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre eſt une injure ;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous ſommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourſuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié ſincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous eſt un jour proſpère.
Ils pourront voir nos jeux & nos ſolemnités,
Les charmes d'Obéïde & mes félicités.

HERMODAN.

Ainſi donc, mon cher fils, juſqu'en notre contrée,
La Perſe eſt triomphante ; Obéïde adorée,
Par un charme invincible a ſubjugué tes ſens !
Cet objet, tu le ſais, naquit chez les Perſans.

INDATIRE.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître ?

HERMODAN.

Son père juſqu'ici ne s'eſt point fait connaître ;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Tranſplanta ſa famille en ce déſert ſauvage.

Mais dans ſes entretiens j'ai ſouvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il eſt perſécuté : la vertu malheureuſe
Devient plus reſpectable, & m'eſt plus précieuſe.
Je vois avec plaiſir que du ſein des honneurs,
Il s'eſt ſoumis ſans peine à nos loix, à nos mœurs,
Quoiqu'il ſoit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille eſt encore au-deſſus.
De ſon ſexe & du nôtre elle unit les vertus.
Courageuſe & modeſte, elle eſt belle & l'ignore.
Sans doute elle eſt d'un rang que chez elle on honore.
Son ame eſt noble au moins; car elle eſt ſans orgueil,
Simple dans ſes diſcours, affable en ſon accueil.
Sans aviliſſement à tout elle s'abaiſſe;
D'un père infortuné ſoulage la vieilleſſe,
Le conſole, le ſert, & craint d'appercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà ſon devoir.
On la voit ſupporter la fatigue obſtinée,
Pour laquelle on ſent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille ſurtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour & le modelle;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encor aux uſages des Scythes,
Adorateur des loix que nos mœurs ont preſcrites,

Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide;
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux!
O cher concitoyen de nos pâtres heureux!
Les Perſans en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie!
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux Dieux.
J'en atteſte les miens, & le jour qui m'éclaire;
Mon cœur ſe donne à toi, comme il eſt à mon père;
Je te ſers comme lui. Quoi, tu verſes des pleurs!

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe; & ſi dans mes malheurs
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,

Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
La cicatrice en reſte ; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a ſoufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'eſt connue ;
Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire ;
Elle eſt l'unique bien que les Dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déja preſſé ;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle ;
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta ſage contrée,
Préſide à l'union que j'ai tant déſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer :
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher & noble eſpoir de ma triſte famille ;
Mon fils, obtien ſes vœux ; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, & je revole aux ſiens.

SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

Ami, repoſons-nous ſur ce ſiége ſauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mouſſe & le feuillage;
La nature nous l'offre: & je hais dès longtems
Ceux que l'art a tiſſus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perſe?

SOZAME.

Il eſt vrai.

HERMODAN.

Ton ſilence
M'a privé trop longtems de cette confidence.
Je ne hais point les grands. J'en ai vu quelquefois
Qu'un deſir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Perſans les mœurs nobles & fières.
Je ſais que les humains ſont nés égaux & frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit reſpecter
Ceux qu'en exemple au peuple un Roi veut préſenter;
Et la ſimplicité de notre République
N'eſt point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Croi-moi, tu t'abuſais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chûte, ma miſère,

La ſource de mes maux, pardonne au cœur d'un père.
J'ai tout perdu ; ma fille eſt ici ſans appui ;
Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui
Ne réjaillît ſur elle & ne flétrît ſa gloire.
Appren d'elle & de moi la malheureuſe hiſtoire.

HERMODAN. (*Ils s'aſſeyent tous deux.*)
Sèche tes pleurs, & parle.

SOZAME.
Appren que ſous Cyrus
Je portai la terreur aux peuples éperdus.
Yvre de cette gloire, à qui l'on ſacrifie,
Ce fut moi dont la main ſubjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.
Il eſt bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.
Ah ! croi-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être eſclave d'un Roi pour faire un peuple eſclave,
De ramper par fierté, pour ſe faire obéir,
M'ont égaré longtems, & font mon repentir....
Enfin, Cyrus ſur moi répandant ſes largeſſes,
M'orna de dignités, me combla de richeſſes.
A ſes conſeils ſecrets je fus aſſocié.
Mon protecteur mourut, & je fus oublié.
J'abandonnai Cambyſe, illuſtre téméraire,
Indigne ſucceſſeur de ſon auguſte père.
Ecbatane, du Mède autrefois le ſéjour,
Cacha mes cheveux blancs à ſa nouvelle cour.

Mais

Mais ſon frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu perſécuteur impie,
De mes jours honorés empoiſonna la fin.
Un enfant de ſa ſœur, un jeune homme ſans frein,
Généreux, il eſt vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ſes paſſions caractère indomptable,
Mépriſant ſon épouſe en poſſédant ſon cœur,
Pour la jeune Obéïde épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître deſpotique,
Ce ſoutien de mon âge & mon eſpoir unique.
Athamare eſt ſon nom; ſa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de deshonneur.

HERMODAN.

As-tu par ſon trépas repouſſé cet outrage?

SOZAME.

J'oſai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les tranſports violens
D'un eſprit indomptable en ſes emportemens.
De ſa mère en ce tems les Dieux l'avaient privée,
Par moi ſeul à ce Prince elle fut enlevée.
Les dignes courtiſans de l'infame Smerdis,
Monſtres, par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraiſſant ſincères;
Ils feignaient de me plaindre en oſant m'accuſer,
Et me cachaient la main qui ſavait m'écraſer.
C'eſt un crime en Médie, ainſi qu'à Babilone,
D'oſer parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

Ô de la ſervitude effets aviliſſans!

Quoi ! la plainte eſt un crime à la cour des Perſans !

SOZAME.

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir & ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur ?

SOZAME. (*Les deux vieillards ſe lèvent.*)

Ce ſouvenir honteux ſoulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,
Tout fut tenté par eux, & tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête ; on partage, on ravit
Mes emplois & mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon père, & ſubiſſant ſon ſort
Accompagne ma fuite & s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme ;
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des Rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les loix.
Mais je ſens que ma fille aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.
J'ai peur que la raiſon, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illuſion fatale

Dont le charme trompeur a fascinė toûjours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rappellant mes allarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter;
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour,
Fait mépriser les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéïde
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser dans ses beaux ans,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le tems?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présens, & mes douleurs passées;
Cache-les à ton fils; & que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais appren qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, & surtout à mon fils.
Il s'en allarmerait.

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

OBéïde se donne,
Obéïde est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

REspectables vieillards, sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a longtems cherché.

HERMODAN *à Sozame.*

O ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.
Lui pourſuivre Sozame ! il ceſſerait de vivre.
LE SCYTHE.
Ce généreux Perſan ne vient point défier
Un peuple de paſteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être eſt-ce un banni qui ſe dérobe au monde,
Un illuſtre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,
Raſſaſiés de trouble, & fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la groſſière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais ſenſible, mais tendre ;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.
HERMODAN *à Sozame.*
Ces pleurs me ſont ſuſpects, ainſi que ſes préſens.
Pardonne à mes ſoupçons, mais je crains les Perſans.
Ces eſclaves brillans veulent au moins ſéduire.
Peut-être c'eſt à toi qu'on cherche encor à nuire ;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton ſang à ſa rage échappé.
D'un Prince quelquefois le malheureux miniſtre
Pleure en obéïſſant à ſon ordre ſiniſtre.
SOZAME.
Oubliant tous les Rois dans ces heureux climats,
Je ſuis oublié d'eux, & je ne les crains pas.
INDATIRE *à Sozame.*
Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer ſeulement de reſpect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'eſt un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégreſſe.
Que nous fait d'un Perſan la joie ou la triſteſſe?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(*à Sozame.*)

Vien préſenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuſe à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toûjours ſoumiſe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y réſolvez-vous ?

OBÉÏDE.

Oui, j'aurai le courage
D'enſevelir mes jours en ce déſert ſauvage.
On ne me verra point, laſſe d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
Eſſayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris diſperſés
Que tant d'avides mains ont en foule amaſſés.
Quand ſa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeuneſſe peut-être en fut épouvantée;
Mais j'eus honte bientôt de ce ſecret retour,
Qui rappellait mon cœur à mon premier ſéjour.
J'ai ſans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de perſévérance.
Je me ſuis fait enfin dans ces groſſiers climats,
Un eſprit & des mœurs que je n'eſpérais pas.
Ce n'eſt plus Obéide à la cour adorée,
D'eſclaves couronnés à toute heure entourée;

Tous ces grands de la Perſe à ma porte rampans,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple induſtrieux les talens mercenaires
De mon goût dédaigneux ne ſont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté
Pour ſubir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,
En m'en donnant la force eſt mon noble ſalaire.

SULMA.

Votre rare vertu paſſe votre malheur ;
Dans votre abaiſſement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout ; mais le cœur eſt-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ſes droits ; ſes bienfaiſantes mains
Ont mis ce ſentiment dans les faibles humains.
On ſouffre en ſa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle eſt bien chère.

OBÉÏDE.

Le ciel m'en donne une autre, & je la dois chérir,
La ſupporter du moins, y languir, y mourir ;
Telle eſt ma deſtinée.... Hélas ! tu l'as ſuivie !
Tu quittas tout pour moi, tu conſoles ma vie ;
Mais je ferais barbare en t'oſant propoſer
De porter ce fardeau qui commence à peſer.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée,
Tu trouveras peut-être une ame aſſez bien née,
Compatiſſante aſſez pour acquitter vers toi
Ce que le ſort m'enlève, & ce que je te doi.
D'une pitié bien juſte elle ſera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.

Pars, ma chère Sulma; revoi, si tu le veux,
La superbe Ecbatane & ses peuples heureux:
Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéïde.

SULMA.

Ah! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous seule; & votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai, ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉÏDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejetton;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare,
Sans état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux;
Tout m'est indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquile?

OBÉÏDE.

Cesse de m'arracher, en croyant m'éblouïr,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouïr.
Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,
Ce cœur doit s'en punir: il se doit imposer

Un frein qui le retienne & qu'il n'ofe brifer.

SULMA.

D'un père infortuné, victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉÏDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets.
Obéïde à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉÏDE.

Tout eft fini. Mon père veut un gendre,
Il défigne Indatire, & je fais trop l'entendre;
Le fils de fon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eft donc fait?

OBÉÏDE.

Tu vois l'autel facré *a*)
Que préparent déja mes compagnes heureufes,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereufes,
Tranquilles, fans regrets, fans cruel fouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet afpect vous paraiffez frémir?

a) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, & attachent des feftons aux arbres qui l'entourent.

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

CEt autel me rappelle en ces forêts si chères;
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.
Je veux lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix:
L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de sa main libre & pure.
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres loix la contrainte importune,
Soumettent tristement l'amour à la fortune.
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière;
Elle aime à partager ses travaux & son sort,
L'accompagne aux combats, & fait venger sa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton Empire?
La sincère Obéïde aime-t-elle Indatire?

OBEÏDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déja dit, je l'ai dit à mon père;
Et son choix & le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger;

Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique ?
Obéïde, est-il vrai qu'un astre tyrannique,
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour ?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
Di-moi, chère Obéïde, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur ?

OBEÏDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les sermens
Dont nos cœurs & nos Dieux sont les sacrés garans ?
Obéïde, il n'a rien de la pompe inutile,
Qui fatigue ces Dieux dans ta superbe ville :
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présens de la nature, images de nos cœurs.

OBEÏDE.

Va, je crois que des cieux le grand & juste Maître
Préfère ce saint culte, & cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les Dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

INDATIRE.

Sais-tu que ces Perſans venus ſur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians bocages ?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBEÏDE.

Les Perſans !... que dis-tu ?... les Perſans !

INDATIRE.

Tu frémis.
Quelle pâleur, ô ciel ! ſur ton front répandue !
Des eſclaves d'un Roi peux-tu craindre la vue ?

OBEÏDE.

Ah ! ma chère Sulma !

SULMA.

Votre père & le ſien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous conſacrer nos fêtes ſolemnelles.

OBEÏDE *à Sulma.*

Allons ;.... je l'ai voulu.

SCENE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, & des Scythes ſans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.*)

HERMODAN.

Voici l'autel ſacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes ſermens, où jurèrent nos pères.

(*à Obéïde.*)

Nous n'avons point ici de plus pompeux myſtères:
Notre culte, Obéïde, eſt ſimple comme nous.

SOZAME (*à Obéïde.*)

De la main de ton père accepte ton époux.

(*Obéïde & Indatire mettent la main ſur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéïde aux mains de ſon amant;
Et toûjours plus épris, & toûjours plus fidelle,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

OBÉÏDE.

Je me ſoumets, grands Dieux, à vos auguſtes loix;
Je jure d'être à lui.... Ciel! qu'eſt-ce que je vois?

(*Ici Athamare & des Perſans paraiſſent.*)

SULMA.

Ah! Madame.

OBEÏDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,

Quelle terreur ſubite a donc frappé ſon ame?

Compagnes d'Obéïde, allons à ſon ſecours.

(*Les femmes Scythes ſortent avec Indatire.*)

SCENE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

Scythes, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours

Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel ſort impitoyable

T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix?

Tu dois être content des maux que tu m'as faits.

Ton indigne Monarque avait profcrit ma tête;

Viens-tu la demander? malheureux, elle eſt prête;

Mais tremble pour la tienne. Appren que tu te vois

Chez un peuple équitable & redouté des Rois.

Je demeure étonné de l'audace inouïe

Qui t'amène ſi loin pour hazarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juſte, écoutez ; je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi neveu de Cyrus ! & tu viens chez les Scythes !

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aſpect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te perſécutai ; ma fougueuſe jeuneſſe
Offenſa ton honneur, accabla ta vieilleſſe ;
Un Roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang ;
Un jugement inique a pourſuivi ton ſang.
Scythes, ce Roi n'eſt plus, & la première idée
Dont après ſon trépas mon ame eſt poſſédée,
Eſt de rendre juſtice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené,
Pour expier ma faute, hélas ! trop pardonnable ;
La ſuite en fut terrible, inhumaine, exécrable ;
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer ;
Dans tes honneurs paſſés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes tréſors, ma puiſſance ;
Ecbatane eſt du moins ſous mon obéiſſance ;
C'eſt tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ;
Tout le reſte a ſubi les loix de Darius.
Mais je ſuis aſſez grand, ſi ton cœur me pardonne.
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul Monarque avant moi ſur le trône affermi,
N'a quitté ſes Etats pour chercher un ami.
Je donne cet exemple, & ton maître te prie ;

Enten

Enten ſa voix, enten la voix de ta patrie,
Cède aux vœux de ton Roi, qui vient te rappeller,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me ſens attendri d'un ſpectacle ſi rare.

SOZAME.

Tu ne me ſéduis point, généreux Athamare.
Si le repentir ſeul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je ſaurais pardonner.
Tu ſais quel eſt mon cœur; il n'eſt point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais ſenſible.
Je vois trop les chagrins dont il eſt déſolé;
Et ce n'eſt pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'eſt plus tems; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languiſſante vie.
Inſtruit bien chérement, trop fier & trop bleſſé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offenſé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais; ren-moi grace
De ne pas révéler ta dangereuſe audace.
Ami, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Vien, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O ciel! ô deſtinée!
O paſſion fatale à me perdre obſtinée!

Il n'eſt plus tems, dit-il : il a pu ſans pitié,
Voir ſon Roi repentant, ſon maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde aſſemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a ſoudain ſouſtraite à mon œil égaré.
Quelle eſt donc cet autel de guirlandes paré ?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hymenée ?
Ciel ! quel tems je prenais ! à cet aſpect d'horreur
Mes remords douloureux ſe changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai !

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiſcrètes :
Reſpectez, croyez-moi, les modeſtes foyers
D'agreſtes habitans, mais de vaillans guerriers ;
Qui ſans ambition, comme ſans avarice,
Obſervateurs zélés de l'exacte juſtice,
Ont mis leur ſeule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point allarmer leur noble indépendance ;
Ils ſavent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils ſont offenſés.

ATHAMARE.

Tu t'abuſes, ami ; je les connais aſſez ;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs ſtériles climats,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos ſoldats,

HIRCAN.

Mais, fouverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah! c'eſt trop contredire
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inſpire.
Ma paſſion m'emporte & ne raiſonne pas.
Si j'euſſe été prudent, ſerais-je en leurs Etats?
Au bout de l'univers Obéïde m'entraîne;
Son eſclave échappé lui rapporte ſa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au ſort qui me pourſuit,
Pour l'arracher des lieux où ſa douleur me fuit,
Pour la ſauver enfin de l'indigne eſclavage
Qu'un malheureux vieillard impoſe à ſon jeune âge;
Pour mourir à ſes pieds d'amour & de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir ſon cœur.

HIRCAN.

Mais ſi vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende? & que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux poſſeſſeur,
Inſulte mon amour, outrage mon honneur!
Que du bien qu'il m'arrache il ſoit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'allarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
Entre un Scythe & ſon maître a-t-elle à balancer?
Dans ſon cœur autrefois j'ai vu trop de nobleſſe,

Pour croire qu'à ce point ſon orgueil ſe rabaiſſe.

HIRCAN.

Mais ſi dans ce choix même elle eût mis ſa fierté !

ATHAMARE.

De ce doute offenſant je ſuis trop irrité.
Allons : ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père,
S'il mépriſe mes pleurs . . . . qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un Prince eſt homme, & qu'il peut s'égarer :
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute & s'oubliant ſoi-même,
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
Quand il répare tout, il faut ſe ſouvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi ! c'était Obéïde ! ah ! j'ai tout pressenti :
Mon cœur désespéré m'avait trop averti,
C'était elle, grands Dieux !

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappellaient ses esprits sur ses lévres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger ? Obéïde !

HIRCAN.

Oui, Seigneur ;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos loix.
Son père & son époux sont encor auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui ? son époux, un Scythe !

HIRCAN.

Eh quoi, cette nouvelle

A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler !

ATHAMARE.

Eh ! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler ?
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire ?
Son époux, me dis-tu ?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, & de ces cantons l'espérance & l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu disparaître.
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel,
Qu'un long tressaillement, suivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéïde oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée,
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Asyle malheureux dont son père a fait choix.
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie & pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite.
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéïde rendue ;
En touchant cet autel est tombée éperdue ?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil,

Reconnu des Perſans le faſtueux orgueil.
Ma préſence à ſes yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes;
A l'affreuſe indigence un père abandonné,
Par un Monarque injuſte à la mort condamné,
Sa fuite, ſon ſéjour en ce pays ſauvage,
Cette foule de maux qui ſont tous mon ouvrage.
Elle aura raſſemblé ces objets de terreur;
Elle imite ſon père, & je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel ſaiſiſſement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine & la colère?
Les ſoupirs, croyez-moi, ſont la voix des douleurs;
Et les yeux irrités ne verſent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorſqu'elle m'a vu, ſi ſon ame ſurpriſe,
D'une ombre de pitié s'était au moins épriſe;
Si liſant dans mon cœur, ſon cœur eût éprouvé
Un tumulte ſecret faiblement élevé!....
Si l'on me pardonnait! tu me flattes peut-être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, & quel ſera mon ſort?
Mon aſpect en tout tems lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait ſa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de ſa patrie!

HIRCAN.

Elle l'aime, ſans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me ſecourir
C'eſt une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.

Elle aime sa patrie, ... elle épouse Indatire! ....
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire,
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle absout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos ayeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale yvresse!
Age des passions! trop aveugle jeunesse!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?
(*Indatire passe dans le fond du théatre à la tête d'une troupe de guerriers.*)
Que veut le fer en main cette troupe rustique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.
Ce sont de simples jeux par le tems consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers; la valeur les apprête.
Indatire y préside, il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclus de ces solemnités,
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux ! vous me voulez conduire en ſa préſence.
Cette fête du moins m'apprend que vos ſecours
Ont diſſipé l'orage élevé ſur ſes jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéïde
Marche vers la cabane où ſon père réſide.

ATHAMARE.

C'eſt elle ; je la vois. Tâche de déſarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer....
Des chaumes ! des roſeaux ! voilà donc ſa retraite !
Ah ! peut-être elle y vit tranquille & ſatisfaite.
Et moi....

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournez pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périſſe.

OBEÏDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon déſeſpoir finiſſe,
C'en eſt trop.... Laiſſe-moi, fatal perſécuteur ;
Va, c'eſt toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un ſeul moment.

OBEÏDE.

Et le dois-je, barbare ?
Dans l'état où je suis que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Déſeſpéré, ſoumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéïde autant que je m'abhorre.
Ah ! ne détourne point tes regards effrayés :
Il me faut ou mourir, ou régner à tes pieds.
Frappe, mais enten-moi. Tu ſais déja peut-être,
Que de mon ſort enfin les Dieux m'ont rendu maître ;
Que Smerdis & ma femme en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau,
Qu'Ecbatane eſt à moi.... Non, pardonne, Obéïde ;
Ecbatane eſt à toi : l'Euphrate, la Perſide,
Et la ſuperbe Egypte, & les bords Indiens,
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéïde, ainſi que ta beauté,
Eſt au-deſſus d'un rang dont il n'eſt point flatté ;
Que la pitié du moins le déſarme & le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
Image de nos Dieux, ne fais-tu que punir ?
Ils ſavent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois ſans le craindre.

OBEÏDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de ſi loin

Viens-tu de me troubler prendre le trifte foin,
Tenter dans ces forêts ma mifère tranquile,
Et chercher un pardon.... qui ferait inutile ?
Quand tu m'ofas aimer pour la première fois,
Ton Roi d'un autre hymen t'avait prefcrit les loix.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre;
Sans un crime plus grand je ne faurais t'entendre.
Ne fai point fur mes fens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéïde refpire ;
Pren pitié de mon fort.... & refpecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! un vil mortel !

OBEÏDE.

Pourquoi méprifes-tu
Un homme, un citoyen.... qui te paffe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé fi j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carrière ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon fort dépend de toi ; mon ame eft dans tes mains.
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable,
L'amour au monde entier la rendrait refpectable.

OBEÏDE.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles fentimens ?
Athamare !

ATHAMARE.

Obéïde ! il en eft encore tems.
De moi, de mes Etats, augufte Souveraine,
Viens embellir cette ame efclave de la tienne,

Vien régner.

OBEÏDE.

Puiſſes-tu loin de mes triſtes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des Dieux !

ATHAMARE.

Je n'en veux point ſans toi.

OBEÏDE.

Ne voi plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBEÏDE.

Périſſe la mémoire
De mes malheurs paſſés, de tes cruels amours.

ATHAMARE.

Obéïde à la haine a conſacré ſes jours !

OBEÏDE.

Mes jours étaient affreux : ſi l'hymen en diſpoſe,
Si tout finit pour moi, toi ſeul en es la cauſe.
Toi ſeul as préparé ma mort dans ces déſerts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBEÏDE.

Rien ne rompra mes fers ;
Je me les ſuis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBEÏDE.

J'ai fait ſerment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'eſt pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBEÏDE.

Ah!... c'eſt pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laiſſât libre au moins une fille ſi chère,
Que ſon cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il ceſſât enfin de s'exiler ici?
Di-lui....

OBEÏDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma miſère,
Il eſt fait; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait conſentir.
Sa vertu t'eſt connue; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eſt dans la haine; & lui ſeul eſt coupable.

OBEÏDE.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir.
Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix & le père & la fille.
Il vient, ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBEÏDE.

Sors, ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBEÏDE.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeſte
Qui des jours d'Obéïde empoiſonne le reſte,
Fui; ne l'outrage plus par ton fatal aſpect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au reſpect.
J'obéis.... Dieux puiſſans qui voyez mon offenſe,
Secondez mon amour & guidez ma vengeance.

SCENE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

EH! quoi, notre ennemi nous pourſuivra toûjours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne ſe flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père inſenſible à ce nouvel outrage.

OBEÏDE.

Mon père.... il vous reſpecte.... il ne me verra plus;
Pour jamais à le fuir mes vœux ſont réſolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBEÏDE.

Je le ſais.

SOZAME.

Ton ſuffrage,
Dépendant de toi ſeule, a reçu ſon hommage.

OBEÏDE.

J'ai cru vous plaire au moins;... j'ai cru que ſans fierté

Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propoſe,
Par un de ces Perſans dont ſon pouvoir diſpoſe ?

OBEÏDE.

Qu'a-t-il pu demander ?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briſer tes liens, de le ſuivre avec toi,
D'arracher ma vieilleſſe à ma retraite obſcure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBEÏDE.

Comment reçevez-vous cette offre ?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'eſt aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,
Indatire en tes bras par ſon père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit ;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégreſſe.
Les Scythes ſont humains & ſimples ſans baſſeſſe ;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;
On ne les trompe point avec impunité ;
Et ſurtout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBEÏDE.

Seigneur, vous vous borniez à me perſuader ;
Pour la première fois pourquoi m'intimider ?
Vous ſavez ſi du ſort bravant les injuſtices,

J'ai fait depuis quatre ans d'aſſez grands ſacrifices.
S'il en falait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir.... ainſi que ma miſère.
Allez.... vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendreſſe un reſte de frayeur,
Triſte & commun effet de l'âge & du malheur;
Mais qu'il parte aujourd'hui; que jamais ſa préſence
Ne profane un aſyle ouvert à l'innocence.

OBEÏDE.

C'eſt ce que je prétends, Seigneur; & plût aux Dieux
Que ſon fatal aſpect n'eût point bleſſé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Quelle fête cruelle! ainſi dans ce ſéjour
Vos beaux jours enterrés ſont perdus ſans retour?

OBEÏDE.

Ah Dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un Prince généreux.... qui vous plaiſait peut-être,
Vous les abandonnez ſans crainte & ſans pitié?

OBEÏDE.

OBEÏDE.

Mon deſtin l'a voulu ..... j'ai tout ſacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toûjours la cour & la patrie?

OBEÏDE.

Malheureuſe!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBEÏDE.

Hélas!

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.
Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.
Il eſt des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en eſt de plus grands dont le poiſon cruel
Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.
Mais lorſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
Après un ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble,
Lorſque tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il ſoutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand Prince....

OBEÏDE.

Ah! fatal Athamare!

Quel démon t'a conduit dans ce ſéjour barbare?
Que t'a fait Obéïde? & pourquoi découvrir
Ce trait longtems caché qui me faiſait mourir?
Pourquoi renouvellant ma honte & ton injure,
De tes funeſtes mains déchirer ma bleſſure?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop, c'eſt trop vous immoler

A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les Rois son trop juste couroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, & non pas sa victime.
Athamare est vaillant; & de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBEÏDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses Etats que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, & le vôtre & le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est tems à la fin qu'il vous suive à son tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBEÏDE.

Non, ce parti serait injuste & dangereux,
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur & de rage....
Enfin l'hymen est fait:.... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, & votre œil qui s'égare,
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des Rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il ? hélas !

OBEÏDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire ?

OBEÏDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, & que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire osera me parler ?

HIRCAN.

Il l'osera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne :.... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte.
Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle atteinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux ?
Mais qui sur ses foyers peut avec insolence
Braver impunément un Prince & sa puissance.

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai ; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre ; & ma gloire éternelle

Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penses-tu qu'Indatire en sa grossiéreté
Ait senti comme moi le prix de sa beauté ?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide ;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéïde.
L'amour, la jalousie & ses emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément ; le ciel fait animer
Des mêmes passions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ses desseins,
Le fond de l'homme reste, il est partout le même.
Persan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc : je saurai le garder.

HIRCAN.

Vous hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hazarder ?
Ma vie ? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache :
Mon nom ? quoiqu'il arrive il restera sans tache :
Mes amis ? ils ont trop de courage & d'honneur
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrète
Pourait inquiéter leur marche & leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi : .... Qui tourne ici ses pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez, que loin de moi ma garde se retire,
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès,
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître;
Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, & d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.

Le dernier des Perſans de ma ſolde honoré,
Eſt plus riche & plus grand, & plus conſidéré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ſes déſirs eſt toûjours riche aſſez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéreſſés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déſerts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as ſi tu me ſers;
Elle eſt ſous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une République,
Ingrate en tous les tems, & ſouvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant ſous ma loi.
J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Appren que ces indignes Scythes,
Voiſins de ton pays, ſont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu ſe porter.

Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice ;
Ils n'ont su que servir ; leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains ;
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers.
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés ;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable ;
Egal à toi sans doute, & non moins respectable.

ATHAMARE.

Elève ta patrie, & cherche à la vanter ;
C'est le recours du faible, on peut le supporter.
Ma fierté que permet la grandeur souveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juste au moins ?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Ren-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi !

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujettes,
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites ;
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,

Et que sans injustice on ne peut m'enlever.
Ren sur l'heure Obéïde.

INDATIRE.

A ta superbe audace;
A tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération,
Que l'univers estime en notre nation.
Obéïde, dis-tu, de toi seul doit dépendre;
Elle était ta sujette! oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouïsse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave?
La nature qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y consens; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéïde honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,
La liberté, la paix, qui sont notre appanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéïde ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,
Que tout autre qu'un Roi ne saurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame est possédée,

Son amour ; c'eſt le bien qui doit m'appartenir!
A moi ſeul était dû l'honneur de la ſervir.
Oui, je deſcends enfin juſqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui ſoumis l'empire,
Avant que les deſtins euſſent pu t'accorder
L'heureuſe liberté d'oſer la regarder.
Ce tréſor eſt à moi, barbare, il faut le rendre;

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre,
Excite ma pitié plutôt que mon couroux.
Sa libre volonté m'a choiſi pour époux;
Ma probité lui plut : elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un aſyle ſaint, de paix & d'innocence,
Fui; ceſſe de troubler, ſi loin de tes Etats,
Des mortels tes égaux qui ne t'offenſent pas.
Tu n'es pas Prince ici.

ATHAMARE.

Ce ſacré caractère
M'accompagne en tous lieux ſans m'être néceſſaire.
Si j'avais dit un mot, ardents à me ſervir,
Mes ſoldats à mes pieds auraient ſu te punir.
Je deſcends juſqu'à toi; ma dignité t'outrage,
Je la dépoſe ici, je n'ai que mon courage;
C'eſt aſſez, je ſuis homme, & ce fer me ſuffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéïde, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie ;
Ton accueil nous flattait : notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité ;
Et tu veux me forcer, dans la même journée,
De souiller par ta mort un si saint hymenée !

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue : ... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah ! c'en est trop....

ATHAMARE.

Sui-moi,
Je te fais cet honneur.

(*Il sort.*)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN *à Indatire qui est prêt de sortir.*

Vien, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidelle.
Vien, le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai,
Allez.... O cher objet ! je te mériterai.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous ſuivre ? il diffère !...

HERMODAN.

Ah ! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jetté mon ame !
As-tu vu ſur ſon front des ſignes de fureur ?

SOZAME.

Quel en ſerait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais ſon trouble était grand. Sozame, je ſuis père.
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner :... avançons ; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés ; & mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage, & ne me ſervent plus....

(*Il s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.*)

Mon fils ne revient point :...j'entends un bruit horrible.

(*Au Scythe qui eſt auprès de lui.*)

Je ſuccombe.... Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Raſſure-toi, j'y vole, ils ſont prêts en tout tems.

SOZAME *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, diſſipe tes allarmes.

HERMODAN *ſe relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper. Oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes!

Aux armes, compagnons, ſuivez-moi, paraiſſez.

Où la trouver?

HERMODAN *effrayé en chancelant.*

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ſes Gardes.*

Obéiſſez,

De ſa retraite indigne enlevez Obéïde,

Courez, dis-je, volez; que ma garde intrépide,

(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)

Se faſſe un chemin prompt dans la foule des morts.

C'eſt toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, raviſſeur coupable,
Infidèle Perſan, mon fils ſaura venger
Le déteſtable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce deſſein, Sozame, il nous quittait ſans doute.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieilleſſe & de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de ſervir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE *à ſes ſoldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le ſpectacle d'un fils mourant dans la pouſſière;
Fermez-lui ce paſſage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève.... N'oſes-tu? Quoi! tu gémis!.... je meurs.
Mon fils eſt mort, ami!...

(Il tombe ſur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéïde,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offenſé,
Il faut dans ce moment la conduire & me ſuivre.

SOZAME.

Moi ! ma fille !

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.
Atten mon ordre ici.

(A ſes ſoldats.)

Vous, marchez avec moi.

SCENE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME *ſe courbant vers Hermodan.*

Tous mes malheurs, ami, ſont retombés ſur toi....
Eſpère en la vengeance,... il revient .... il ſoupire ....
Hermodan !

HERMODAN *ſe relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant !
Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reſte quelque force à ta main languiſſante,
Soutien d'un malheureux la marche chancelante ;
Vien, lorſque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même ſépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y ſeront ; ma douleur te le jure.
Mais déja l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas ſeuls.

HERMODAN.

Je l'eſpére ; j'entends

Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos Scythes sont armés.... Dieux, punissez les crimes!
Dieux! combattez pour nous, & prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un père.

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille, est-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéïde.... hélas!

OBEÏDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.
(*A Hermodan.*)
Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique.
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, sous les miens, & dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage & qu'il aime,
Pour d'indignes appas toûjours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire,

On

On ſe diſpute encor ſes membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Perſans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.
(*A tous deux.*)
Où voulez-vous aller, & ſans force & ſans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel ſera le deſtin;
Mais je mets ſans trembler mon ſort en votre main.
Si le Scythe ſur moi veut aſſouvir ſa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me reſtes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres ſoins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faibleſſe.
Si les ſens épuiſés manquent à la vieilleſſe,
Le courage demeure, & c'eſt dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en ſoldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, le Scythe qui a déja paru.

LE SCYTHE.

ENfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déïtés immortelles!

Mon fils ferait vengé ! n'eft-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juftice, & le Scythe eft vainqueur.
Tout l'art que les Perfans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage ;
Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu.
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perfans à la mort eft livrée.
L'autre qui fe retire eft partout entourée
Dans fa fombre épaiffeur de ces profonds taillis,
Où bientôt, fans retour, ils feront affaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui ? ce fier Athamare ?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber fa main,
Epuifé, fans fecours, enveloppé foudain,
Il eft couvert de fang, il eft chargé de chaines.

OBEÏDE.

Lui !

SOZAME.

Je l'avais prévu.... Puiffances fouveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous !

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ferons vengés tous.
Nos loix, nos juftes loix feront exécutées.

OBEÏDE.

Ciel !... Quelles font ces loix ?

HERMODAN.

Les Dieux les ont dictées.

SOZAME (*à part.*)

O comble de douleur & de nouveaux ennuis !

OBEÏDE.

Mais enfin, les Perſans ne ſont pas tous détruits.
On verrait Ecbatane en ſecourant ſon maître,
Du poids de ſa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crain rien.... Toi jeune homme, & vous braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBEÏDE.

Mon père !....

HERMODAN.

Il faut hâter ce juſte ſacrifice.
Manes de mon cher fils ! que ton ombre en jouïſſe !
Et toi qui fus l'objet de ſes chaſtes amours,
Qui fus ma fille chère & le ſeras toûjours,
Qui de ta piété filiale & ſincère
N'as jamais altéré le ſacré caractère,
C'eſt à toi de remplir ce qu'une auſtère loi
Attend de mon pays & demande de toi.

(*Il ſort.*)

OBEÏDE.

Qu'a-t-il dit ? que veut-on de cette infortunée ?
Ah ! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée ?

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce myſtère odieux ?

OBEÏDE.

Je n'ose le prévoir : . . . . je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBEÏDE.

Ah ! laissez-moi mourir, Seigneur, sans vous entendre !

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive ſur l'autel.*)

OBEÏDE (*entre Sozame & Hermodan.*)
Vous vous taiſez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes ſens glacés votre loi doit preſcrire ?
Quel eſt cet appareil terrible & ſolemnel ?

SOZAME.
Ma fille .... il faut parler .... voici le même autel
Que le ſoleil naiſſant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton ſaint hymenée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à ſon couchant.

HERMODAN.
As-tu chéri mon fils ?

OBÉÏDE.
Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon reſpect pour Sozame,
Et mon devoir ſurtout, ſouverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils :... mon ſort ſuivait ſon ſort ;
J'honore ſa mémoire, & j'ai pleuré ſa mort.

HERMODAN.
L'inviolable loi qui régit ma patrie,

Veut que de ſon époux une femme chérie,
Ait le ſuprême honneur de lui ſacrifier,
En préſence des Dieux, le ſang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen ſoit l'autel des vengeances;
Que du glaive ſacré qui punit les offenſes,
Elle arme ſa main pure, & traverſe le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit ſon bonheur.

OBEÏDE.

Moi vous venger?..ſur qui!.. de quel ſang!.. ah mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réſervé ce ſanglant miniſtère.

UN SCYTHE.

C'eſt ta gloire & la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les loix que vos ayeux ont voulu conſacrer;
Mais le danger les ſuit: les Perſans ſont à craindre;
Vous allumez la guerre, & ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Perſans que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'eſt plus tems de garder le ſilence;
Le ſang d'un époux crie; & ton délai l'offenſe.

OBEÏDE.

Je dois donc vous parler...., Peuple, écoutez ma voix,
Je pourrais alléguer, ſans offenſer vos loix,
Que je naquis en Perſe, & que ces loix ſévères
Sont faites pour vous ſeuls, & me ſont étrangères.
Qu'Athamare eſt trop grand pour être un aſſaſſin;

Et que si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, & l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance;
Commandez, mais jugez : voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon Roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs & notre loi.
Tremble.

OBEÏDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, & si je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuse;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crain d'oser rejetter un droit si légitime.

OBEÏDE (*après quelques pas & un long silence.*)

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah! grands Dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le ferment ?

OBÉÏDE.

Je le jure, cruels :
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en fûr, tu l'auras : . . . mais que de ma préfence
On ait foin de tenir le captif écarté,
Jufqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laiffe en ces lieux m'expliquer à mon père ;
Et vous verrez après ce qui vous refte à faire.

LE SCYTHE (*après avoir regardé tous fes compagnons.*)
Nous y confentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare foumife aux loix de mon pays ;
Et ma douleur profonde eft un peu foulagée,
Si par fes nobles mains cette mort eft vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉÏDE.

A ces autels fanglans
Je vous rappellerai quand il en fera tems.

SCENE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉÏDE.

EH bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être

Où le plaiſir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main ;
De ſon monarque ingrat, j'aurais percé le ſein ;
Il le méritait trop. Ma vengeance laſſée
Contre les malheureux ne peut être exercée ;
Tous mes reſſentimens ſont changés en regrets.

OBEÏDE.

Avez-vous bien connu mes ſentimens ſecrets !
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer ſur le ſang d'Indatire ;
Mais je pleure ſur toi dans ce moment cruel.
J'abhorre tes ſermens.

OBEÏDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
Vous ſavez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible, ... & qu'il me faut porter,
Parlez : ... ſur ſon tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBEÏDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Perſans, diſiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés,
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déja ; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBEÏDE.

Achevez donc, Seigneur, de les persuader :
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander :
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'ose t'en répondre.
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront servi ta prière & mes soins?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
Ce sang de tant de Rois que ta main va répandre,
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui coupable envers nous n'en est pas moins sacré.

OBEÏDE.

Il l'est:... mais je suis Scythe,... & le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBEÏDE.

C'est assez, Seigneur, j'ai tout prévu.
J'ai pesé mes destins, & tout est résolu.
Une invincible loi me tient sous son empire.
La victime est promise au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole:... allez, il vous attend;

Qu'il me garde la ſienne, ... il ſera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBEÏDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le tems eſt cher, achevez votre ouvrage.
Laiſſez-moi m'affermir : mais ſurtout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toûjours inviolable.
Je vous en crois :... le reſte eſt dans la main des Dieux.

SOZAME.

Ils ne préſagent rien qui ne ſoit odieux :
Tout eſt horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage eſt vaincu.
Quoi qu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

SCENE III.

OBÉIDE *ſeule.*

AH ! c'eſt trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire & m'irrite;
Mon malheur vint toûjours de me trop captiver
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'eſtime, au reproche;
Je fus eſclave aſſez :... ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBEÏDE.

ENfin je te revois.

SULMA.

Grands Dieux! que j'ai tremblé,
Lorſque diſparaiſſant à mon œil déſolé,
Vous avez traverſé cette foule ſanglante!
Vous affrontiez la mort de tous côtés préſente;
Des flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour! quel hyménée! & quel ſort rigoureux!

OBEÏDE.

Tu verras un ſpectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel! on m'aurait dit vrai!... quoi! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour ſatisfaire un peuple à ſa perte animé!

OBEÏDE.

Moi! complaire à ce peuple, aux monſtres de Scythie,
A ces brutes humains petris de barbarie,
A ces ames de fer, & dont la dureté
Paſſa longtems chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paiſible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, & qui ſans s'émouvoir,
Croit dans le ſang humain ſe baigner par devoir!...
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguſte,

Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuſte,
Mais généreux, ſenſible, & ſi promt à ſortir
De ſes iniquités par un beau repentir !
Qui ? moi ! complaire au Scythe !... O nations ! ô terre !
O Rois qu'il outragea, Dieux maîtres du tonnerre !
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'oſe entraîner !
Uniſſez-vous à moi, mais pour l'exterminer.
Puiſſe leur liberté, préparant leur ruïne,
Allumant la diſcorde & la guerre inteſtine,
Acharnant les époux, les péres, les enfans,
L'un ſur l'autre entaſſés, l'un par l'autre expirans,
Sous des monceaux de morts avec eux diſparaître !
Que le reſte en tremblant rugiſſe aux pieds d'un maître !
Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
Et qu'en mordant le frein du plus lâche eſclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la rage !
Où vais-je m'emporter ! vains regrets ! vains éclats !
Les imprécations ne nous ſécourent pas.
C'eſt moi qui ſuis eſclave, & qui ſuis aſſervie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Aſie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la néceſſité
De ſervir d'inſtrument à leur férocité.

OBEÏDE.

Si j'avais refuſé ce miniſtère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour ſecret qui vous parle pour lui ?

OBEÏDE.

Il m'a parlé toûjours ; & s'il faut aujourd'hui
Expofer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je fuis defcendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'efpoir ;
Pour prix d'un feul regard il m'offre un diadême
Il met tout à mes pieds : & tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux fiens,
Quand l'excès de fes feux n'égale pas les miens,
Lorfque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéïde
Plonge au fein d'Athamare un couteau parricide !

SULMA.

C'eft un crime fi grand, que ces Scythes cruels,
Qui du fang des humains arrofent les autels,
S'ils connaiffaient l'amour qui vous a confumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉÏDE.

Non, ils la conduiraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient fanglante, & du glaive facré
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans fes veines.

SULMA.

Se peut-il ! ...

OBÉÏDE.

Telles font leurs ames inhumaines ;
Tel eft l'homme fauvage à lui-même laiffé ;
Il eft fimple, il eft bon, s'il n'eft point offenfé :
Sa vengeance eft fans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père

Qui creusa ſous vos pas ce gouffre de miſère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Conſulté des vieillards, avec eux ſi lié,
Peut-il bien ſeulement ſupporter qu'on propoſe
L'horrible extrémité dont lui-même eſt la cauſe?

OBEÏDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'oſe même eſpérer,
Des douleurs dont j'ai vu ſon cœur ſe déchirer,
Que ſes pleurs obtiendront de ce Sénat agreſte
Des adouciſſemens à leur arrêt funeſte.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes ſens effrayés.
Je vous haïrais trop ſi vous obéïſſiez.
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice.

OBEÏDE.

Sulma! . . .

SULMA.

Vous frémiſſez.

OBEÏDE.

Il faut qu'il s'accompliſſe.

SCENE V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, Scythes armés, *rangés au fond en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

MA fille, hélas, du moins nos Perſans aſſiégés,
Des piéges de la mort ſeront tous dégagés.

HERMODAN.

Des manes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'eſt due.
(*à Obéïde.*)
De ce peuple, croi-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la ſévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des ſermens eſt une loi ſuprême,
Auſſi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBEÏDE.

C'eſt aſſez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perſans le ſang ſera ſacré,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

HERMODAN.

Tous ſeront épargnés. Les céleſtes puiſſances
N'ont jamais vu de Scythe oſer trahir ſa foi.

OBEÏDE.

Qu'Athamare à préſent paraiſſe devant moi.
(*On amène Athamare enchaîné : Obéïde ſe place entre lui & Hermodan.*)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah ! Dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéïde !
Pren ce fer, ne crain rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi ſeule en tout tems réſervé :
On y verra ton nom, c'eſt-là qu'il eſt gravé.
De tous mes compagnons tu conſerves la vie ;

Tu

Tu me donnes la mort ; c'eſt toute mon envie.
Graces aux immortels tous mes vœux ſont remplis ;
Je meurs pour Obéïde, & meurs pour mon pays.
Raſſure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains en m'immolant que le juſte reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir ſans fermeté,
Si ta main, ſi tes yeux, ſi ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

SULMA.

Ah! Madame!...

OBEÏDE.

O Scythes inhumains!
Connaiſſez dans quel ſang vous enfoncez mes mains.
Athamare eſt mon Prince ; il eſt plus,... je l'adore,
Je l'aimai ſeul au monde,... & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enyvré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBEÏDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un ſang criminel doit laver ſon injure....
(*Levant le glaive entr'elle & Athamare.*)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens :...
Il l'eſt ;... ſauvez ſes jours,... l'amour finit les miens.
(*Elle ſe frappe.*)
Vi, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.

(Elle tombe à mi-corps sur l'autel.

HERMODAN.

Obéïde !

SOZAME.

O mon sang !

ATHAMARE.

La force m'abandonne,
Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéïde !

(il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, & respecte la loi.
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux ! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Enseveli du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort :
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort....
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.
Scythes, que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième & dernier acte.

LES GUEBRES,

OU

LA TOLERANCE.

TRAGÉDIE.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

à l'occasion de la tragédie des GUEBRES.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres* exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette piéce n'eſt pas une tragédie ordinaire dont le ſeul but ſoit d'occuper pendant une heure le loiſir des ſpectateurs, & dont le ſeul mérite ſoit d'arracher avec le ſecours d'une actrice quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point recherché de vains applaudiſſemens qu'on a ſi ſouvent prodigués ſur les théatres aux plus mauvais ouvrages encor plus qu'aux meilleurs.

Il a ſeulement voulu employer un faible talent à inſpirer autant qu'il eſt en lui le reſpect pour les loix, la charité univerſelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'eſt ce qu'on a déja remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jetter dans les eſprits les ſemences de ces vertus néceſſaires à toute ſociété, on a choiſi des perſonnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hazarder ſur la ſcène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux ruſtiques de ſon pere, des

officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, & dont l'autre eſt lieutenant dans la compagnie de ſon frère. Enfin un des acteurs eſt un ſimple ſoldat. De tels perſonnages qui ſe rapprochent plus de la nature, & la ſimplicité du ſtile qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impreſſion & mieux concourir au but propoſé, que des princes amoureux & des princeſſes paſſionnées ; les théatres ont aſſez retenti de ces avantures tragiques qui ne ſe paſſent qu'entre des ſouverains & qui ſont de peu d'utilité pour le reſte des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette piéce : mais ce n'eſt ni pour frapper les yeux par le faſte de la grandeur, ni pour étaler ſon pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie ; & c'eſt pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les Dieux.

Cette heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien* dont les prédéceſſeurs avaient longtems perſécuté une ſecte perſane & même notre religion chrêtienne, accorda enfin aux chrêtiens & aux ſectaires de Perſe la liberté de conſcience par un édit ſolemnel. C'eſt la ſeule action glorieuſe de ſon règne. Le vaillant & ſage *Dioclétien* ſe conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première choſe que fit *Conſtantin* après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveller le fameux édit de liberté de conſcience porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrêtiens. Ainſi c'eſt proprement la liberté donnée au chriſtianiſme qui était le ſujet de la tragédie. Le reſpect ſeul

pour notre religion empêcha, comme on ſait, l'auteur de la mettre ſur le théatre; il donna la piéce ſous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait préſentée ſous le titre *des Chrêtiens*, elle aurait été jouée ſans difficulté, puiſqu'on n'en fit aucune de repréſenter le *St. Geneſt* de *Rotrou*, le *St. Polyeucte* & la *Ste. Théodore vierge & martyre* de *Pierre Corneille*, le *St. Alexis* de *Desfontaines*, la *Ste. Gabinie* de *Bruis*, & pluſieurs autres.

Il eſt vrai qu'alors le goût était moins rafiné; les eſprits étaient moins diſpoſés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans ſon caractère.

On applaudit ſur le théatre ces vers de *Marcele* dans la tragédie de *St. Geneſt*, jouée en 1647, longtems après *Polyeucte*.

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un Dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe;
D'un impoſteur, d'un fourbe & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déïfié?
Un nombre d'ignorans & de gens inutiles,
De malheureux, la lie & l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une divinité:
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrêtiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne poſſèdent pas.

Mais on applaudit encor davantage cette réponſe de *St. Geneſt*.

Si méprifer leurs Dieux, c'eft leur être rebelle,
Croyez qu'avec raifon je leur fuis infidelle,
Et que loin d'excufer cette infidélité,
C'eft un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez fi ces Dieux de métal & de pierre
Seront puiffans au ciel, comme on les croit en terre;
Et s'ils vous fauveront de la jufte fureur
D'un Dieu, dont la créance y paffe pour erreur.
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans & ces gens inutiles,
Les fectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront fi fans caufe ils l'ont déïfié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *St. Polyeucte* le zèle avec lequel il court renverfer les vafes facrés & brifer les ftatues des Dieux dès qu'il eft batifé. Les efprits n'étaient pas alors auffi difficiles qu'ils le font aujourd'hui. On ne s'apperçut pas que l'action de *Polyeucte* eft injufte & téméraire. Peu de gens même favaient qu'un tel emportement était condamné par les faints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prifes tout un peuple affemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de fracaffer des ftatues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans & des femmes! Ce n'eft que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* eft infenfée & coupable. La ceffion qu'il fait de fa femme à un payen, a paru enfin à plufieurs perfonnes choquer la raifon, les bien-

ſéances, la nature & le chriſtianiſme même. Les converſions ſubites de *Pauline* & même du lâche *Félix* ont trouvé des cenſeurs qui en admirant les belles ſcènes de cette piéce, ſe ſont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie eſt peut-être le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Trouver le ſecret de faire en France une tragédie intéreſſante ſans amour, oſer faire parler un enfant ſur le théatre & lui prèter des réponſes dont la candeur & la ſimplicité nous tirent des larmes, n'avoir preſque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens; ſe ſoutenir ſurtout (& c'eſt-là le grand art) par une diction toûjours pure, toûjours naturelle & auguſte, ſouvent ſublime; c'eſt-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine* & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut longtems que des cenſeurs. On connait l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers: *a*)

Pour avoir fait pis qu'Eſther,
Comment Diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale ſi acharnée contre le grand *Racine*, que ſi l'on en croit l'hiſtorien du *Théatre Français*, on donnait dans des jeux de ſociété pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la ſociété de *Boileau*, de *Furetière*,

a) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, Tome V. page 138.

de *Chapelle*, on avait imposé la pénitence de lire une page de la *Pucelle* de *Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du *Siécle de Louis XIV* dit, à l'article Racine : *l'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes*, *& la mort les sépare.*

Enfin ce qui montre encor plus à quel point nos premiers jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours, *Alcibiade* pour qui

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le comte d'*Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elizabeth* amoureuse comme une fille de quinze ans, à l'âge de soixante & huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! & qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer & de pleurer !

Ces énormes platitudes qui ſuffiraient à deshonorer une nation, avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie* il n'en était pas queſtion ; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie ; une autre cabale enfin la reſſuſcita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage eſt un chef-d'œuvre d'éloquence, qu'on le fit repréſenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* & celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impreſſion ſur les eſprits. Alors le public paſſa de trente années d'indifférence au plus grand entouſiaſme.

Malgré cet entouſiaſme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raiſonneurs deſtitués de génie & de goût, qui n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'aviſent de peſer dans leurs petites balances les beautés & les défauts des grands-hommes, à-peu-près comme des bourgeois de la rue St. Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions ſenſées & patriotiques de pluſieurs ſeigneurs conſidérables, ſoit Français, ſoit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de dépoſer ſon empereur *Henri IV*, de le perſécuter juſqu'à la mort, & de lui faire refuſer la ſépulture.

Je crois rendre ſervice à la littérature, aux mœurs, aux loix, en rapportant ici la converſation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsburi* au ſortir d'une repréſentation d'*Athalie*. Je ne puis aimer, diſait ce digne pair d'Angleterre,

le pontife *Joad* ; comment ! conſpirer contre ſa reine à laquelle il a fait ſerment d'obéiſſance ! La trahir par le plus lâche des menſonges en lui diſant qu'il y a de l'or dans ſa ſacriſtie, & qu'il lui donnera cet or ! La faire enſuite égorger par des prêtres à la porte-aux-chevaux ſans forme de procès ! Une reine ! une femme ! quelle horreur ! Encor ſi *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! Mais il n'en a aucun. *Athalie* eſt une grand'mère de près de cent ans ; le jeune *Joas* eſt ſon petit-fils, ſon unique héritier ; elle n'a plus de parens ; ſon intérêt eſt de l'élever & de lui laiſſer la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'eſt une abſurdité inſupportable de ſuppoſer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire. C'eſt pourtant ſur cette abſurdité que le fanatique *Joad* aſſaſſine ſa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puiſqu'il parle ainſi à ſa femme (à cette femme aſſez inutile dans la piéce) lorſqu'il la trouve avec un prêtre qui n'eſt pas de ſa communion.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
Vous ſouffrez qu'il vous parle & vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert ſous vos pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui les embraſent,
Ou que tombant ſur vous ces murs ne vous écraſent !

Je fus très content du parterre qui riait de ces vers, & non moins content de l'acteur qui les ſupprima dans la repréſentation ſuivante. Je me ſentais une horreur inexprimable pour ce *Joad* ;

je m'intéreſſais vivement à *Athalie*, je diſais d'après vous-même,

> Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie
> Si méchamment miſe à mort par Joad.

Car pourquoi ce grand-prêtre conſpire-t-il très imprudemment contre la reine ? Pourquoi la trahit-il ? Pourquoi l'égorge t-il ? C'eſt apparemment pour régner lui-même ſous le nom du petit *Joas*. Car quel autre que lui pourait avoir la régence ſous un roi enfant, dont il eſt le maître ?

Ce n'eſt pas tout, il veut qu'on extermine ſes concitoyens, *qu'on ſe baigne dans leur ſang ſans horreur*; il dit à ſes prêtres :

> Frappez & Tyriens & même Iſraëlites.

Quel eſt le prétexte de cette boucherie ? C'eſt que les uns adorent DIEU ſous le nom phénicien d'*Adonaï*, les autres ſous le nom caldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, eſt-ce là une raiſon pour maſſacrer ſes concitoyens, ſes parens, comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que *Racine* eſt janſéniſte, il veut qu'on faſſe une St. Barthelemi des hérétiques !

Il eſt d'autant plus permis d'avoir en exécration l'aſſaſſinat & les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre ſait être inſpirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu pluſieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* & *Cromwell*. Ils diſent que l'un & l'autre ſe ſervirent de la religion pour faire

mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'assassiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'assassiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette piéce ; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de spectres.

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous ; c'est que tout s'y passe en longs discours ; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs ; c'est que *Josabeth* & *Mathan* sont des personnages peu agissans ; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité & dans l'élégance noble du stile. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théatre ; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action & d'événemens variés : les autres nations nous blâment ; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière ? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacin en long habit de lin*, & le petit *Zacharie*, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent

être profondément occupées, & fortement remuées.

Perſonne ne court véritablement le moindre danger dans cette piéce, juſqu'au moment où la trahiſon du grand-prêtre éclate : car aſſurément on ne craint point qu'*Athalie* faſſe tuer le petit *Joas* ; elle n'en a nulle envie ; *elle veut l'élever comme ſon propre fils*. Il faut avouer que le grand-prêtre par ſes manœuvres & par ſa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conſerver : car en attirant la reine dans le temple ſous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet aſſaſſinat, pouvait il s'aſſurer que le petit *Joas* ne ſerait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot ce qui peut être bon pour une nation, peut être fort inſipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponſe que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon Dieu que je ſers, vous ſervirez le vôtre ;
Ce ſont deux puiſſans Dieux.

Le petit Juif lui répond :

Il faut craindre le mien,
Lui ſeul eſt Dieu, madame, & le vôtre n'eſt rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan* ? Cette réponſe ne ſignifie autre choſe, ſinon, j'ai raiſon & vous avez tort : car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monſieur, j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie*, & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* eſt d'un très dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, condamner le goût de vos Anglais; chaque peuple a ſon caractère. Ce n'eſt point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit ſon *Athalie*; c'eſt pour madame de *Maintenon* & pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas*; ils raiſonnent; mais les Français ſentent; il faut plaire à ſa nation; & quiconque n'a point avec le tems de réputation chez ſoi, n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien l'effet que ſa piéce devait faire ſur notre théatre; il conçut que les ſpectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant eſt menacée, quoiqu'elle ne le ſoit point du tout. Il ſentit qu'il ferait illuſion par le preſtige de ſon art admirable, que la préſence de cet enfant & les diſcours touchans de *Joad* qui lui ſert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger ſon petit-fils, ſon unique héritier; je ſais qu'elle a un intérêt preſſant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui ſervir de ſauve-garde contre ſes ennemis, que la vie de cet enfant doit être ſon plus cher objet après la ſienne propre; mais l'auteur a l'adreſſe de ne pas préſenter cette vérité aux yeux; il la déguiſe, il inſpire de l'horreur pour *Athalie* qu'il repréſente comme ayant égorgé tous ſes petits-fils, quoique ce maſſacre ne ſoit nullement vraiſemblable.

blable. Il suppose que *Joas* a échappé au carnage ; dès-lors le spectateur est allarmé & attendri. Un vrai poëte tel que *Racine* est, si je l'ose dire, comme un DIEU qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile, n'est qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées & nos passions.

Tel fut à-peu-près l'entretien que j'eus autrefois avec mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs esprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des *Guèbres* que je suis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du stile, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser ; celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, & qui n'a été, comme on sait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'*Israël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la piéce tous les prodiges sacrés dont DIEU honora son peuple Juif sous les descendans de *David* ; *Achab* puni, les chiens qui léchent son sang suivant la prédiction d'*Elie* & suivant le psaume 67 : *Les chiens lécheront leur sang* ....

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans ; il prouve à quatre cent cinquante prophêtes du roi *Achab* qu'ils sont de faux prophêtes, en fai-

ſant conſommer ſon holocauſte d'un bœuf par le feu du ciel ; & il fait égorger les quatre cent cinquante prophêtes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands ſignes de la puiſſance divine ſont retracés pompeuſement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première ſcène. Le pontife *Joad* lui-même prophétiſe & déclare que l'or ſera changé en plomb. Tout le ſublime de l'hiſtoire juive eſt répandu dans la piéce depuis le premier vers juſqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces ſecours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux ſimples officiers, pleins d'honneur & de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres payens. Point de prodiges, point d'oracles, point d'ordre des Dieux ; la ſeule nature parle dans la piéce. Peut-être ne ya-t-on pas loin quand on n'eſt pas ſoutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie eſt ſi pure & ſi touchante, qu'elle a trouvé grace devant tous les eſprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théatre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes ſages & vertueuſes, on convient que c'eſt celui-ci. Il n'y a point de ſouverain à qui la terre entière n'applaudît avec tranſport ſi on lui entendait dire :

> Je penſe en citoyen ; j'agis en empereur,
> Je hais le fanatique & le perſécuteur.

Tout l'eſprit de la piéce eſt dans ces deux vers, tout y conſpire à rendre les mœurs plus douces,

les peuples plus ſages, les ſouverains plus compatiſſans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, & plus encore de la ſaine morale, cabalaient en ſecret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on oſe hazarder dans un ſiécle tel que le nôtre des alluſions ſi fauſſes & ſi ridicules. S'il y a peu de génie dans ce ſiécle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raiſon très cultivée. Les honnêtes gens ne ſouffrent plus ces alluſions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y eſt pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de *Molière* : il ne prévalut pas. Prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuriſtes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée ſont les jéſuites le *Tellier* & *Doucin*, qu'*Arzame* eſt une religieuſe de Port-royal, que les *Guèbres* ſont les janſéniſtes. Cette idée eſt folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raiſon, qu'en réſulterait-il ? que les jéſuites ont été quelque tems des perſécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir & mourir par lettres de cachet dans des priſons plus de cinq cent citoyens pour je ne ſais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, & qu'enfin on a très bien fait de les punir.

D'autres qui veulent abſolument trouver une

clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'état. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? Pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé du *Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII.*

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée & les inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monumens à la gloire des ministres d'Espagne & de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satyre de l'inquisition. Eh bien, bénissez donc tous les parlemens de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie & opprobre du genre-humain. Vous cherchez des allusions, adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, & qui ne sont point persécuteurs.

Ces pontifes divins justement respectés
Ont condamné l'orgueil, & plus, les cruautés.

Vous trouverez si vous voulez une ressemblan-

ce plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, & ce roi ſage qui a ſu calmer des querelles eccléſiaſtiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette piéce, vous n'y verrez que l'éloge du ſiécle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raiſon à quiconque aurait la manie de vouloir enviſager le tableau du tems preſent, dans une antiquité de quinze cent années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs Romains paraiſſait d'une conſéquence dangereuſe à quelques habitans des Gaules du dix-huitiéme ſiécle de notre ère vulgaire, s'ils oubliaient que les Provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre ſa puiſſance, l'Allemagne ſa paix intérieure, la Ruſſie ſa grandeur, ſa nouvelle population, ſa force ; ſi ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enſeigne, s'ils oſent s'élever contre cette vertu, qu'ils ſongent au moins qu'elle eſt recommandée par *Sévère* dans *Polyeucte* :

J'approuve cependant que chacun ait ſes Dieux.

Qu'ils avouent que dans les *Guèbres* ce droit naturel eſt bien plus reſtraint dans des limites raiſonnables :

Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière ;
Mais la loi de l'état eſt toûjours la première.

Auſſi ces vers ont été toûjours reçus avec une approbation univerſelle partout où la piéce a été repréſentée. Ce qui eſt approuvé par le ſuffrage de tous les hommes eſt ſans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des *Guèbres* n'entend point & ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les aſſemblées de débauche, les confréries fanatiques; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui ſuivent en paix ce que leur conſcience leur dicte, & qui adorent la Divinité ſans troubler la ſociété. Il ne veut pas qu'on puniſſe ceux qui ſe trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel, fondé ſur une loi ſi ſage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de loix divines; les plus abſurdes délations devenir des convictions; une ſecte accuſer continuellement une autre ſecte d'immoler ſes enfans; des actions indifférentes, en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats; des opinions ſimplement philoſophiques traitées de crimes de lèze-majeſté divine & humaine; un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir ſoulagé la faim dont il était preſſé en mangeant de la chair de cheval en carême; *b*) une étourderie de jeuneſſe punie par un ſupplice réſervé aux parricides; & enfin les mœurs les plus barbares

a) *Claude Guillon* exécuté en 1629 le 27 Juillet, pour ce crime de lèze-majeſté divine au premier chef.

étaler à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le ſein de la politeſſe & des plaiſirs. C'était malheureuſement le caractère de quelques peuples dans des tems d'ignorance. Plus on eſt abſurde, plus on eſt intolérant & cruel: l'abſurdité a élevé plus d'échaffauts qu'il n'y a eu de criminels. C'eſt l'abſurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier*; c'eſt l'abſurdité ſans doute qui fut l'origine de la St. Barthelemi. Quand la raiſon eſt pervertie, l'homme devient un animal féroce, les bœufs & les ſinges ſe changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bètes en hommes; commencez par ſouffrir qu'on leur prêche la raiſon.

PERSONNAGES.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CESENE, ſon frère & ſon lieutenant.

ARZEMON, Parſis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, ſon fils.

ARZAME, ſa fille.

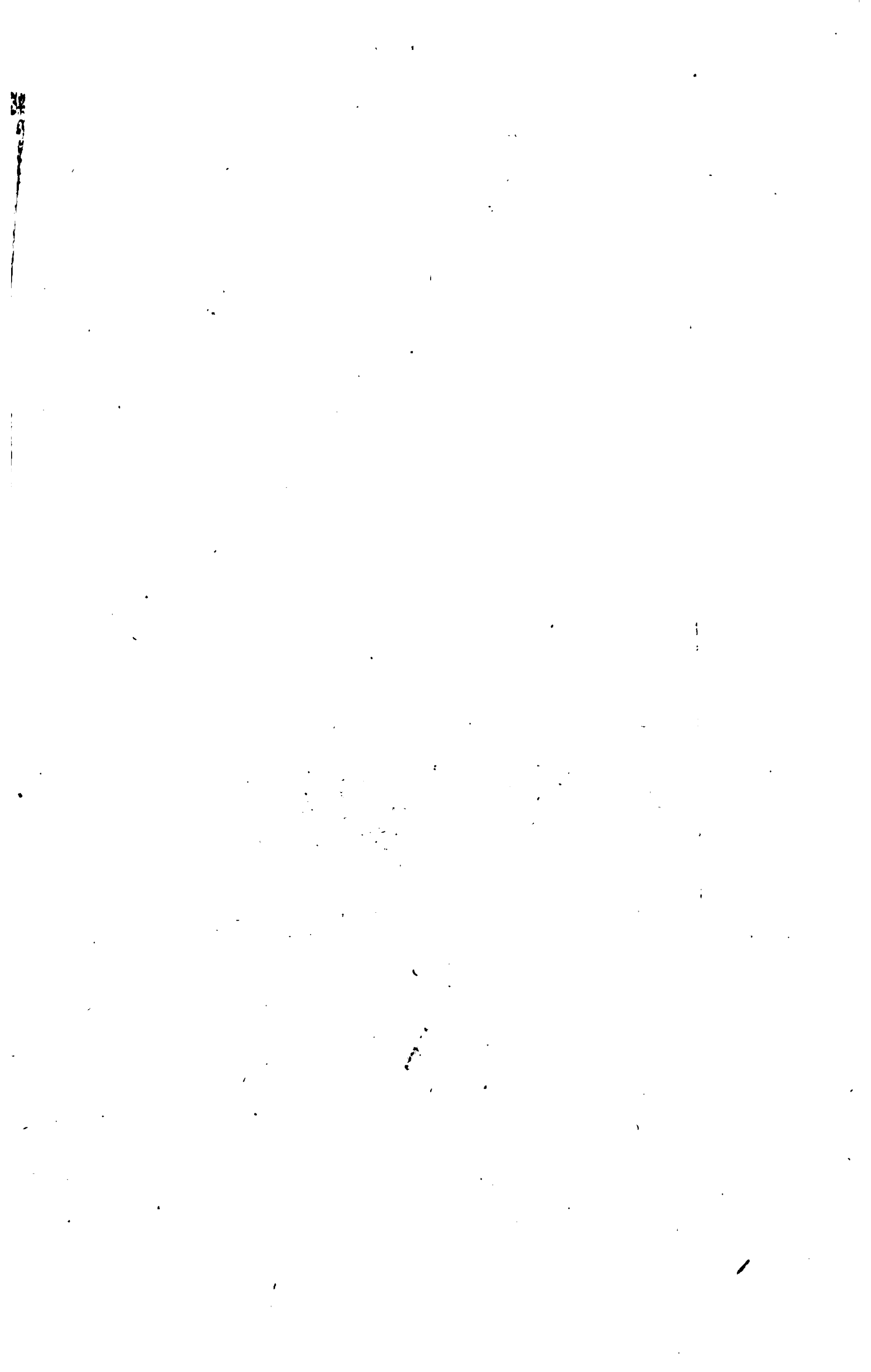
MEGATISE Guèbre, ſoldat de la garniſon.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ſes officiers.

SOLDATS.

La ſcène eſt dans le château d'Apamée ſur l'Oronte en Syrie.




LES GUEBRES

LES GUEBRES,

OU

LA TOLERANCE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

JE fuis las de fervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliffement du grade militaire ?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hazards
Prodigué votre fang dans les camps des Céfars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant fubalterne & lieutenant d'un prêtre ?
Apamée à mes yeux eft un féjour d'horreur.
J'efpérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre fous vos loix, fuivre en tout votre exemple;

Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains à Pluton confacrés
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raifon s'en indigne, & mon honneur s'irrite,
De vous voir en ces lieux leur premier fatellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes fens font pénétrés;
Moins violent que vous je les ai dévorés.
Mais que faire? & qui fuis-je? un foldat de fortune
Né citoyen Romain, mais de race commune,
Sans foutiens, fans patrons qui daignent m'appuier,
Sous ce joug odieux il m'a falu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale eft trop bien confirmée.
Plus l'abus eft antique, & plus il eft facré.
Par nos derniers Céfars on l'a vu révéré.
De l'empire Perfan l'Oronte nous fépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans & d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père eft toûjours légitime.
Le culte des Perfans à fes yeux eft un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconftant, promt à fe révolter,
N'embraffe aveuglément cette fecte étrangère
A nos loix, à nos Dieux, à notre état contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans fon fein
De vingt cultes nouveaux le dangereux effain.
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Céfars un jour la puiffance ébranlée.

C'eſt ainſi qu'il excuſe un excès de rigueur.

CESENE.

Il ſe trompe ; un ſujet gouverné par l'honneur
Diſtingue en tous les tems l'état & ſa croyance.
Le trône avec l'autel n'eſt point dans la balance.
Mon cœur eſt à mes Dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi ! ſi des Perſans vous embraſſiez l'erreur,
Aux ſermens d'un tribun ſeriez-vous moins fidèle ?
Seriez-vous moins vaillant ? auriez-vous moins de zèle ?
Que Céſar à ſon gré ſe venge des Perſans ;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocens !
Et pourquoi vous charger de l'affreux miniſtère
Que partage avec vous un ſénat ſanguinaire ?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur & des juges d'enfer.
Je ſais qu'au capitole on a plus d'indulgence :
Mais le cœur en ces lieux ſe ferme à la clémence.
Dans ce ſénat ſanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai ſouvent amolli la dureté des loix.
Mais ces juges altiers conteſtent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

CESENE.

Ah ! laiſſons cette place & ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déſerts
Du travail de mes mains chez un peuple ſauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur eſclavage.

IRADAN.

Cent fois dans les chagrins dont je me ſens preſſer,

A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;
Et, foulant à mes pieds la crainte & l'eſpérance,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échappe aux ſoupçons de nos accuſateurs;
Hélas! vous ſavez trop qu'en nos courſes premières
On nous vit des Perſans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emeſſe un lien dangereux,
Un hymen clandeſtin nous enchaina tous deux.
Ce nœud ſaint par lui-même, eſt par nos loix impie.
C'eſt un crime d'état que la mort ſeule expie.
Et contre les Perſans Céſar envenimé,
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CESENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaines,
Avons-nous combattu ſous les aigles romaines?
Triſte ſort d'un ſoldat! docile meurtrier,
Il détruit ſa patrie & ſon propre foyer,
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le ſang humain! c'eſt donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui ſait ſi dans Emeſſe abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes?
Nous étions commandés pour la deſtruction.
Le feu conſuma tout. Je vis notre maiſon,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune.
Mais nos femmes hélas! nos enfans au berceau,
Ma fille, votre fils ſans vie & ſans tombeau!

Céſar nous rendra-t-il ces biens ineſtimables ?
C'eſt de l'avoir ſervi que nous ſommes coupables.
C'eſt d'avoir obéi quand il falut marcher,
Quand Céſar alluma cet horrible bucher ;
C'eſt d'avoir aſſervi ſous des loix ſanguinaires
Notre indigne valeur & nos mains mercénaires.

IRADAN.

Je penſe comme vous ; & vous me connaiſſés ;
Mes remords par le tems ne ſont point effacés.
Mon métier de ſoldat péſe à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toûjours ſur ma famille en cendre :
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les ſauver.
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous conſume
Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

CESENE.

Pourquoi donc voulez-vous, de nos malheureux jours,
Dans ce fatal ſervice empoiſonner le cours ?
Rejettez un fardeau que ma gloire déteſte.
Demandez à Céſar un emploi moins funeſte.
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empreſſée
D'un préfet du prétoire eſclave intéreſſée,
Ces flots de courtiſans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs ;
Et qui laiſſent languir la valeur ignorée
Loin des palais des grands honteuſe & retirée ?

CESENE.

N'importe, à ſes genoux il faudra nous jetter;
S'il eſt digne du trône, il doit nous écouter.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

Soldat, que me veux-tu?

MEGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuſe, inquiète, allarmée,
Veut qu'on ouvre à l'inſtant, & prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MEGATISE.

Ah tyrans!

CESENE.

C'en eſt trop, mon frère, je vous quitte:
Je ne contiendrais pas le couroux qui m'irrite.
Je n'ai point de ſéance au tribunal de ſang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang.
Si j'y dois aſſiſter, ce n'eſt qu'en votre abſence.
De votre miniſtère exercez la puiſſance.
Tempérez de vos loix les décrets rigoureux,
Et ſi vous le pouvez, ſauvez les malheureux.

SCENE III.

IRADAN, le grand-PRÊTRE de Pluton & ses suivans; MEGATISE. Soldats.

IRADAN.

Ministres de nos Dieux, quel sujet vous attire?

LE GRAND-PRÊTRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous;
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages Persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil & blasphemait nos Dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathême.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRÊTRE.

Elle est juste, & notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités....

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je.

On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Rempliſſez de Céſar les ordres ſouverains.

IRADAN.

Une fille ! un enfant !

LE SECOND PRÊTRE.

Ni le ſexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur eſt grande : il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous ſommes à la fois & juges & témoins.
Un prophane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre.
L'honneur du ſacerdoce en eſt trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'eſt offenſer des Dieux la loi terrible & ſainte.
Elle exige de vous le reſpect & la crainte;
Nous ſeuls devons juger, pardonner ou punir;
Et Céſar vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous ſommes ſes ſoldats, nous ſervons notre maître.
Il peut tout.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, ſur vous.

IRADAN.

Sur vous auſſi peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maîtres ſont les Dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je sais quels sont vos droits, mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins justement respectés,
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire & me déposséder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des loix arbitraires ;
Montez au tribunal, & siégez avec moi.
Vous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse.
Ne l'intimidez point : respectez sa jeunesse,
Son sexe, sa disgrace ; & dans notre rigueur
Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(*Il monte au tribunal.*)

Puisque César le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRÊTRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ARZAME.
(*Iradan eſt placé entre le premier & le ſecond pontiſe.*)

IRADAN.
APprochez-vous, ma fille, & reprenez vos ſens.
LE GRAND-PRÊTRE.
Vous avez à nos yeux par un impur encens,
Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais Dieux des Romains refuſé vos hommages ;
A nos préceptes ſaints vous avez réſiſté.
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.
LE SECOND PRÊTRE.
Elle ne répond point : ſon maintien, ſon ſilence
Sont aux Dieux comme à nous une nouvelle offenſe.
IRADAN.
Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle l'équité.
Si le juge eſt ſévère, il n'eſt point tyrannique.
Tout ſoldat que je ſuis, je ſais comme on s'explique....
Ma fille, eſt-il bien vrai que vous ne ſuiviez pas
Le culte antique & ſaint qui règne en nos climats ?
ARZAME.
Oui, ſeigneur, il eſt vrai.
LE GRAND-PRÊTRE.
C'en eſt aſſez.
LE SECOND PRÊTRE.
Son crime
Eſt dans ſa propre bouche. Elle en ſera victime.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez : & ſi la loi punit
Les ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Perſans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle eſt Perſane : on peut de ce ſéjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Oſez ſans vous troubler dire où vous êtes née ;
Quelle eſt votre famille & votre deſtinée.

ARZAME.

Je rends graces, ſeigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;
Mon cœur, ſelon ma loi, la préfère à la vie ;
Je ne puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop ſincère ! ô fatale candeur !
Eh bien, prêtres des Dieux ! faut-il que votre cœur
Ne ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié,
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.
Il a vu ſon erreur ; il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit contre nous eſt en vain prévenu ;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les airs,

Dans les vents, dans les flots, fur la terre, aux enfers,
Ne font point les objets que mon culte envifage;
Ce n'eft point au foleil à qui je rends hommage;
C'eft au Dieu qui le fit, au Dieu fon feul auteur,
Qui punit le méchant & le perfécuteur;
Au Dieu dont la lumière eft le premier ouvrage.
Sur le front du foleil il traça fon image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de fes faibles portraits.
Nous adorons en eux fa fplendeur éternelle.
Zoroaftre embrafé des flammes d'un faint zèle
Nous enfeigna ce Dieu que vous méconnaiffez,
Que par des Dieux fans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la juftice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle.
Il veut qu'on foit foumis aux loix de fes parens,
Fidèle envers fes rois, même envers fes tyrans
Quand on leur a prêté ferment d'obéiffance;
Que l'on tremble furtout d'opprimer l'innocence;
Qu'on garde la juftice & qu'on foit indulgent;
Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,
Il veut que parmi nous l'amitié foit facrée;
Ce font là les devoirs qui nous font impofés....
Prêtres, voilà mon Dieu; frappez, fi vous l'ofez.

IRADAN.

Vous ne l'oferez point: fa candeur & fon âge,
Sa naïve éloquence & furtout fon courage,
Adouciront en vous cette âpre auftérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.

Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par ſa bouche & m'a trouvé ſenſible.
Je céde à cet empire, & mon cœur combattu
En plaignant ſes erreurs admire ſa vertu.
A ſes illuſions, ſi le ciel l'abandonne,
Le ciel peut ſe venger; mais que l'homme pardonne.
Dût Céſar me punir d'avoir trop émouſſé
Le fer ſacré des loix entre nos mains laiſſé,
J'abſous cette coupable.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne ſouffrirons pas qu'un ſoldat, un profane,
Corrompant de nos loix l'inflexible équité
Protége ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut ſavoir ſurtout quel mortel l'a ſéduite,
Quel rebelle en ſecret la tient ſous ſa conduite;
De ſon ſang réprouvé quels ſont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui? moi! j'expoſerais mon père à vos fureurs?
Moi, pour vous obéir, je ſerais parricide?
Plus votre ordre eſt injuſte, & moins il m'intimide.
Dites-moi quelles loix, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ſes parens.
J'ai parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.
Ne m'interrogez plus: je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

On vous y forcera.... Garde de nos priſons,
Tribun, c'eſt en vos mains que nous la remettons;
C'eſt au nom de Céſar; & vous répondrez d'elle.

Je veux bien préſumer que vous ſerez fidèle
Aux loix de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de Céſar, & tout au nom des Dieux !
C'eſt en ces noms ſacrés qu'on fait des miſérables.
O pouvoirs ſouverains, on vous en rend coupables ! ...
Vous, jeune malheureuſe, ayez un peu d'eſpoir.
Vous me voyez chargé d'un funeſte devoir :
Ma place eſt rigoureuſe, & mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante,
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un ſoldat vous abſout & veut vous ſecourir.
Mais que puis-je contr'eux ! le peuple les révère ;
L'empereur les ſoutient ; leur ordre ſanguinaire,
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur eſt plus ſenſible à votre humanité,
Qu'il n'eſt glacé de crainte à l'aſpect du ſupplice.

IRADAN.

Vous pourriez deſarmer leur barbare injuſtice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur ;
J'oſe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, ſeigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir ; & j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre.
Pour des préjugés vains aux nôtres opposés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expirer par un supplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux !
Pardonnez cette plainte, elle est trop excusable :
Je n'en saurai pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainsi vous surmontez vos mortelles allarmes,
Vous, si jeune & si faible ! & je verse des larmes ;
Je pleure, & d'un œil sec vous voyez le trépas !
Non, malheureuse enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grace :
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parens :
Qui sont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignité, sans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,

Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le ſilence,
Quand de mes oppreſſeurs la barbare inſolence
Voulait que mes parens leur fuſſent décelés,
Mon cœur fermé pour eux, s'ouvre quand vous parlez.
Mon père eſt Arzémon. Ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit ſa deſtinée:
A peine je l'ai vue; & tout ce qu'on m'a dit,
C'eſt qu'un chagrin mortel accablait ſon eſprit:
Le ciel permet encor que le mien s'en ſouvienne.
Elle mouillait de pleurs & ſa couche & la mienne.
Je naquis pour la peine & pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans ſa religion,
Je n'en connus point d'autre; elle eſt ſimple, elle eſt pure;
C'eſt un préſent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel! ô Dieux qui l'écoutez,
Sur cette ame ſi belle étendez vos bontés!....
Mais parlez, votre père eſt-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, ſeigneur, de Céſar il a ſuivi l'armée:
Il apporte en ſon camp les fruits de ſes jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arroſai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, ſont ſimples & ruſtiques.

IRADAN.

Reſtes de l'âge d'or & des vertus antiques,
Que n'ai-je ainſi vécu! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéreſſans?

Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteſte cet aſtre & ſa lumière pure,
Lui par qui je vous vois & que vous révérés;
S'il eſt ſacré pour vous, vos jours ſont plus ſacrés;
Et je perdrai ma place avant qu'en ſa furie
La main du fanatiſme attente à votre vie....
Vous la ſuivrez, ſoldats: mais c'eſt pour obſerver
Si ces prêtres cruels oſeraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez ſa défenſe.
Il eſt beau de mourir pour ſauver l'innocence;
Allez.

ARZAME.

Ah! c'en eſt trop: mes jours infortunés
Méritent-ils, ſeigneur, les ſoins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un ſauveur & d'un père.

SCENE VI.

IRADAN *ſeul.*

JE m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du ſouverain:
Je crains mes ſoldats même, & ce terrible frein,
Ce frein que l'impoſture a ſu mettre au courage,
Cet antique reſpect prodigué d'âge en âge
A nos perſécuteurs, aux tyrans des eſprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante ſurpris;
Ils ſe croiront ſouillés du plus énorme crime,
S'ils oſent refuſer le ſang de la victime.
O ſuperſtition! que tu me fais trembler!

Miniſtres de Pluton qui voulez l'immoler,
Puiſſances des enfers, & comme eux inflexibles,
Non, ce n'eſt pas pour moi que vous ſerez terribles.
Un ſentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend ſa défenſe & m'en fait un devoir;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la preſſe.
Mon indignation redouble ma tendreſſe.
Vous adorez les Dieux de l'inhumanité;
Et je ſers contre vous le Dieu de la bonté.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

CE que vous m'apprenez de ſa ſimple innocence,
De ſa grandeur modeſte & de ſa patience,
Me ſaiſit de reſpect & redouble l'horreur
Que ſent un cœur bien né pour le perſécuteur.
Quelle injuſtice, ô ciel ! & quelles loix ſiniſtres !
Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour miniſtres ?
Numa qui leur donna des préceptes ſi ſaints,
Les avait-il créés pour frapper les humains !
Alors ils conſolaient la nature affligée.
Que les tems ſont divers ! que la terre eſt changée !...
Ah ! mon frère achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front & dreſſer mes cheveux.

IRADAN.

Pour la ſeconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur & des Dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires ;
Tant atteſté le ciel & leurs loix ſanguinaires,
Que mes ſoldats tremblans & vaincus par ces loix,
Ont baiſſé leurs regards au ſeul ſon de leur voix.

Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
Avancent fiérement, & d'une main barbare
Ils faififfent foudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant fi fublime (*Arzame*, c'eft fon nom).
Ils la trainaient déja : quelques foldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'elance fur eux, je l'arrache à leurs mains;
Tremblez, hommes de fang, arrêtez, inhumains,
Tremblez, elle eft Romaine, en ces lieux elle eft née,
Je la prends pour époufe. O Dieux de l'hymenée!
Dieux de ces facrés nœuds, Dieux clémens que je fers,
Je triomphe avec vous des monftres des enfers.
Armez & protégez la main que je lui donne.
Ma cohorte à ces mots fe lève & m'environne,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie & reftent éperdus.
Vous favez, ai-je dit, que nos loix fouveraines
Des faints nœuds de l'hymen ont confacré les chaines.
Que nul n'ofe porter fa téméraire main
Sur l'augufte moitié d'un citoyen Romain;
Je le fuis : refpectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les à frappés comme un coup de tonnerre.
Mais bientôt revenus de leur ftupidité,
Reprenant leur audace & leur atrocité,
Leur bouche ofe crier à la fraude, au parjure.
Cet hymen, difent-ils, n'eft qu'un jeu d'impofture,
Une offenfe à Céfar, une infulte aux autels;
Je n'en ai point tiffu les liens folemnels,
Ce n'eft qu'un artifice indigne & puniffable....
    Je vais donc le former cet hymen refpectable.

Vous l'approuvez, mon frère, & je n'en doute pas :
Il fauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux Dieux auffi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime ;
Et qui par fa vertu, plus que par fa beauté,
Eft l'image à mes yeux de la divinité.

ÇESENE.

Qui ? moi ! fi je l'approuve ! ah mon ami, mon frère,
Je fens que cet hymen eft jufte & néceffaire.
Après l'avoir promis, fi, rétractant vos vœux,
Vous n'accompliffiez pas vos deffeins généreux,
Je vous croirais parjure, & vous feriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour fon fupplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obfcurément puifé la fource de fon fang.
Avons-nous des ayeux dont les fronts en rougiffent ?
Ses graces, fa vertu, fon péril l'annobliffent.
Dégagez vos fermens, preffez ce nœud facré ;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'eft point là fans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire ;
La magnanimité forme ces facrés nœuds ;
Ils confolent la terre, ils font bénis des cieux ;
Le fanatifme en tremble. Arrachez à fa rage
L'objet, le digne objet de votre jufte hommage.

IRADAN.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud folemnel,
Les témoins, le feftin, les préfens & l'autel.
Je veux qu'il s'accompliffe aux yeux des tyrans même,
Dont la voix infernale infulte à ce que j'aime.

(*à des ſuivans.*)
Qu'on la faſſe venir.... Mon frère, demeurez,
Digne & premier témoin de mes ſermens ſacrés.
La voici.

CESENE.

Son aſpect déja vous juſtifie.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

IRADAN.

ARzame, c'eſt à vous que mon cœur ſacrifie,
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compaſſion,
Repouſſait loin de vous la perſécution.
Contre vos ennemis l'équité ſe ſoulève:
Elle a tout commencé; l'amour parle & l'achève.
Je ſuis prêt de former en préſence des Dieux,
En préſence du vôtre, un nœud ſi précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, & qui vous eſt utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un promt azile;
Qui vous peut en ſecret donner la liberté
D'exercer votre culte avec ſécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puiſſance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour ſauver votre vie,
Tiſſut en même tems ce ſaint nœud qui nous lie.
Je vous préſente un frère. Il va tout préparer

Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaisance
Hélas ! j'offre mon trouble & ma reconnaissance.
Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
Ses rayons les plus purs & les plus lumineux !
Goûtez en vous aimant un sort toujours prospère.
Mais ô mon bienfaicteur ! ô mon maître ! ô mon père !
Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

CESENE.

Je me retire, Arzame, & mes mains empressées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
Tendre ami de mon frère, heureux de son bonheur,
Je partage le vôtre, & vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir !

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle & modeste Arzame,
Versez en liberté vos secrets dans mon ame,
Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous.

ARZAME.

Mon pére ! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'attefte ce foleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le fang
Dont ces prêtres de mort vont épuifer mon flanc.

IRADAN.

Ah! que me dites-vous, & quelle défiance!
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offenfe;
Ces tyrans confondus fauront nous refpecter.

ARZAME.

Jufte Dieu! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté fi noble, une ardeur fi touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même, & ma gloire eft contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en eft trop.... bornez-vous, feigneur, à la pitié.
Mais daignez m'affurer qu'un fecret qui vous touche
Ne fortira jamais de votre augufte bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien....

IRADAN.

Vous femblez héfiter,
Et vos regards fur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui foupire.

ARZAME.

Ecoutez, s'il fe peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaiffez pas la loi que nous fuivons;
Elle peut être horrible aux autres nations;

La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on profcrit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs & divins,
Qui font un facrilège aux regards des Romains.
Notre religion à la vôtre contraire,
Ordonne que la fœur s'uniffe avec le frère;
Et veut que ces liens par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La fource de leur fang pour eux toûjours facrée,
En fe réuniffant n'eft jamais altérée.
Telle eft ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère?

ARZAME.

Oui, feigneur, & je l'aime.
Mon père à fon retour dut nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés
De nos Guèbres chéris & chez vous condamnés.
Je ne fuis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jettés fur ma misère;
Et d'autant plus coupable à vos yeux allarmés,
Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
Rendez ce trifte cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, & mon ame éperdue
Ne croît pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux ſecret je ſuis trop offenſé :
Mon cœur le gardera... mais ce cœur eſt percé.
Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me ſouvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je ſuis pénétré,
Malgré tout mon couroux, mon honneur vous ſait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant myſtère.
Votre eſprit eſt trompé, mais votre ame eſt ſincère.
Je ſuis épouvanté, confus, humilié ;
Mais je vous vois toûjours d'un regard de pitié.
Je ne vous aime plus, mais je vous ſers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juſte couroux,
Puiſque je dois mourir, c'eſt de mourir par vous ;
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ſes bienfaits,
Rendra ma mort plus douce ; & ma bouche expirante
Bénira juſqu'au bout cette main bienfaiſante.

IRADAN.

Allez, n'eſpérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel conſentement.
Par le pouvoir ſecret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable :
Vos nœuds me font horreur ; & dans mon déſeſpoir

Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, ſeigneur, & moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une ſi chère vue ;
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me conſole encor quand il eſt offenſé.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

MOn frère, tout eſt prêt, les autels vous demandent,
Les prêtreſſes d'hymen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reſte en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obſcurs,
Groſſiérement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'eſt des Céſars la pompe ſolemnelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment! quel changement, quels déſaſtres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur eſt répandue :
Ses yeux baignés de pleurs ſemblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autel, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en ſuis indigne.

CESENE.

O ciel!

Dans quel contentement je parais cet autel !
Combien je chériſſais cet heureux miniſtère !
Quel plaiſir j'éprouvais dans le doux nom de frère !

ARZAME.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CESENE.

Que dites-vous ?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux ;
Renonçons pour jamais à ce poſte funeſte,
A ce rang avili qu'avec vous je déteſte,
A tous ces vains honneurs d'un ſoldat détrompé ;
Trop baſſe ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre.
De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre :
Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis :
Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
Tout eſt fini pour nous : ſans eſpoir ſur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre ?
Quittons tout & fuyons. Mon eſprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient conſolé ;
Ils ſont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

CESENE.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble & quels deſſeins !
Vous laiſſeriez Arzame à ſes vils aſſaſſins,
A ſes bourreaux ? qui ? vous !

IRADAN.

Arrêtez : peut-on croire
D'un ſoldat, de ſon frère, une action ſi noire !

Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus ; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage.
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
Vous m'offensez.

ARZAME.

O ciel ! ô frères généreux !
Dans quel saisissement vous me jettez tous deux !
Hélas ! vous disputez pour une malheureuse.
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse.
Vous en voulez trop faire, & trop sacrifier,
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

SCENE V.

Les personnages précédens, les PRÊTRES de Pluton ; Soldats.

LE GRAND-PRÊTRE.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos loix vengeresses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté ?
Voilà donc cet hymen & ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice,
Ce citoyen Romain qui pensait nous tromper !
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déja César instruit connaît votre imposture.
Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève soudain

Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saisissez-la.

ARZAME.

Mon père!

IRADAN (*aux soldats.*)

Ingrats!

CESENE.

Troupe insolente!...
Arrêtez!... devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins;
Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Les Dieux, César & nous, soldats, voilà vos maîtres.

CESENE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet asyle à vos malheurs donné.

CESENE.

Ne craignez rien.

ARZAME (*en se retirant.*)

Je meurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Frémissez; infidèles.
César vient, il sait tout, il punit les rebelles.
D'une secte proscrite indignes partisans,

De complots ténébreux coupables artisans,
Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
Abaisser en tremblant votre insolence altière,
Qui parlez de pitié, de justice & de loix,
Quand le couroux des Dieux parle ici par ma voix;
Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;
Vous appellez la foudre: & c'est moi qui la lance.

SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

CESENE.

Plus leur orgueil s'accroit, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, & qu'elle est impuissante!
Ils ont pour les défendre & pour nous accabler
César qu'ils ont séduit, les Dieux qu'ils font parler.

CESENE.

Oui, mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez: Apamée
Touche aux états Persans: la ville est désarmée:
Les soldats de ce fort ne sont point contre moi;
Et déja quelques-uns m'ont engagé leur foi.
Courez à nos tyrans, flattez leur violence;

Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu.
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure;
Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure.
Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.
Enfin, promettez tout: je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
Je mets entr'elle & moi d'éternelles barrières.
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CESENE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plus tôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

SCENE VII.

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet & égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.

O Mort! ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

IRADAN.

Cet inconnu m'allarme : eſt-il un ſatellite
Que ces juges ſanglans ſe preſſent d'envoyer
Pour obſerver ces lieux & pour nous épier?

LE JEUNE ARZEMON.

Ah!.... la connaiſſez-vous?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle : que cherches-tu?

LE JEUNE ARZEMON.

La vertu la plus rare....
La vengeance, le ſang, les raviſſeurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels....
Arzame! chère Arzame!.... Ah! donnez-moi des armes.
Que je meure vengé!

IRADAN.

Son déſeſpoir, ſes larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils ſont,
Les traits que la nature imprima ſur ſon front;
Tout me dit, c'eſt ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, je le ſuis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond ſilence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés!
Dans quels lieux les deſtins les ont-ils amenés!....

Toi, le frère d'Arzame !

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, ton regard févère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur & de pitié :
Il peut avec fa fœur être facrifié.

LE JEUNE ARZEMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques !
Ce font vos cruautés qui font les fanatiques...
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,
Mais ces lieux font remplis de miniftres de mort.
Je te protégerai : réfous-toi de me fuivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre ;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZEMON.

Je ne puis.... Ah ! feigneur, pardonnez
A mes fens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux, dites-vous, font en votre puiffance,
Et l'on y traîne ainfi la timide innocence ?
Vos efclaves Romains de leurs bras criminels,
Ont arraché ma fœur aux foyers paternels.
De la mort, dites-vous, ma fœur eft menacée.
Vous la perfécutez !

IRADAN.

Va, ton ame eſt bleſſée
Par les illuſions d'une fatale erreur.
Va, ne me prends jamais pour un perſécuteur.
Et ſur elle & ſur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas! dois-je y compter?... daignez donc me la rendre.
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un ſort funeſte!
Vien, jeune infortuné, je t'apprendrai le reſte..
Sui mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéïs à vos ordres preſſans.
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans!
Quel ſort les entraîna dans ces lieux qu'on déteſte?
De l'une j'admirais la fermeté modeſte,
Sa réſignation, ſa grace, ſa candeur.
L'autre accroit ma pitié, même par ſa fureur.
Un Dieu veut les ſauver, il les conduit ſans doute,
Ce Dieu parle à mon cœur; il parle & je l'écoute.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

JE marche dans ces lieux de ſurpriſe en ſurpriſe,
Quoi ! c'eſt toi que j'embraſſe, ô mon cher Mégatiſe !
Toi, né chez les Perſans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon ſi chéri,
Toi, ſoldat des Romains !

MEGATISE.

Pardonne à ma faibleſſe.
L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeuneſſe,
Un eſprit inquiet, trop de facilité,
L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les ſoldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZEMON.

Métier cruel & vil ! mépriſable eſclavage !
Tu pourrais être libre en ſuivant tes amis.

MEGATISE.

Le pauvre n'eſt point libre, il ſert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ſort près d'Iradan deviendra plus proſpère.

MEGATISE.

Va, des guerriers Romains il n'eſt rien que j'eſpère.

LE JEUNE ARZEMON.

Que dis-tu ? le tribun qui commande en ce fort,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux ſupport ?

MEGATISE.

Ah ! croi-moi, les Romains tiennent peu leur promeſſe.
Je connais Iradan, je ſais que, dans Emeſſe,
Amant d'une Perſane, il en avait un fils.
Mais apprends que bientôt déſolant ſon pays
Sur un ordre du prince il détruiſit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un azile.
Oui, les chefs, les ſoldats à nuire condamnés,
Font toûjours tous les maux qui leur ſont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop ſenſible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encor & toûjours chancelante !
L'autre eſt prête à tremper ſa main vile & ſanglante
Dans ce cœur ſi chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de ſon ſang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami, rendons grace au ſort qui nous protège ;
On ne commettra point ce meurtre ſacrilège.
Iradan la ſoutient de ſon bras protecteur ;
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur.
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'eſt plus de victime.
De la Perſe à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penſes que pour toi, bravant ſes ſouverains,

Il hazarde ſa perte?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit, il le jure.
Ma ſœur, ne le croit point capable d'impoſture.
En un mot nous partons. Je ne ſuis affligé
Que de partir ſans toi, ſans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a ſéduit? de quels funeſtes charmes,
De quel preſtige affreux tes yeux ſont faſcinés!
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés!

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

MEGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

MEGATISE.

On te trahit, dans une heure elle eſt morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non, il n'eſt pas poſſible: on n'eſt pas ſi cruel.

MEGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Céſène, ce traître
Trafique de ſa vie, & la vend au grand-prêtre.
J'ai vu, j'ai vu ſigner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs!... Que m'as-tu dit?

MEGATISE.

L'horrible vérité,
Hélas ! elle eſt publique ; & mon ami l'ignore.

LE JEUNE ARZEMON.

O monſtres! ô forfaits !... Mais non, je doute encore...
Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?
Des mots entrecoupés ſuivis d'un froid ſilence,
Des regards inquiets que troublait ma préſence,
Un air ſombre & jaloux, plein d'un ſecret dépit,
Tout ſemblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame eſt leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Déteſtables humains ! quoi ! ce même Iradan !..
Si fier, ſi généreux !

MEGATISE.

N'eſt-il pas courtiſan ?
Peut-être il n'en eſt point qui, pour plaire à ſon maître,
Ne ſe chargeât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je ſauver Arzame !

MEGATISE.

En ce ſéjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, & ma vie eſt à toi.
Mais ces lieux ſont gardés, le fer eſt ſur ſa tête,
De l'horrible bucher la flamme eſt toute prête.
Chez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder....

(*l'arrêtant.*)

Où cours-tu malheureux ?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander ?

MEGATISE.

Crain tes emportemens : j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir, & tu crains pour ma vie !

MEGATISE.

Arrête, je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'eſt elle-même.

MEGATISE.

Hélas !

Elle eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZZMON.

Ecoute, garde-toi d'oſer lui faire entendre
L'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.
Non, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan !

SCENE II.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHer époux ! cher eſpoir de mon cœur ;
Le Dieu de notre hymen, le Dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure...

Quoi !

Quoi ! c'eſt là Mégatiſe ! . . En croirai-je mes yeux !
Un ignicole, un Guèbre eſt ſoldat en ces lieux !

LE JEUNE ARZEMON.

Il eſt trop vrai, ma ſœur.

MEGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite promte ?

MEGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZEMON.

Je vois . . . qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout eſt prêt pour la fuite :
De fidèles ſoldats marchent à notre ſuite.
Mégatiſe en eſt-il ?

MEGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'eſt tout ce que je puis. . . . Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon ſort diſpoſe avec ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis : quel trouble involontaire
Obſcurcit tes regards de larmes inondés !

LE JEUNE ARZEMON.

Quoi Céfène, Iradan !... De grace, répondez :
Où font-ils ? qu'ont-ils fait ?

ARZAME.

Ils font près du grand-prêtre.

ARZEMON.

Près de ton meurtrier !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

ARZEMON.

Ils tardent bien longtems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

ARZEMON (*fe jettant dans les bras de Mégatife.*)

Cher ami, c'en eft fait, tout eft donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi ! la crainte encor fur ton front fe déploie,
Quand l'efpoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorfque de l'empereur il brave le couroux,
Que pour fauver nos jours il hazarde fa vie,
Qu'il fe trahit lui-même & qu'il fe facrifie ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah ! calme ta douleur,
Mon frère, elle eft injufte.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma fœur ;
Pardonne ; écoute au moins : Mégatife eft fidèle,

Notre culte eſt le ſien, je réponds de ſon zèle,
C'eſt un frère ; à ſes yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels ſentimens ſecrets ce Romain nous conſerve ?
Il paraiſſait troublé, tu t'en ſouviens : obſerve,
Rappelle en ton eſprit juſqu'aux moindres diſcours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de Céſar, de toi-même,
Des loix que nous ſuivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander !

LE JEUNE ARZEMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verſer des poiſons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verſerai, peut-être, en oſant t'obéïr.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puiſque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalouſie ;
Tu ne la connais point. Un ſentiment ſi bas
Bleſſe le nœud d'hymen & ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Croi qu'un autre intérêt, un ſoin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis déſobéïr ſans crime....
J'avouerai qu'Iradan, trop promt à s'abuſer,
M'a préſenté ſa main que j'ai dû refuſer.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait !

ARZAME.

Sa pourſuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite.
Il a ſu les ſecrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, & de ma paſſion.
Par de profonds reſpects, par un aveu ſincère,
J'ai repouſſé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ſes empreſſemens j'ai mis ce frein ſacré ;
Ce ſecret à jamais devait être ignoré,
Tu me l'as arraché : mains crains d'en faire uſage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève ; il a donc ſu ce ſerment qui m'engage,
Qui rejoint par nos loix le frère avec la ſœur ?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud ſi ſaint ?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON *à Mégatiſe.*

C'eſt aſſez, je vois tout : le barbare ! il ſe venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ſes yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il oſe protéger
Notre ſainte union, bien loin de s'en venger.

Nous quittons pour jamais ces ſanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah ! ma ſœur ! . . . c'en eſt fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures !

LE JEUNE ARZEMON.

Qui ? moi ! . . ciel ! . . Iradan.

ARZAME.

Pourrais-tu ſoupçonner
Que notre bienfaicteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne . . . en ces momens . . . dans un lieu ſi barbare...
Parmi tant d'ennemis . . . aiſément on s'égare. . .
Du parti que l'on prend le cœur eſt effrayé.

ARZAME.

Ah ! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu ſors ! . . . demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami ; veille ſur elle . . . ô tendreſſe ! ô nature !

(*avec fureur.*)

Que vais-je faire? ah Dieu!... vengeance, entends ma voix!

(*il embraſſe ſa ſœur en pleurant.*)

Je t'embraſſe, ma ſœur, pour la dernière fois.

(*il ſort.*)

SCENE III.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

ARrête!..que veut-il ? qu'eſt-ce donc qu'il prépare.
De ſa tremblante ſœur faut-il qu'il ſe ſépare ?
Et dans quel tems, grand Dieu !... qu'en peux-tu ſoupçonner ?

MEGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le ſort veut s'obſtiner,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont ſuivie.

MEGATISE.

Puiſſe le juſte ciel veiller ſur votre vie !

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je ſuis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuiſe aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces ?
Aſſez infortuné pour ſervir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs myſtères affreux.

MEGATISE.

Hélas ! en tous les tems leurs complots ſont à craindre :
Céſar les favoriſe, ils ont ſu le contraindre
A fléchir ſous le joug qu'ils auraient dû porter.
Penſez-vous qu'Iradan puiſſe leur réſiſter ?
Etes-vous ſûre enfin de ſa perſévérance ?
On ſe laſſe ſouvent de ſervir l'innocence ;

Bientôt l'infortuné pèſe à ſon protecteur.
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel eſt mon malheur,
Si le noble Iradan ceſſe de me défendre,
Il faut mourir... grand Dieu, quel bruit ſe fait entendre!
Quels mouvemens ſoudains, & quels horribles cris!

SCENE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats, Le jeune ARZEMON *enchaîné*.

CESENE.

QU'on le traîne à ma ſuite: enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide,
Préparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel!

MEGATISE.

Malheureux!

ARZAME (*tombe ſur une banquette.*)

Je me meurs!

CESENE.

Femme ingrate! eſt-ce toi qui guidais ſes fureurs?

ARZAME (*ſe relevant.*)

Comment! que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CESENE.

Le monſtre!.. quoi! plonger une main ſanguinaire

Dans le ſein de ſon maître & de ſon bienfaicteur,
Frapper, aſſaſſiner votre libérateur !
A mes yeux ! dans mes bras ! un coup ſi déteſtable,
Un tel excès de rage eſt trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel ! Iradan n'eſt plus !

CESENE.

Les Dieux, les juſtes Dieux
N'ont pas livré ſa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu ſa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je reſpire un moment.

CESENE (*aux ſoldats.*)

Soldats qui me ſuivez
Déployez les tourmens qui lui ſont réſervés....
Parle, avant d'expirer, nomme-moi ton complice.
(*montrant Mégatiſe.*)
Eſt-ce ta ſœur, ou lui ?.. parle avant ton ſupplice...
Tu ne me réponds rien... quoi ! lorſqu'en ta faveur
Nous offenſions hélas ! nos Dieux, notre empereur,
Quand nos ſoins redoublés, & l'art le plus pénible,
Trompaient pour te ſauver ce pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce ſéjour d'effroi,
Nous expoſions nos jours & pour elle & pour toi;
De nos bontés, grand Dieu ! voilà donc le ſalaire !

ARZAME.

Malheureux ! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'eſt formé ?
S'il en eſt un plus grand, c'eſt de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON (*à Césène.*)
A la fin je retrouve un reste de lumière...
La nuit s'est dissipée... un jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot : j'ose t'interroger...
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître ?
Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre !

CESENE.
La livrer, malheureux ! il aurait fait couler
Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.
Il suffit : je me jette à tes pieds que j'embrasse.
A ton cher frère, à toi je demande une grace,
C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourmens
Que la vengeance ajoute à la mort des méchans :
Je les ai mérités : ton couroux légitime
Ne saurait égaler mes remords & mon crime.

CESENE.
Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains,
Soyons justes, amis, & non pas inhumains.
Sa mort doit me suffire.

ARZAME.
Eh bien, il la mérite,
Mais joignez-y sa sœur, elle est déja proscrite.
La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejetter dans la nuit du tombeau.
Je suis sa sœur, sa femme, & cette mort m'est due.

MEGATISE.
Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,

Par un avis trompeur, à tant de cruauté...
Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime.
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser?
Je suis Guèbre & grossier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien instruit : il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frère est vivant, pesez tout, & jugez.

CESENE.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes....
Va, fille trop fatale à ma triste maison,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahison;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon ame affligée
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras : aux tyrans rien ne peut te soustraire :
Mais je te pleure encor en punissant ton frère.

(*Aux soldats.*)

Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours.

SCENE V.

ARZAME *seule.*

DAns sa juste colère, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frère, il est tems que je meure,

Ou par l'arrêt ſanglant de mes perſécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...
O mort! ô deſtinée! ô Dieu de la lumière!
Créateur increé de la nature entière,
Etre immenſe & parfait, ſeul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité!
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature eſt ta fille, & l'homme eſt ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ſes traits,
Et créer le malheur, ainſi que les forfaits!
Eſt-il ton ennemi? Que ſa puiſſance affreuſe
Arrache donc la vie à cette malheureuſe.
J'eſpère encore en toi; j'eſpère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon ſort.
Oui, je naquis pour toi, puiſque tu m'as fait naître;
Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaiſant qui corrompit ta loi,
Ne m'empêchera pas d'aſpirer juſqu'à toi.
Par lui perſécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton ſein les horreurs de ma vie.
Il en eſt une heureuſe, & je veux y courir:
C'eſt pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

TU gardes cette porte & tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront, toi Mégatiſe !

MEGATISE.

Hélas !
Triſte & cher Arzémon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour ſervir les Romains es-tu donc ſans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fui ce lieu d'injuſtices ;
Crain ce ſéjour de ſang, de crimes, de ſupplices.
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans.
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où ſont mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déja dit, leur péril eſt extrême.
Tu ne peux les ſervir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort :
Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'est-ce pas Iradan que, pendant son voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce passage ?

MEGATISE.

C'est lui-même, il est vrai; mais crains de t'arrêter.
Hélas ! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuserait une simple audience ?

MEGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler ?

MEGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois,
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des grands le séduisant langage,
Leur bassesse orgueilleuse & leur trompeur hommage ;
Mais oubliant pour nous leur sombre majesté,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux présens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejetter l'hommage à ses mains présenté ?

MEGATISE.

Quoi ! tu ne sais donc pas ce fatal homicide,

Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je fais qu'ici tout m'intimide.
Que l'inhumanité, la perſécution
Menaçent mes enfans & ma religion.
C'eſt ce que tu m'as dit, & c'eſt ce qui m'oblige
A voir cet Iradan.... ſon intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fui; n'augmente point par tes ſoins obſtinés
La foule des mourans & des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel diſcours effroyable ! explique-toi.

MEGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, eſt expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui !

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner ?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'aſſaſſiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O ſoleil ! ô mon Dieu ! ſoutenez ma vieilleſſe !
Qui ? lui ! ce malheureux, porter ſa main traîtreſſe
Sur qui !... pour un tel crime ai-je pu l'élever !

MEGATISE.

Voi quel tems tu prenais, rien ne peut le ſauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans ſon enfance
J'avais cru de ſes ſens calmer la violence ;
Il était bon, ſenſible, ardent, mais généreux.
Quel démon l'a changé ! quel crime ! ... ah malheureux !

MEGATISE.

C'eſt moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne ſuive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques-jours malheureux & voiſins du trépas,
Ce ſoleil dont mes yeux appéſantis par l'âge,
Apperçoivent à peine une infidelle image,
Ces vains reſtes d'un ſang déja froid & glacé.
J'ai vécu, mon ami ; pour moi tout eſt paſſé.
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure,
Reſpecte d'Iradan la triſte & dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MEGATISE.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voye Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé.
Atten, qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,
Il reste assez de force encore à la nature,
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'allarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous allarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te désarment.
Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,
Et son frère est témoin de son dernier moment.
Cache-toi, je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as su conduire,
Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels.

SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESÈNE, MEGATISE.

CESENE.

MEgatise aide-nous, donne un siége à mon frère,
A peine il se soutient, mais il vit; & j'espère

Que

Que malgré sa blessure & son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN (*à Mégatise.*)

Donne, ne pleure point.

CESENE (*à Mégatise.*)

Veille sur cette porte,
Et prends garde surtout qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*à Iradan.*) (*Mégatise sort.*)
Prends un peu de repos nécessaire à tes sens,
Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse,

IRADAN.

Ah! Césène, au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, & déja le prétoire
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toûjours des grands favorisé.
Ils se maintiennent tous, le faible est écrasé:
Ils sont maîtres des loix dont ils sont interprêtes;
On n'écoute plus qu'eux, nos bouches sont muettes,
On leur donne le droit de juges souverains;
L'autorité réside en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace,

CESENE.

Eh pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner?

IRADAN.

Ah! qu'il vive,

CESENE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne & les entraves ;
Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.
Il n'est plus tems de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé : la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres sanglans excitent dans mon cœur.
Et loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir ;
C'est ton lâche assassin que nous devons punir.
Et puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
Ta sûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il est Guèbre, il suffit, César te punirait.

IRADAN.

Je ne sais ; mais sa mort en augmentant mes peines,
Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCENE III.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME (*se jettant à ses genoux.*)

DAns ma honte, seigneur, & dans mon désespoir
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.

Je le ſens ; ma préſence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
L'audace de ſa ſœur eſt un crime de plus.

CESENE (*la relevant.*)

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs ſuperflus ?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au ſupplice,
Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez juſtice ;
Et vous me demandez ce que je veux !... La mort,
La mort, vous le ſavez.

CESENE.

Va, ſon funeſte ſort
Nous fait frémir aſſez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils ſont aſſez ſenſibles.
Eh bien, je veillerai ſur tes jours innocens ;
C'eſt tout ce que je puis, compte ſur mes ſermens.

ARZAME.

Je vous les rends, ſeigneur, je ne veux point de grace.
Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on ſatisfaſſe
Au ſang qu'a répandu ſa déteſtable erreur :
Il faut que devant vous il meure avec ſa ſœur.
Vous me l'aviez promis : votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, & ſi votre courage,
Si votre bras vengeur ſur ſa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'eſt dû,
Ma main ſera plus promte & mon eſprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme ?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains ?

CESENE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un Dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne soulève mes sens & crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse & d'horreur.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CESENE.

Vient-on nous demander le sang de ce coupable?

MEGATISE.

Rien encore n'a paru.

CESENE.

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

ARZAME.

Ils feraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MEGATISE.

Cependant un vieillard dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande?

IRADAN.

Une grace! qui? moi!

CESENE.

Que veut-il? qu'il attende.

Qu'il respecte l'horreur de ces affreux momens ;
Il faut que je vous venge. Allons, il en est tems.

ARZAME.

Ciel ! déja !

CESENE.

Rejettez sa prière indiscrette.

IRADAN.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler,
Ne peut être sans doute ignoré de personne :
Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MEGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.

SCENE V.

Les personnages précédens, (*Mégatise s'avance vers le vieil Arzémon qu'on voit à la porte.*)

MEGATISE (*à Arzémon.*)

LA bonté d'Iradan se rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Juste ciel!... Ah ! mon père !
A mes derniers momens, quel Dieu vient vous offrir !
Et que venez-vous faire en ces lieux ?

CÉSÈNE.

M'attendrir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains! que ton fils eſt coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans, & dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos perſécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils ſont ſeuls condamnables:
Ceux qui forcent au crime en ſont les ſeuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment:
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène ſur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels momens! quels témoins! & quel horrible jur!

SCENE VI.

Les perſonnages précédens, le jeune ARZEMON *enchaîné.*

LE JEUNE ARZEMON.

HElas! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon être,
Dont j'ai deshonoré la vieilleſſe & le ſang;
Aux yeux d'un bienfaicteur dont j'ai percé le flanc;

Aux regards indignés de ſon vertueux frère ;
Devant vous, ô ma ſœur ! dont la juſte colère,
Les charmes, la terreur, & les ſens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZEMON (*les regardant tous.*)
J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore,
Des conſolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.
Il n'en ſera jamais après ce coup affreux.

CESENE.
Qui ?... toi nous conſoler ! toi, père malheureux !

LE VIEIL ARZEMON.
Ce nom coûta ſouvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verſer de nouvelles.
Mais vous les chérirez.

IRADAN.
Quels diſcours étonnans !

CESENE.
Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens ?

LE VIEIL ARZEMON.
Que n'ai-je appris plus tôt dans mes ſombres retraites
Le lieu, le nouveau poſte & le rang où vous êtes ?
La guerre loin de moi porta toûjours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

CESENE.
En quel état, hélas !

LE VIEIL ARZEMON.
Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

ARZAME.

Ah ! les loix le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneurs, écoutez-moi....
Il vous souvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Perſans dans Emeſſe enflammée.

IRADAN.

S'il m'en ſouvient, grands Dieux !

CESENE.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emeſſe fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous ?

LE VIEIL ARZEMON.

Non, ſeigneur, & j'abhorre
Ce mercenaire uſage & ces hommes cruels
Gagés pour ſe baigner dans le ſang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obſcure,
Je n'ai point par le meurtre offenſé la nature.
Je naquis vers Emeſſe, & depuis ſoixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je ſais qu'en cette ville un hymen bien funeſte
Vous engagea tous deux.

CESENE.

O ſort que je déteſte !
De nos malheurs ſecrets qui t'a ſi bien inſtruit ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je les fais mieux que vous : ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emesse embrasée :
La mère de l'un d'eux y périt écrasée ;
Et l'autre sut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

CESENE.

Et qui des deux vivait ?

IRADAN.

Et qui des deux respire ?

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous saurez tout : je dois d'abord vous dire,
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier ;
Qu'ayant des deux états parcouru la frontière
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du sort abandonné,
Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande ; & mon sensible zèle,
Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CESENE.

Eh quoi ! privé de biens tu nourris l'étranger !
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger !

IRADAN (*se soulevant un peu.*)

Que devint cette femme ?... ô Dieu de la justice !
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans.
Le chagrin desséchait la fleur de son printems.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
Elle me fit jurer à son heure dernière
D'élever ses enfans dans sa religion,
J'obéis. Mon devoir & ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

CESENE.

O destins !

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux !

CESENE.

Une faible espérance est-elle encor permise ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O cieux ! que dois-je croire ?

CESENE.

Ah ! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils ?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON (*à Iradan.*)

Reconnaissez ce gage

D'un malheur ſans exemple & de la vérité.
C'eſt pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(*Il donne la lettre.*)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du ſang que j'ai perdu mes yeux ſont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tien, mon frère, prends, lis.

CESENE.

Oui, c'eſt ta tendre épouſe : ô ſacré caractère !

(*Il montre la lettre à Iradan.*)

Embraſſe ton cher fils, Arzame eſt à ton frère.

IRADAN (*prend la main d'Arzame, & regarde avec larmes le jeune Arzémon qui ſe couvre le viſage.*)

Voilà mon fils, ta fille, & tout eſt découvert.

ARZAME (*à Céſène qui l'embraſſe.*)

Quoi ! je naquis de vous !

IRADAN.

Quoi ! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon ſang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZEMON (*ſe jettant aux genoux d'Iradan.*)

Du nom de père, hélas ! oſai-je vous nommer !
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?
J'étais un meurtrier, je ſuis un parricide.

IRADAN (*ſe relevant & l'embraſſant.*)

Non, tu n'es que mon fils.

(*Il retombe.*)

CESENE.

Que j'étais aveuglé !

Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé :
Les bourreaux l'attendaient... quel bruit se fait entendre ?
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre ?

MEGATISE (*rentrant.*)

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CESENE.

Est-ce un arrêt de mort ?

MEGATISE.

Il ne m'est pas connu.
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels.

CESENE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MEGATISE.

Je sais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard,
Et le frère & la sœur.

CESENE.

O justice ! ô César !
Vous pouvez le souffrir ! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie ?

LE JEUNE ARZEMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.
J'en étais incapable ; eux seuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur sang mon crime involontaire...
Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop longtems abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.

Que l'empereur après ordonne mon upplice,
Il n'en jouïra pas, & j'aurai fait jusice,
Il me retrouvera, mais mort, ensevli
Sous leur temple fumant par mes mans démoli.

IRADAN.

Calme ton désespoir, contien ta violence :
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,
Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter,
Le destin paraît las de nous persécuter.
Il m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille ;
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble, & pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le fait !

IRADAN.

A César que ne puis-je parler ?
Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaisse.
Tant de soins, tant de maux, de crainte, de tendresse,
De mon corps languissant ont dissous les esprits.
(*à son fils.*)
Soutien-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oserai-je ?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils !

ARZAME (*à Césène.*)

Eh quoi ! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, assiége encor la porte ?

CESENE.

Va, j'en jure les Dieux ennemis des tyrans ;

Ces meurtriers facés n'y feront pas longtems.
S'il eft des Dieux cruels, il eft des Dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces Dieux font la conftance & l'intrépidité,
Les mépris des tyrans & de l'adverfité.

(*au jeune Arzémon.*)

Viens, & pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec fon frère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, le jeune ARZEMON, ARZAME.

IRADAN.

NOn, ne m'en parlez plus, je bénis ma bleſſure.
Trop de biens ont ſuivi cette affreuſe avanture ;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
Vos amours offenſaient & Rome & la nature :
Rome les juſtifie, & le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Y verra conſacrer votre ſainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
Reſpecteront le ſang d'un citoyen Romain.

ARZAME.

Hélas ! l'eſpérez-vous ?

IRADAN.

Quelles mains ſacrilèges
Oſeraient de ce nom braver les privilèges ?
Céſène eſt au prétoire ; il ſaura le fléchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié ſeront inacceſſibles ?
Les prêtres de ces lieux ſont les ſeuls inſenſibles.

Le tems fera le reste, & si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solemnités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.
Dieu qui me les rendez, favorisez leurs feux,
Dieu de tous les humains daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse!
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZEMON (*baisant la main d'Iradan.*)

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père!

IRADAN (*l'embrassant.*)

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû.
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'est Césène mon père.... oui, le ciel nous l'envoie.

SCENE II.

Les personnages précédens, CESENE.

IRADAN.

Quelle nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CESENE.

J'apporte le malheur, & tel est mon destin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale

Aux

Aux portes du palais frappe ſans intervale.
Le prétoire eſt ſéduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je ſuis allarmé !

IRADAN.

Quoi ! tout eſt contre nous !

CESENE.

On a déja nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en eſt fait, je vois trop notre entière diſgrace.

CESENE.

Ah ! le malheur n'eſt pas de perdre ſon emploi,
De ceſſer de ſervir, de vivre enfin pour ſoi...

IRADAN.

Qu'on eſt faible, mon frère ! & que le cœur ſe trompe !
Je déteſtais ma place & ſon indigne pompe,
Ses fonctions, ſes droits, je voulais tout quitter ;
On m'en prive, & l'affront ne ſe peut ſupporter.

CESENE.

Ce n'eſt point un affront ; ces pertes ſont communes.
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux formé chez les Perſans
Eſt déclaré coupable : on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, & ſurtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reſte au moins le droit de la vengeance :

On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naiſſance

Eſt plus ſacré pour moi que les droits des Romains.
Des parens généreux ſont mes ſeuls ſouverains.

CESENE (*l'embraſſant.*)

Ah ! ma fille, mes pleurs arroſent ton viſage.
Fille digne de moi, conſerve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons beſoin.

CESENE.

Nos lâches oppreſſeurs

Dédaignent ma colère, inſultent à nos pleurs,
Demandent notre ſang.

ARZAME.

J'en ſuis la cauſe unique :

J'étais le ſeul objet qu'un ſacerdoce inique
Voulait ſur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.
L'empereur ſerait-il aſſez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une ſeule victime ?
Du ſang de ſes ſujets veut-il donc s'abreuver ?
Le Dieu qui ſur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait ſi grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hazard en deſpotique maître ?
Pour laiſſer opprimer ſes généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ſes meilleurs officiers ;
Sur quoi ? ſur un arrêt des miniſtres d'un temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois

Que pour y tempérer la dureté des loix ;
Eux qui, loin de frapper l'innocent misérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable,
Que fait votre César invisible aux humains ?
De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains ?
Est-il, comme vos Dieux, indifférent, tranquile,
Des maux du monde entier spectateur inutile ?

CESENE.

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué,
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
Il laisse agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine & chimérique,
Loi favorable aux grands, & pour nous tyrannique !

CESENE.

Je n'ai qu'une ressource, & je vais la tenter,
A César malgré lui je cours me présenter :
Je lui crierai justice : & si les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce despote sévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid silence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à sa vue ; il frémira peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai, barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point sans moi.

CESENE.

Quelle erreur vous entraîne ?
Votre corps affaibli se soutient avec peine ;

Votre ſang coule encor... demeurez & vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour ſi vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!..
Cher frère! cher époux!... ô ciel que vont-ils faire!

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-être que Céſar ſe laiſſera toucher.

IRADAN.

Hélas! ſouffrira-t-on qu'il oſe l'approcher?
Je reſpecte Céſar; mais ſouvent on l'abuſe.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuſe.
J'ai pour moi la nature ainſi que l'équité,
Tant de droits ne ſont rien contre l'autorité.
Elle eſt ſans yeux, ſans cœur. Le guerrier le plus brave
Quand Céſar a parlé n'eſt plus qu'un vil eſclave.
C'eſt le prix du ſervice & l'uſage des cours.

ARZAME.

Bienfaicteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, ſi grand dans ſa miſère!
Il n'a fait que du bien: ſes reſpectables mœurs
Paſſent pour des forfaits chez nos perſécuteurs.

La vertu devient crime aux yeux qui nous haïſſent:
C'eſt une impiété que dans nous ils puniſſent.
On me l'a toûjours dit. Le nouveau gouverneur,
Sans doute eſt envoyé pour ſervir leur fureur:
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami commandé pour nous prendre
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur.
Telle eſt des courtiſans la baſſeſſe cruelle.
Notre indigne pontife à ſa haine fidèle
N'attend que le moment de ſe raſſaſier
Du ſang des malheureux qu'on va ſacrifier.
Dans l'état où je ſuis ſon triomphe eſt facile.
Nous voici tous les deux ſans force & ſans azile,
Nous débattant en vain par un pénible effort
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

SCENE III.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

IRADAN.

VEnérable vieillard que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZEMON.

C'eſt un événement qui pourra vous ſurprendre,
Et peut-être un moment ſoulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

De ce château fatal ils s'avançaient enſemble ;
Du quartier de Céſar ils ſuivaient les chemins.
Du grand-prêtre accouru les ſuivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
A mes yeux conſternés le pontife déploie
Un arrêt que ſa brigue au prétoire a ſurpris.
On l'a dû reſpecter ; mais, ſeigneur, votre fils,
Dans ſon emportement pardonnable à ſon âge,
Contr'eux, le fer en main, ſe préſente & s'engage ;
Votre frère le ſuit d'un pas impétueux ;
Mégatiſe à grands cris s'élance au milieu d'eux ;
Des ſoldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre ;
Frappez, s'écriait-il, ſecondez votre maître.
De toutes parts on s'arme & le fer brille aux yeux :
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se méler, ſe frapper, combattre avec furie.
Je ne ſais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des ſoldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce traître
Indigne de ſa place & du ſaint nom de prêtre.
Je l'ai vu ſe rouler ſur la terre étendu ;
Il blaſphémait ſes Dieux qui l'ont mal défendu,
Et ſa mort effroyable eſt digne de ſa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah ! fon fang odieux répandu juftement
Sera vengé bientôt & payé chérement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On difait qu'en ce défordre extrême,
Céfar doit au château fe tranfporter lui-même.

ARZAME.

Qu'eft devenu mon père ?

IRADAN.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'eft plus de pardon ni pour nous, ni pour lui.

(*le vieil Arzémon fort.*)

SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME, le jeune ARZEMON.

CESENE.

SAns doute il n'en eft point ; mais la terre eft vengée.
Par votre digne fils ma gloire eft partagée ;
C'eft affez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni fes fureurs :
Puiffent périr ainfi tous les perfécuteurs !
Le ciel, nous difaient-ils, leur remit fon tonnerre :
Que le ciel les en frappe & délivre la terre,
Que leur fang fatisfaffe au fang de l'innocent.

Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort eſt ſur nous tous, mon fils ; à ſes approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, & ce monſtre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous ſacré.
Céſar va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout eſt ici victime,
Tout attend ſon arrêt. Flétri, dépoſſédé,
Priſonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement conſacrée.

CESENE.

Eh quoi ! je ne vois plus ce fidèle Arzémon :
Serait-il renfermé dans une autre priſon ?
A-t-on déja puni ſon reſpectable zèle,
Et les bienfaits ſurtout de ſa main paternelle ?
Au ſupplice, ma fille, il ne peut échapper.
Céſar de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déja ſonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du ſang, des bourreaux & la mort.

CESENE.

Oui, c'en eſt fait, ma fille.

ARZAME.

Ah ! pourquoi ſuis-je née ?

CESENE (*embraſſant ſa fille.*)

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...

O mon cher frère ! . . . & toi ſon déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils ſont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire en ces murs avancée,
Déja des deux côtés avec ordre eſt placée.
Je vois Céſar lui-même ! . . . à genoux, mes enfans.

ARZAME.

Ainſi nous touchons tous à nos derniers momens !

SCENE DERNIERE.

Les perſonnages précédens, L'EMPEREUR, Gardes, Le vieil ARZEMON & MEGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

ENfin, de la juſtice à mes ſujets rendue,
Il eſt tems qu'en ces lieux la voix ſoit entendue.
Le déſordre eſt trop grand. De tout je ſuis inſtruit,
L'intérêt de l'état m'éclaire & me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Péres, enfans, ſoldats, vous êtes tous coupables.
Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CESENE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le reſpect & les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdiſent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'eſt trop vous défier de moi,
Vous avez outragé l'empereur & la loi.
Le meurtre d'un pontife eſt ſurtout puniſſable.
Je ſais qu'il fut cruel, injuſte, inexorable ;
Sa ſoif du ſang humain ne ſe put aſſouvir.
On devait l'accuſer, j'aurais ſu le punir.
Sachez qu'à la loi ſeule appartient la vengeance.
Je vous euſſe écouté, la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec ſécurité,
Et l'appui de mon trône eſt la ſeule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, ſeigneur, votre colère :
Epargnez les enfans, & puniſſez le père.

L'EMPEREUR.

Je ſais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Juſqu'aux pieds de mon trône a paſſé quelquefois,
Dont la ſimplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit ſincère.
Il ſe fie à Céſar, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous préſenter.
Dans un culte interdit par une loi ſévère
Vous avez élevé la ſœur avec le frère.
C'eſt la première ſource où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiſer ce vaſte amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeſte zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'inſtruire & non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas ſu borner,

Fiers de servir le ciel ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance ;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire & font trop de rebelles.
Quand le prince est clément les sujets sont fidèles.
On m'a trompé longtems ; je ne veux désormais
Dans les prêtres des Dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs & non de leur puissance,
Honorés & soumis, par les loix soutenus,
Et par ces mêmes loix sagement contenus,
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte & l'exemple ;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins ;
Dignes de vos respects & dignes de mes soins :
C'est l'intérêt du peuple, & c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'état plutôt que mon pouvoir...,
Iradan, désormais loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée ;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
Vous m'avez offensé ; vous m'en servirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(*à Arzame & au jeune Arzémon.*)
Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.
(*au vieil Arzémon.*)
Et toi qui fus leur père, & dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage,
Tu mérites des biens, tu ſais en faire uſage.
Les Guèbres déſormais pourront en liberté
Suivre un culte ſecret longtems perſécuté.
Si ce culte eſt le tien, ſans doute il ne peut nuire :
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouïſſent en paix de leurs droits, de leurs biens,
Qu'ils adorent leur Dieu; mais ſans bleſſer les miens :
Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'état eſt toûjours la première.
Je penſe en citoyen, j'agis en empereur :
Je hais le fanatique & le perſécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un Dieu du haut d'un trône auguſte,
Qui parle au genre-humain pour le rendre plus juſte.

ARZAME.

Nous tombons tous, ſeigneur, à vos ſacrés genoux.

LE VIEIL ARZEMON.

Notre religion eſt de mourir pour vous.

Fin du cinquième & dernier acte.

TABLE

des Piéces contenues dans ce Volume.

OLIMPIE, *tragédie.* . . . . Pag. 3.
Remarques à l'occasion de cette tragédie. . . 84.

OCTAVE & LE JEUNE POMPÉE, *ou* LE TRIUMVIRAT, *tragédie.* . . 105.
Avertissement. . . . . 106.
Préface de l'éditeur de Paris. . . . 107.
LE TRIUMVIRAT, *tragédie.* . . 113.
Notes. . . . . 182.
*Du gouvernement & de la divinité d'*Auguste. 203.
Des conspirations contre les peuples, ou des proscriptions.
Celles des Juifs. . . . . 206.
Celle de Mithridate. . . . . 207.
Celles de Sylla, *de* Marius *& des Triumvirs.* 208.
Celles des Juifs sous Trajan. . . 209.
Celle de Théodose, *&c.* . . 210.
Celle de l'Impératrice Théodora. . ibid.
Celle de la Croisade contre les Albigeois. 212.
Les Vêpres Siciliennes. . . ibid.
Les Templiers. . . . . . 213.
Massacre dans le Nouveau Monde. . 214.
Proscription à Mérindol. . . 216.
Celle de la St. Barthelemi. . . 219.
Celle dans les Vallées du Piémont. . 221.

Epitre dédicatoire pour la tragédie des SCYTHES. . . . . Pag. 231.
Préface de l'édition de Paris. . . . . 234.
Préface des éditeurs de l'édition qui précède celle-ci. 242.
LES SCYTHES, *tragédie.* . . . 249.

Discours historique & critique à l'occasion de la tragédie des GUEBRES. . . . 325.
LES GUEBRES, *ou* LA TOLÉRANCE, *tragédie.* 345.

